

Antonine Maillet et la traduction littéraire:
analyse critique et mise en pratique

par

LORIN DONALD CARD

Thèse présentée au Département d'Études françaises
de l'Université Queen's en vue
de l'obtention du grade de
Docteur en Philosophie

Queen's University
Kingston, Ontario, Canada
juillet 1997

copyright © Lorin Donald Card, 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-22447-3

Résumé

Cette thèse représente une étude empirique des problèmes posés par la traduction en anglais de l'oeuvre romanesque d'Antonine Maillet. Elle a pour but de mettre en évidence l'analyse critique de la traduction littéraire de deux de ces textes, intitulés Pélagie-la-Charrette et Le huitième jour, et l'analyse et la présentation de notre propre traduction des quinze premiers contes d'un recueil de nouvelles intitulé Par-derrière chez mon père, par le même auteur.

Nous commençons cette étude par un examen du grapholecte de Maillet en mettant l'accent sur les marques d'oralité, le jeu des registres, les régionalismes lexicaux et les jeux de langage que l'on y trouve. Cette analyse textuelle, menée selon les constatations de Mounin (1994), fait l'objet du premier chapitre. Ensuite, dans le deuxième chapitre, puisant dans les théories de Holmes (1978; 1988) et de Pergnier et Roberts (1987), parmi d'autres, nous discutons de l'approche que nous avons adoptée d'une part pour entreprendre nos analyses critiques, et d'autre part pour effectuer notre propre traduction. En effet, le deuxième chapitre a pour but de démontrer que la traduction littéraire, souvent catégorisée comme purement le domaine de la création littéraire, pourrait profiter d'une théorisation des fondements linguistiques et textuels qui créent les effets esthétiques que le texte-cible cherche à reproduire.

Les analyses critiques, comprenant les chapitres trois à cinq, se basent sur les trois textes à l'étude et mettent en valeur certains points de la traduction littéraire, tels que l'effet d'étrangeté (voir par exemple, Eco 1972 et Snyder 1981), l'intégration du texte-cible dans la tradition littéraire de la culture-cible (voir par exemple, Lefevre 1981), la création littéraire et l'équivalence (voir par exemple, Flamand 1984). Nous profitons des principes révélés au cours de ces analyses critiques pour mener à bien notre propre traduction des quinze premiers contes du recueil intitulé Par-derrière chez mon père, jusqu'ici non traduit.

Abstract

This thesis presents an empirical study of the problems posed by the literary translation into English of the novels written by the Acadian author Antonine Maillet. Its goal is to present the in-depth critical analysis of the literary translation of two of Maillet's novels, Pélagie-la-Charrette and Le huitième jour, followed by the analysis and presentation of our own translation of the first fifteen short stories of a collection entitled Par-derrière chez mon père by the same author.

We begin the study by examining Maillet's grapholect, focusing on the marks of orality, the intermingling of various registers, the lexical regionalisms and the wordplay found in it. This type of textual analysis, carried out as proposed by Mounin (1994), constitutes the first chapter. Next, in the second chapter, we draw on the theories of Holmes (1978; 1988) and Pergnier and Roberts (1987), among others, in a discussion of the approach which we have adopted both to undertake our critical analyses, and to effect our own translation. The goal of the second chapter is to propose that literary translation, often categorized as purely the domain of literary creation, could indeed benefit from a theorization of the linguistic and textual foundations which create the esthetic effects which the target text attempts to reproduce.

The critical analyses, composing chapters three through five, are based on the three texts under study and serve to underline certain points of literary translation, such as the "effet d'étrangeté" (: the strangeness effect; see for example, Eco 1972 and Snyder 1981), the integration of the target text into the literary tradition of the target culture (see for example, Lefevre 1981), literary creation and equivalence (see for example, Flamand 1984). We then use the principles discovered in the course of our critical analyses to produce our own translation of the first fifteen short stories contained in the collection entitled Par-derrière chez mon père, which has never yet been translated.

Je tiens à remercier sincèrement mes directeurs de thèse, Professeur Lessard et Professeur Surridge, qui ont cru à mes talents de traducteur, et ma famille qui a persévéré.

Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre premier	
Les traits linguistiques caractéristiques du grapholecte d'Antonine Maillet	
Introduction.....	3
Partie A: Les marques d'oralité.....	6
Partie B: Le jeu des registres.....	21
Partie C: Les régionalismes lexicaux.....	29
Partie D: Les jeux de langage.....	43
"Pour conclure".....	49
Chapitre deux	
Le choix d'un schéma pour l'analyse et la production de traductions littéraires.....	51
Chapitre trois	
La traduction de <u>Pélagie-la-Charrette</u>	60
Chapitre quatre	
La traduction du <u>Huitième jour</u>	90
Chapitre cinq	
La traduction de <u>Par-derrière chez mon père</u>	122
Chapitre six	
Le manuscrit de <u>Back home behind my father's house</u> , traduction de <u>Par-derrière chez mon père</u>	
Introduction.....	150
Manuscrit.....	152
En conclusion.....	278
Bibliographie.....	280
Vita.....	290

Introduction

Cette thèse représente une étude empirique des problèmes de traduction posés par l'oeuvre romanesque d'Antonine Maillet. Elle se base sur trois romans: Pélagie-la-Charrette, avec la traduction intitulée Pélagie de Philip Stratford; Le huitième jour, traduit sous le titre On the Eighth Day par Wayne Grady; et Par-derrière chez mon père, dont notre propre traduction des quinze premiers contes s'intitule Back home behind my father's house.

Dans le premier chapitre, nous examinerons les traits linguistiques caractéristiques des textes-sources de Maillet, afin de préparer le chemin à l'analyse de la traduction littéraire de ces romans. Puis, dans le deuxième chapitre, nous présenterons les théories et les méthodes que nous avons suivies et appliquées dans l'analyse et la production de traductions littéraires. Dans les chapitres trois et quatre, nous analyserons deux traductions déjà publiées, selon les traits linguistiques décrits et les perspectives traductologiques discutées dans les deux premiers chapitres.

Dans le cinquième chapitre, nous ferons l'analyse de notre propre traduction présentée au sixième chapitre. Ce travail pratique nous permettra de mettre à l'épreuve de façon synthétique les principes exposés au deuxième chapitre.

Ainsi, les deux premiers chapitres (l'analyse linguistique des textes-sources et l'exposé des modèles de traduction) auront comme but d'enrichir d'une part les

chapitres trois à cinq (l'analyse critique de trois traductions littéraires) et d'autre part le sixième chapitre (notre propre traduction). Enfin, en conclusion, nous ferons le point sur notre travail en présentant des principes qui pourraient s'appliquer à la traduction d'autres textes du même genre.

Chapitre premier
Les traits linguistiques caractéristiques du grapholecte
d'Antonine Maillet

INTRODUCTION

En examinant l'effet que produit un texte sur son destinataire, Mounin (1994: 174) explique: "Lorsqu'on aura identifié dans une oeuvre un effet esthétique objectivement certifié (pour un lecteur, une catégorie de lecteurs, une époque, etc.), il faudra toujours chercher où résident la ou les causes de cet effet." Selon cette perspective, nous avons cherché à dégager les éléments linguistiques les plus importants et les plus distinctifs du "grapholecte" de Maillet, c'est-à-dire de son idiolecte littéraire, qui transpose le langage des Acadiens et l'inscrit sur la page.¹ Les éléments distinctifs de ce grapholecte sont les marques d'oralité, le jeu des registres, les régionalismes lexicaux et les jeux de langage.

La première section de ce chapitre traitera des marques d'oralité dans les romans d'Antonine Maillet que Nadon (1984: 109-110) commente ainsi:

La transposition, en prenant au langage ses éléments essentiels, les adapte à des besoins d'un style personnel; les éléments de la langue "orale" deviennent alors le point de départ d'un nouveau langage expressif,

¹ Pour une étude linguistique de base du français acadien, voir par exemple King 1991. Pour une description de certaines différences entre le français acadien et le français standard, voir par exemple Starets 1987.

mais expressif parce que réordonné selon des exigences de sonorité et de rythme, qui sont d'ailleurs affaire de style plus que de langue. Il y a alors "création" d'un langage, qui est celui de l'auteur. Dans ce sens, le génie d'Antonine Maillet, ce n'est pas d'avoir écrit des textes en "langue acadienne", mais c'est d'avoir employé la langue comme matériau essentiel pour la construction du beau langage littéraire d'Antonine Maillet.

Dans la première section de ce chapitre, nous proposons alors d'analyser la dynamique des marques d'oralité en examinant d'abord l'utilisation que Maillet fait de la transposition à l'écrit de l'acadien "parlé" pour créer son langage littéraire; ensuite, le discours comme outil de stratification et de différenciation des personnages, et comme outil de théâtralité; et enfin, les problèmes spécifiques posés par les histoires enchâssées et la stratification historique.

Dans la deuxième section, nous examinerons le jeu des registres, qui constitue un élément de base du grapholecte d'Antonine Maillet.

Dans la troisième section, il sera question de la présence et du fonctionnement des régionalismes lexicaux dans les oeuvres d'Antonine Maillet, à cause de l'abondance de "traits dialectaux" (voir Schogt 1988: 34-35) qui s'y trouvent.

Dans la quatrième section, nous examinerons la nature et le fonctionnement des jeux de langage dans les textes étudiés. En effet, lire un ouvrage d'Antonine Maillet seulement pour le contenu historique serait manquer le plaisir du texte, mais le lire en savourant pleinement les jeux de langage reviendrait à savoir apprécier un des fils conducteurs de son oeuvre, le

plaisir qu'elle trouve, comme romancière et conteuse, à transformer et les faits et la langue en jeux purs de formes linguistiques et de sens. Dans la conclusion de ce chapitre, nous tenterons de montrer l'importance de ce découpage des oeuvres littéraires d'Antonine Maillet selon ces quatre éléments constitutifs.

1.A LES MARQUES D'ORALITÉ

Exemples de passages contenant des marques d'oralité

Les oeuvres romanesques de Mailliet contiennent une part importante de marques d'oralité. On y trouve, entre autres, la transcription orthographique de la langue parlée, c'est-à-dire des traits phonétiques (par exemple, parsoune), de la morphologie populaire (par exemple, la conjugaison de certains verbes comme avoir qui devient j'ons, ou le je pour marquer le pluriel) de la syntaxe populaire (l'absence de ne, ou pis comme conjonction), des choix lexicaux relevant de la langue parlée, et parfois même une graphie qui imite d'autres traits de la langue parlée (par exemple, des points pour imiter les bribes de la conversation dans "La Tireuse de cartes," un conte tiré de Par-derrière chez mon père, ou l'enchaînement des "âââ" pour imiter la voix des outardes dans Le huitième jour).

Afin d'en noter le fonctionnement, nous examinerons d'abord quelques passages représentatifs contenant des marques d'oralité. Dans Pélagie-la-Charrette, la densité de ces marques se fait bien remarquer lorsque Mailliet fait parler ses personnages entre eux. Il en est ainsi lorsque la troupe de la charrette rencontre les Bastarache, une famille descendue des Basques (Pélagie-la-Charrette, 61):

-Comme nos aïeux les Basques, que dit le François à Philippe avec panache. J'ons des siècles d'accoutumance des bois et des mers. C'est pour ça que la dépouille de vent qui s'est abattue sus notre bâtiment a point réussi

à nous neyer. J'avons le pied marin, de père en fi', et je counaissons la façon de coquiner avec les lames et de sortir vivants d'un ouragan de mer. [C'est nous qui soulignons les marques d'oralité.]

Par contre, elles sont moins fréquentes dans Le huitième jour; elles se font remarquer, par exemple, lors des premières interventions de René de la Renaissance dont il est difficile de démêler les différences entre les archaïsmes et les marques d'oralité (Le huitième jour, 106):

-Je crains, mes compainqs, mes frères, que seyons timbés dans l'épaisse brume au revers du monde, et que marchions dumeshui sus la teste de nos pays et payses restés à l'endroit. [C'est nous qui soulignons les marques d'oralité et les archaïsmes.]

Dans Par-derrière chez mon père, les marques d'oralité sont particulièrement denses dans le conte intitulé "La Charrette de la Mort," lorsque Maillet fait parler le personnage dénommé Johnny Monette (Par-derrière chez mon père, 126):

...Espèrez, espèrez une minute! Je m'en vas vous espliquer. Parsoune l'a jamais vue, ben y en a un gros lotte qui l'avont entendue, par exemple. Vous avez jamais vu le vent du suroît, parsoune, ni l'odeur des confitures, pas plusse que le cri du corbeau. Et pis si un soldars vous tirait une balle dans l'échine, vous verriez pas le coup qui vous jette à bas. C'te alément, asteur, de mettre sa fiancée rien que dans ses yeux. [C'est nous qui soulignons les marques d'oralité.]

Des marques d'oralité se font remarquer aussi dans les bribes de phrases que nous trouvons dans le dialogue, par exemple dans le conte intitulé "La Tireuse de cartes" qui se trouve dans Par-derrière chez mon père (34) où Sarah Bidoche est en train de dire la fortune de Majorique:

-Les temps s'en venont durs, à ce qu'ils disont. Apparence qu'ils fermont même les shops dans les villes. Je pourrions nous en ressentir jusque par icitte...

Brasse, pis coupe encore... C'est le garçon à Polyte à Jude qu'a rapporté des nouvelles des vieux pays. Montréal. pis l'Ontario. Il fait chaud là-bas. Il pousse même des oranges, qu'ils contont... T'as fait ton souhaite, Majorique? Ben il est dans le treuffle, ton souhaite. Ouais... un beau souhaite... un beau souhaite, tant qu'à ça... Mais c'est malaisé... malaisé à dire... Tiens, ma grand foi, je crains que j'ayons de l'orage. Ah! les temps s'en venont durs... Un beau jeu, tant qu'à ça, un beau jeu. Une main pleine de figures: des rois, des valets, des as, un beau jeu, ta vie, Majorique. Mais...

Sarah leva soudain la tête vers les carreaux du châssis et murmura quasiment tout bas:

-Prends garde, Majorique. Ça sera peut-être ben pas de ta faute, mais laisse-les pas faire, si tu peux empêcher ça. [C'est nous qui soulignons les marques d'oralité.]

Dans ce dernier exemple, une transposition orthographique de la prononciation populaire vient s'ajouter à la morphologie et à la syntaxe populaires en sorte que toutes ces marques d'oralité enrichissent la représentation du dialogue.

La dynamique des marques d'oralité

En parlant de l'oralité dans les oeuvres littéraires au Québec, Filtreau (1987: 5) remarque:

Aujourd'hui, grâce surtout aux travaux de la linguistique anglo-saxonne sur la pragmatique du discours et sur la sociolinguistique entre autres, on imagine plus volontiers le langage comme un système ouvert à une pluralité de discours. La prise de conscience d'un changement de rapport entre la grammaire de la phrase et la sémantique du discours quotidien, entre le rythme et la voix, entre le parler et son écriture dramatique ou romanesque est particulièrement sensible dans l'oralisation de la langue littéraire au Québec. ¹

¹ Sur l'oralisation de la littérature québécoise, voir aussi Lessard 1992 et Whitfield et Lessard 1991.

Nous constatons une oralisation semblable à celle commentée par Filtreau dans l'emploi de l'acadien comme langue littéraire dans l'oeuvre d'Antonine Maillet, oeuvre qui présente une pluralité de discours. Lorsqu'elle réfléchit à son oeuvre, Maillet nous fait part d'un de ses buts littéraires (Barrett 1985: 36):

Un de mes rêves, c'est d'arriver à lier écriture et oralité. Il me semble que j'étais faite pour vivre soit avant soit après le livre. C'est de la chimère. N'empêche que je rêve de pouvoir attraper le monde dans mes mains et le transmettre autrement qu'avec le crayon uniquement. Je crois que le mot est plus fort que le crayon. J'aimerais mettre du jus, de la salive, du son, de l'accent à mon livre, mais je n'arrive pas à trouver la façon.

Dans cet effort de lier écriture et oralité, Maillet présente une transposition littéraire de l'acadien et se fait romancière et conteuse à la fois, comme LeBlanc (1986: 35) le remarque:

Le romancier, lui, situe, comme matière humaine, un espace sociohistorique très réel, dans lequel évoluent des personnages vrais, auxquels le lecteur s'identifie selon les traits d'une humanité reconnue. Le conteur, au contraire, nous situe dans un monde fantaisiste- poésie, folklore, épopée- à condition pourtant de conserver avec naturel le ton du débit oral.

L'oeuvre de Maillet s'apparente à la tradition de l'oralisation de la langue littéraire au Québec, mais s'en distingue aussi par le fait qu'elle emploie l'acadien comme base de sa langue littéraire. Son oeuvre représente un espace sociohistorique, "l'Acadie littéraire", présenté par sa langue et ses images. Tout comme on pourrait croire que les métaphores retournées dans Pélagie-la-Charrette symbolisent le

retour en Acadie (voir le troisième chapitre de cette thèse), on pourrait croire aussi que l'emploi de l'acadien comme base du grapholecte d'Antonine Maillet constituerait la réappropriation linguistique de cette région par la pensée, les images et la langue acadiennes. Bakhtine (1978: 153) voit le langage du locuteur dans le roman comme faisant partie de l'idéologie du roman, et nous notons que Maillet a défendu le statut de l'acadien comme langue à deux reprises au moins, comme pour montrer à quel point elle tenait à prendre parti par une idéologie exprimée linguistiquement. D'abord elle défend la langue acadienne avec vivacité (Aresu 1986: 229-230):

Premièrement je dis que c'est une langue. Je ne crois pas que l'acadien soit un patois. C'est une langue ancienne, désuète. On n'a rien inventé chez nous: tous les mots que j'emploie dans Pélagie-la-Charrette, à 99,5% sont des mots français, mais des mots d'ancien français...

Et elle souligne l'importance d'employer l'acadien, une langue populaire, comme son langage littéraire (Jacquot 1988: 262):

Le retour de Pélagie, c'est le moment décisif pendant ces dix années-là qui va décider si l'Acadie va survivre ou pas. Est-ce que le peuple acadien va revenir à la source pour qu'on parle encore d'Acadie? C'est la charrette qui va décider. C'est donc une épopée, mais je l'ai faite à l'envers des autres,... A l'envers des autres où vous avez la langue grandiose et officielle; ici vous avez la langue de tous les jours, la langue du peuple... Ceux qui parlent la langue officielle jouent l'histoire: pendant que Pélagie rentre chez elle par la porte d'en arrière...

Une traduction en anglais du grapholecte d'Antonine Maillet devrait être capable de capter la signification du sociolecte et de l'idéologie promue par ce grapholecte en conservant les

mots témoins de l'acadien, en traduisant la signification des mots et des structures de l'acadien et en présentant une équivalence des marques de l'oralité.

Les marques d'oralité chez Maillet servent aussi comme outil de stratification et de différenciation des personnages.

Bakhtine (1978: 153) remarque:

Dans le roman, le locuteur est, essentiellement, un **individu social**, historiquement concret et défini, son discours est un langage social (encore qu'embryonnaire), non un "dialecte individuel"... Les paroles particulières des personnages prétendent toujours à une certaine signifiante, à une certaine diffusion sociale: ce sont des langages virtuels. C'est pourquoi le discours d'un personnage peut devenir un facteur de stratification du langage, une introduction au plurilinguisme.

Le grapholecte d'Antonine Maillet joue sur plusieurs registres dans le discours de ses locuteurs et aussi dans le discours du narrateur. Il sera alors nécessaire de traduire cette diversité en produisant dans le texte-cible une variation correspondante des marques d'oralité et des registres de ce langage. En effet, la traduction de ces marques capterait leur double fonction, c'est-à-dire d'une part l'aspect esthétique, une technique pour créer l'illusion romanesque, et d'autre part l'aspect authentique, qui serait la représentation graphique d'un sociolecte véritable.

Maillet emploie les marques d'oralité de l'acadien pour rendre ses personnages plus vraisemblables et pour rendre son univers romanesque plus "authentique" par la mise en scène des Acadiens de tous les jours, les gens de son pays qui parlent une langue véritable. Elle puise ainsi un effet

authentique dans l'univers extratextuel. Comme le dit Meschonnic (1987: 22): "La transcription [de l'oralité] produit un effet de réel."

Pour LeBlanc (1986: 35-36) le style oral d'Antonine Maillet dépasse même le réalisme:

...l'écrivain assume le rôle du **conteur du village** et, de ce fait, les personnages et les aventures du récit deviennent l'objet d'une transposition du réel au mythe-épique souvent, tragique parfois-, et cela dans un langage qui tire ses vertus de la **parole** beaucoup plus que de l'**écriture**.

L'univers romanesque de Maillet comprend également la voix des Acadiens des siècles passés jusqu'à nos jours et crée une ambiance qui dépasse le discours rapporté lorsque nous nous trouvons devant Bélonie-le-vieux ou les Bastarache, dans Pélagie-la-Charrette, ou Johnny Monette, qui raconte "La Charrette de la Mort" dans Par-derrière chez mon père.

Cependant, comme Wrenn (1987: 7) le souligne, le grapholecte de Maillet ne représente qu'une apparence du sociolecte acadien:

Cet usage du dialecte franco-acadien veut reproduire une "parlure" châtiée, reflétant non seulement le souvenir nostalgique des locuteurs réels, mais aussi, transcodées, les préoccupations d'un écrivain soucieux d'assurer l'accessibilité du texte tout en éveillant l'intérêt par la nouveauté de l'oeuvre... L'équilibre entre l'accessibilité et la nouveauté, l'originalité, est obtenu en dosant l'inattendu, selon le principe du transcodage, soit par le choix de traits essentiels et pertinents (tel est le principe de la caricature ou du croquis), soit par leur distribution, soit par les deux, c'est-à-dire, par la manipulation, de certains traits-clé, disposés sur un fond composé d'une grande variété de traits qui ont une représentation occasionnelle. L'authenticité n'est donc qu'apparente, mais ce trompe-l'oeil d'authenticité est assuré par la variété, l'étendue des traits pertinents.

De leur côté, Chapdelaine et Lane-Mercier (1994: 9) mettent l'accent sur le sens littéraire du sociolecte couché par écrit et ainsi mis en valeur en notant que: "La mimésis sociolectale se trouve alors doublée de stratégies auctoriales d'ordre esthétique qui, pour réalistes qu'elles soient, engendrent des effets de sens proprement littéraires." Nous tenons à entreprendre cette mimésis, tout en reconnaissant les enjeux socio-idéologiques, pragmatiques et socio-historiques inhérents à la traduction de sociolectes.²

En outre, comme le constate Hébert (1988: 56), "... l'oralité est aussi théâtralité." De même que, au théâtre, le texte existe pour être entendu, les marques d'oralité dans le grapholecte de Maillet existent pour être "entendues", (c'est-à-dire que la représentation graphique du mot est modifiée afin de rappeler la prononciation de la parole). Si, en traduisant son oeuvre, on atténue les marques d'oralité, on aboutit à un texte qui reste "écrit" et non "parlé" et qui ne peut évoquer la tradition orale, et donc qui présenterait des pertes considérables dans ce domaine. Traduire du Maillet c'est alors parfois créer du théâtre à partir de la réalité textuelle, c'est créer une mise en scène où les marques d'oralité font parler les personnages.

Par ailleurs, une lecture ponctuée par des marques

² Pour une discussion de ces enjeux, voir par exemple Vidal 1994.

d'oralité nous ouvre la voie vers l'imaginaire, comparable à un effet pareil remarqué par Sarkanay (1988: 25) dans les oeuvres de Michel Tremblay: "Une oralité populaire, transposée en écrit, féconde l'écriture, délie la langue de l'écrivain de sorte que l'imaginaire prend le dessus."

Les marques d'oralité dans le grapholecte de Maillet lui permettent aussi de représenter les niveaux de langue familiers ainsi que les registres intimes du langage (voir la section B de ce chapitre sur le jeu des registres). De plus, elles aident à coucher par écrit les contes acadiens de la tradition orale, comme si on les racontait encore à haute voix, mettant ainsi en relief leur aspect oral.

En traduisant les oeuvres de Maillet, le traducteur se voit obligé d'inclure une équivalence des marques d'oralité dont le style est empreint. Car selon l'argument avancé par Bakhtine (1978: 179), "la stylisation" serait "la représentation littéraire du style linguistique d'autrui, son reflet littéraire" (Bakhtine 1978: 179). Bakhtine (1978) conclut son discours sur "Le locuteur dans le roman" en mettant l'accent sur l'importance de la représentation graphique de langages (Bakhtine 1978: 182):

En bref, l'argument du roman sert à la représentation des hommes qui parlent et de leurs univers idéologiques...

... La création des représentations des langages est le problème stylistique primordial du genre romanesque.

Il s'ensuit que la création ou la découverte d'un grapholecte équivalent en anglais pour traduire la représentation des langages dans les romans d'Antonine Maillet est également

importante dans la traduction de ceux-ci. En d'autres termes, si le grapholecte de Maillet crée "l'image du langage, subissant une transformation littéraire précise" (Bakhtine 1978: 173), la traduction de cette image du langage devrait nécessairement subir (ou avoir subi) une transformation littéraire équivalente.

Dans l'oeuvre de Maillet, l'histoire enchâssée apparaît assez souvent et crée un exemple particulier de la théâtralité. Par moments, le narrateur principal du roman laisse parler un des personnages qui assume alors le rôle de narrateur pour raconter soit un autre récit soit le récit principal, par exemple Johnny Monette qui raconte l'histoire de "La Charrette de la Mort" (dans Par-derrière chez mon père), ou le descendant de Bélonie-le-vieux qui est chargé de raconter la majorité du récit de Pélagie-la-Charrette.

A ces moments, les marques d'oralité qui dénotent la stratification de l'histoire, ainsi que la différenciation entre le discours du narrateur principal et celui des personnages, acquièrent une importance primordiale. Le traducteur doit savoir jouer sur une multiplicité de registres dans ces cas, où l'auteur, un peu comme le ventriloque, fait parler ses personnages, chacun d'une voix différente. Bakhtine (1978: 153) décrit cet art ainsi:

Dans le roman, l'homme qui parle et sa parole sont l'objet d'une représentation verbale et littéraire. Le discours du locuteur n'est pas simplement transmis ou reproduit, mais justement **représenté avec art** et, à la différence du drame, représenté **par le discours** même de l'auteur...

Comme exemple de la théâtralité mise en relief par l'histoire enchâssée, Jacques Chaurand (1987: 127) décrit le jeu entre Antonine Maillet l'écrivain et Bélonie le conteur dans le conte de la Baleine blanche contenu dans Pélagie-la-Charrette:

La romancière a prêté son talent à Bélonie. Bélonie lui avait certainement fourni les données, le rythme, les procédés d'après lesquels on fabrique de fines broderies quand on est d'instinct et de tradition un conteur. La tradition a légué des types humains aussi bien que des schèmes narratifs. L'insertion d'expressions régionales ou archaïques est d'autant plus libre ici que c'est Bélonie qui parle, et qu'il rattache ses auditeurs aux origines.

Pour cerner l'apport des marques d'oralité à ce jeu, nous analysons la présentation et le début du conte de la Baleine blanche raconté par Bélonie (Pélagie-la-Charrette, 73-75). Tout d'abord, lorsque le narrateur introduit cette scène, les marques d'oralité sont presque totalement absentes:

-Contez-nous l'un de vos contes joyeux, qu'elle proposa à Bélonie.

Pour conte joyeux, Bélonie s'engagea dans le conte de la Baleine blanche.

Céline marmonna qu'elle connaissait des histoires plus joyeuses que celle-là, mais que c'était point elle, la sage-femme, qui se mêlerait de choses qui ne la regardent pas, que le radoteux pouvait raconter à son aise la naissance d'Adam et d'Eve si le coeur lui en disait, ou le naufrage de l'Arche de Noé, ou la grossesse de la géante qui mit au monde en même temps que son petit géant un équipage de six paires de boeufs de halage avec sa charretée de fourrage, en l'an de grâce...

-Silence! il commence...

Par contre, lorsque Bélonie commence à conter, ses propos, aussi bien que ceux du personnage principal de son histoire, contiennent plus de dix marques d'oralité (que nous avons soulignées):

...Il fut une fois un pauvre vilain qui pour tout bien avait une poule blanche qui lui baillait un oeu' par jour. Un souère qu'il avait grand' faim, il se mit à jongler et à se dire qu'il vaudrait peut-être autant manger tout de suite la poule.

-Pauvre moi, qu'il se dit, si je mange la poule, quoi c'est que je mangerai demain?

Et encore un coup, il se contenta de manger son oeu'. Mais en voulant envaler l'oeu' dans sa grand-faim, il planta-t-i' point sa dent de chien dans un jaune plus dur que d'accoutume. Ça le surprit et il le crachit. Et au lieu d'un jaune d'oeu', figurez-vous, il trouvit un anneau d'or. V'là notre vilain tout ébaubi et réjoui et qui voit déjà sa fortune faite. [C'est nous qui soulignons les marques d'oralité.]

Ainsi, les marques d'oralité, qui marquent une distinction entre les personnages et le narrateur, et entre le français standard et l'acadien, constituent une mise en valeur typographique peu négligeable dans cet exemple tiré de Pélagie-la-Charrette.

Tentatives de traduire les marques d'oralité

Il nous semble toutefois que, si nous visions le système créé par le grapholecte de Maillet, nous pourrions y faire certains progrès vers la traduction de ses marques d'oralité. D'abord nous pouvons constater le code oral instauré par son grapholecte, dont les effets sont commentés par Wrenn (1987: 110):

Écrire le dialecte, donc, constitue une tentative de respecter les traits lexicaux, les structures syntaxiques ainsi que les systèmes morphologiques du code oral. Cela constitue aussi une tentative de traduire en une forme graphique l'effet aural d'un phonétisme à la fois archaïque et populaire. Alors, il va sans dire que cette mise à la page du dialecte ne respectera pas les habitudes de lecture et de composition du public pour lequel elle se destine. Le résultat est un texte écrit dont l'impact visuel demeure intense, puisque, forcément,

elle va à l'encontre de la nature essentiellement idéographique de la composition traditionnelle... Toute tentative d'interprétation requièrait alors un effort conscient considérable que la lecture "ordinaire" ne requiert pas, et à cause de cet effort le texte écrit présente un gain vis-à-vis de sa signification comme relevant d'un langage **visible**. Cependant, son acceptabilité dépendra ultimement sur un équilibre entre l'intérêt suscité et la lisibilité. [C'est nous qui traduisons.]³

Ainsi, le texte-source contenant un grapholecte original, le texte-cible se doit d'en présenter un grapholecte équivalent. Au sujet de la traduction en français de Finnegans Wake par Joyce, une entreprise un peu semblable à la nôtre à cause des modifications textuelles qu'elle entraîne, Lorenz (1991: 115) présente une technique qui nous semble à propos pour la traduction d'un code langagier qui sort de l'ordinaire:

Au lieu de viser une équivalence de signification, le traducteur de Finnegan's Wake devrait viser une analogie au niveau des techniques expérimentales. Le "jeu libre

³ Writing the dialect, then, is an attempt to respect the lexical features, the syntactic structures, and the morphological systems of the oral code. It is also an attempt to translate into graphic form the aural effect of an archaic, and, at the same time, popular phoneticism. Thus, it will not respect the reading and writing habits of the public for which it is destined. The result will be a written text with high visual impact, since, inevitably, the essentially ideographic nature of conventional writing is contravened... Any interpretation procedure will require a certain amount of conscious effort that "ordinary" reading normally does not, and it is because of this effort that the written text gains its significance as **visible** language. However, acceptability will depend ultimately on a balance between interest and readability.

du langage" entrepris par Joyce doit continuer tout au long de la traduction. [C'est nous qui traduisons.] ⁴

Comme d'autres exemples de la traduction de marques d'oralité, nous pourrions signaler le transfert littéraire de l'univers dépeint par le joual dans Les Belles-Soeurs de Michel Tremblay en celui du dialecte anglo-écossais d'un quartier ouvrier de Glasgow en Écosse (voir Babington 1992). Ce genre d'adaptation se trouve aussi dans la traduction du langage de la Sagouine par Luis Cepedès, une technique de compensation à moitié réussie selon Schogt (1988), et qui produit un effet négatif chez Pallister (1989: 192) à cause d'"un anglais qui n'est pas idiomatique" et "des fautes de frappe qui déroutent le lecteur". Mais qui pourrait dire si ces fautes de frappe que Pallister prétend avoir discernées ne seraient que des marques d'oralité dont le but serait d'imiter la prononciation non-standard de la Sagouine? Il semble presque y avoir autant de variables qu'il y a de réponses possibles à la question de la traduisibilité de la représentation des marques d'oralité dans un roman. Dans la visée de cette thèse, cependant, nous nous concentrerons surtout sur les techniques utilisées dans les trois traductions à l'étude. ⁵

⁴ Instead of aiming at equivalency of meaning, the translator of Finnegan's Wake must aim at analogy of experimental techniques. The "freeplay of language" initiated by Joyce has to be continued through the translation.

⁵ Nous tenons à mentionner les travaux parus dans TTR, 7, ii, 1994 au sujet de la traduction de sociolectes.

Malgré les problèmes que suscite la traduction des marques d'oralité relevant d'un dialecte géographiquement et temporellement restreint, nous ne voulons pas renoncer à la tâche de trouver une équivalence au moins théorique. Et nous ne voulons pas non plus opter pour une équivalence complètement en dehors du contexte canadien. Nous avons donc traduit, par exemple, le conte intitulé "La Charrette de la Mort" (: "The Death Cart") en notre propre dialecte rural et albertain.⁶ En traduisant, nous nous sommes rendu compte de la véracité de la remarque de Newmark (1988) qui soutient qu'un traducteur ne peut traduire en un idiolecte autre que le sien. Par contre, à un certain niveau, la densité des marques d'oralité de l'anglais albertain ne semble pas aussi importante que celle de l'acadien. Il en résulte donc une perte partielle de l'équivalence au niveau de la substance phonique, l'accent albertain n'étant pas aussi marqué que l'acadien ni au niveau des marques d'oralité ni au niveau de la différenciation vis-à-vis de l'anglais canadien standard.

⁶ En fait, le lecteur attentif constatera que ce dialecte possède de nombreux traits en commun avec plusieurs autres variantes régionales utilisées en Amérique du Nord. L'étude de cette question dépasse le cadre de cette thèse.

1.B LE JEU DES REGISTRES

Le jeu des registres dans le grapholecte d'Antonine Maillet (jeu dynamique entre la communication orale et écrite, selon Lakoff 1982: 239), s'établit selon deux axes. L'axe horizontal s'étend du "dialecte" au "langage standard", en passant par le "semi-dialecte". Le "semi-dialecte" est décrit comme un langage qui puise, tour à tour, et dans le dialecte et dans le langage standard, comme le fait le grapholecte de Maillet.¹

Enkvist (1985: 21) analyse la dynamique de l'emploi d'un dialecte dans un texte de cette manière:

Les dialectes régionaux peuvent remplir une fonction stylistique, si on les emploie dans certaines situations telles que les conversations informelles ou intimes, alors qu'on emploierait un langage standard supradialectal dans des situations plus formelles. [C'est nous qui traduisons.]²

Nous constatons que Maillet emploie effectivement le dialecte acadien d'une manière assez typique selon le schéma de Enkvist (1985). La plupart des discours de ses personnages se caractérisent par la transcription de l'acadien en tant que dialecte avec ses marques d'oralité et ses régionalismes lexicaux. A titre d'exemple, écoutons Beausoleil-Broussard

¹ Pour une explication de ce langage, voir par exemple Svejcer 1986.

² Regional dialects too can assume stylistic function, if they are used in certain situations such as familiar or intimate conversation, whereas a supradialectal standard would be indicated in more formal speaking situations.

qui parle à Pélagie dans Pélagie-la-Charrette (122-123):

-Pélagie, Pélagie de la Grand'Prée, vous savez bien que la vie passe point dans le même saillon, pas plusse qu'une quille de goélette dans le même remous. Si je laissons les mouettes emporter l'heure que je tenons dans nos mains, je risquons de la voir bâsir à jamais. Pourquoi c'est que j'accepterions point le présent que la vie nous baille à tous les deux le même jour? J'avons-t-i' point mérité une petite affaire de répit et de contentement, après une vie d'errance au large du large?

Par contre, le langage de la narratrice puise surtout au niveau formel du langage standard. Nous pourrions citer par exemple, la description suivante tirée du Huitième jour (122):

La scène qui suivit ne put être racontée, pour une fois, par le beau causeur Tom Pouce. Non pas qu'il n'eût rien vu. Il se trouvait au contraire en excellente position de suivre de près la lutte entre l'enfant et le serpent. Mais il devra admettre lui-même que, vus de trop près, le monde perd ses reliefs et la vie ses perspectives. D'ailleurs après cette aventure, le nain devait perdre la voix durant de longues heures....

Finalement, Maillet utilise le semi-dialecte lorsqu'elle présente des mots témoins³ de l'acadien accompagnés d'explications pour faire comprendre le lexique aux non-initiés qui comprennent seulement le langage standard (voir, par exemple, Pélagie-la-Charrette (10): "la maçoune- que certains appelaient l'âtre," voire même tous les exemples 13 à 20 de la liste des régionalismes lexicaux de la section C de ce chapitre).

L'axe vertical dont nous empruntons les catégories et une partie des descriptions au schéma élaboré par Joos (1967)⁴ se

³ Nous empruntons le terme à Newmark 1988: 15.

⁴ Voir aussi Pickering 1980: 57-69.

répartit selon cinq niveaux qui sont, dans l'ordre descendant, le niveau figé, le niveau formel, le niveau consultatif, le niveau informel et le niveau intime ("frozen," "formal," "consultative," "casual" et "intimate," selon Joos 1967: 11).

Au niveau figé du dialecte, Maillet nous présente des légendes et des contes, comme celui de la Baleine blanche présenté par Bélonie-le-vieux, dont nous avons commenté l'effet des marques d'oralité (voir les pages 15 et 16 de cette thèse) et dont nous citons ici quelques lignes (Pélagie-la-Charrette, 74-75):

Et encore un coup, il se contenta de manger son oeu'. Mais en voulant envaler l'oeu' dans sa grand-faim, il planta-t-i' point sa dent de chien dans un jaune plus dur que d'accoutume. Ça le surprit et le crachit. Et au lieu d'un jaune d'oeu', figurez-vous, il trouva un anneau d'or. V'là notre vilain tout ébaubi et réjoui et qui voit déjà sa fortune faite.

-Drès demain, qu'il se dit, je m'en serai chez le roi et on vouèra bien ce que j'en tirerai...

Au niveau formel du dialecte, elle nous présente des récits à l'acadienne comme "La Charrette de la Mort" qu'elle nous transmet par la bouche de Johnny Monette (Par-derrière chez mon père, 126):

...Des roues qui grichent, des portes qui crâlent, vent ou pas vent, et pis un fouette qui foutte la jument. Ben oui, y a une jument qui la hale. C'est une charrette, y a point à s'y tromper. Pis à sa façon d'écraser les cailloux dans les rouins, faut que ça saye une grouse charrette. Tout le monde a tout le temps dit qu'elle était nouère, mais ça, c'est parce que tout le monde sait d'où c'est qu'elle vient. Et c'est toute.

La différence entre le niveau figé et le niveau formel, selon

le modèle dont nous nous servons, réside dans le fait qu'au niveau figé le discours est plutôt récité à partir d'un texte antérieur à lui, comme l'énonciation d'un poème ou d'une formule toute faite.

Il n'y a pas vraiment de niveau consultatif du dialecte, car dans le domaine du dialecte on suppose que tous les participants connaissent le code et donc le besoin d'une explication ne se présente guère. Dans Pélagie-la-Charrette (280), il y a une consultation entre les personnages au sujet de l'acception "le diable" = "le cric" (dont l'exemple intégral se trouve à la page 36 de cette thèse), mais ce genre de contexte est plutôt rare.

Au niveau informel du dialecte, Maillet nous présente les idiotismes, avec par exemple des marques d'oralité, montrant la transposition de l'acadien, par exemple dans le discours de Sarah Bidoche du conte intitulé "Les Sargailounes" (Par-derrière chez mon père, 50): "- 'Tant jeune et 'tant vieille, ouais; et pis itou le petit boute entre les deux, quand c'est ouère qu'une parsoune est, comme qui dirait, à dos de vache sur la vie." Au niveau intime du dialecte, elle fait parler les personnages "en acadien" entre eux. Comme exemple du niveau intime du dialecte, nous pourrions citer les échanges entre les gens du nord et les gens du "sû" dans "La Tireuse de cartes" (Par-derrière chez mon père, 38-39):

-C'est trop risqué; et pis ça passera pas.
-Et nous autres, chaque fois que je prenons le pont pour nous rendre à l'église, c'est point risqué? Et si

ça passe pas, on peut toujours en bâtir un autre, un pont...

(...)

-Vous avez pas eu assez de voler nos trappes et nos seines, leur hucha Majorique; allez-vous tenter asteur de nous prendre notre arligion?

Nous tenons à souligner le fait que ces niveaux de style ne représentent pas des catégories séparées mais plutôt une gamme où les styles se communiquent et se fondent parfois les uns dans les autres. La différence entre le niveau informel et le niveau intime du dialecte réside principalement dans le fait qu'au niveau informel, l'énoncé ne se produit pas toujours avec la même densité de marques d'oralité.

Dans le domaine du semi-dialecte, le niveau consultatif est perçu surtout lorsque la narratrice nous présente des régionalismes lexicaux avec des explications en langage standard (comme on le verra plus bas dans les exemples 13 à 20 de la section C de ce chapitre), et aussi lorsqu'elle imite le langage de ses personnages dans son histoire pour créer des effets humoristiques ou autres, par exemple dans Le huitième jour (56) où nous trouvons la narratrice qui emprunte un archaïsme:

Messire René sent sa peau se picoter de chair de poule. Il a déjà, quatre siècles plus tôt, penché la tête au-dessus de ce genre d'entonnoir et n'a pas le goût de recommencer l'expérience des cercles rétrécissants. Au fond du dernier cercle, compaings... mais ses compaings ne l'écoutent plus.

Maillet emploie cette dernière technique lorsqu'elle veut emmener le lecteur aux niveaux informel et intime.

Au niveau figé du langage standard, Maillet nous présente

des citations prises de contes et de textes écrits dans le langage standard, c'est-à-dire des citations tirées des fables de La Fontaine, ou d'autres textes littéraires. Par exemple, dans Le huitième jour (263) la narratrice emprunte le titre d'un roman de Gide: "et que si le grain ne meurt".

Au niveau formel du langage standard, on trouve par exemple la narration formelle de la narratrice et le style épique des histoires. Cependant, contrairement au niveau figé, le discours ne constitue pas la récitation d'un texte antérieur. Nous pourrions citer l'exemple où Maillet fait une référence intertextuelle entre son histoire et la fable intitulée "Le Loup et l'Agneau" de La Fontaine, sans pour autant citer cette fable (Pélagie-la-Charrette, 218):

L'Empire leur opposa l'argument des ancêtres qui avaient sûrement, de gré ou de force, dérangé un jour l'Angleterre, et que c'était aux fils de réparer. Si quelqu'un savait à quel point leurs pères s'étaient frotté la couenne à l'Angleterre, c'était bien ces fils-là.

Au niveau informel du langage standard, le narrateur emploie des idiotismes sans marques d'oralité comme pour faire écho au niveau informel du dialecte. Ainsi, dans le passage suivant tiré du Huitième jour (188), la narratrice interpelle un de ses personnages:

...Vite, Tom Pouce, gratte-toi le crâne, va fureter au fond de ta jarnigoine, trouve. Commence par avertir ton frère que la Folle est à ses trousses, fais-lui porter un message... Marco Polo!

Les effets du jeu des registres dans le grapholecte d'Antonine Maillet

Le grapholecte de Maillet joue entre ces langages et ces niveaux avec virtuosité et avec la facilité apparente d'un grand styliste. La dynamique de tous ces va-et-vient crée une profondeur de couches linguistiques et de voix (du narrateur et des personnages) qui enrichissent la texture des histoires et s'étendent sur la totalité du texte; il en résulte des récits plurivocaux et stylistiquement riches.

Deux aspects de l'hypothèse de Carol Myers Scotton (1985) s'appliquent bien aux effets des jeux de registres tels que nous les trouvons dans l'oeuvre de Maillet. Il y a premièrement les changements stylistiques par lesquels Maillet nous découvre ses talents de romancière (Scotton 1985: 116):

Les changements stylistiques renforcent à l'esprit de l'interlocuteur sa perception du locuteur comme ayant une personnalité multidimensionnelle et puissante de ce point de vue. [C'est nous qui traduisons.]⁵

Un tour de force entrepris par Antonine Maillet consiste en l'invention d'un grapholecte qui incorpore de tels changements stylistiques.

Deuxièmement, Maillet fait valoir l'acadien en l'employant dans le même texte avec le français standard pour créer certains effets littéraires. Ainsi elle fait connaître

⁵ Style shifting increases the addressee's perception of the speaker as a multi-faceted personality and powerful in this sense.

les contes et les légendes de l'Acadie à un plus grand auditoire en les situant dans un contexte linguistique plus vaste. Se servant de l'acadien et du français standard tour à tour, elle assume d'une certaine manière le rôle décrit par Scotton (1985: 116) comme suit:

Dans tout échange, conventionnel ou non, le locuteur qui se sert de variantes personnelles ou de variétés dont le but est de promouvoir la solidarité est perçu comme s'emparant du pouvoir en assumant le rôle du supérieur. [C'est nous qui traduisons.] ⁶

Étant donné que le grapholecte de Maillet transpose à l'écrit un certain nombre de traits de l'acadien mêlés de variantes personnelles et du français standard, une traduction doit créer le même impact sur le lecteur du texte-cible en présentant des équivalences des variantes personnelles, des variétés sociolinguistiques et du langage standard dans le texte-cible. Comme le souligne M. J. Gregory (1988: 466):

Nous pourrions considérer l'acte de poser une équivalence de registres entre le texte de la langue-source et celui de la langue-cible comme l'élément principal dans le processus de la traduction; le problème de poser de telles équivalences constitue une preuve critique des limites de la traduisibilité. [C'est nous qui traduisons.] ⁷

⁶ In any exchange, conventionalized or not, a speaker initiating moves using individual variants or entire varieties encoding solidarity is perceived as making a negotiation of power by assuming the role of the superior.

⁷ The establishment of register equivalence can be seen then as the major factor in the process of translation; the problems of establishing such equivalence, a crucial test of the limits of translatability.

1.C LES RÉGIONALISMES LEXICAUX

Pour illustrer l'existence des régionalismes lexicaux présents dans les oeuvres d'Antonine Maillet, nous avons relevé un certain nombre de lexèmes acadiens dans Pélagie-la-Charrette (Leméac, 1979). Nous tenons à signaler que d'autres recherches ont été menées dans ce domaine (voir par exemple Bagneux-Chadefaux 1989: 103-109), mais notre étude vise, comme un de ses buts principaux, en plus de la définition de ces régionalismes, la traduction de ceux-ci en anglais.

Les régionalismes lexicaux acadiens, ou les "acadianismes" comme Massignon (1962) les appelle, sont des mots usuels de l'acadien, qui est une forme régionale particulière du français-canadien. Dans cette thèse, nous faisons une distinction entre les marques d'oralité (voir la section A de ce chapitre), et les régionalismes lexicaux qui sont des mots du lexique acadien qui se manifestent avec ou sans marques d'oralité. Pour établir une liste de ces acadianismes, nous avons consulté d'abord Les parlers français d'Acadie de Geneviève Massignon et ensuite Le Glossaire du parler français au Canada (GPFC), le Dictionnaire des canadianismes de Gaston Dulong (Dulong), Le Dictionnaire nord-américain de la langue française de Bélisle, Le français populaire au Québec et au Canada de Lorenzo Proteau, Le parler populaire des Canadiens français de Narcisse-Eutrope Dionne, Le dictionnaire québécois d'aujourd'hui (Le Robert) et Le glossaire acadien de Pascal Poirier (Poirier). Ces

dictionnaires révèlent d'ailleurs une certaine indécision entre les lexèmes de l'acadien et ceux du français-canadien, d'une part par le fait que l'acadien constitue un sous-ensemble du français-canadien et partage certains traits avec le québécois, et d'autre part parce que chaque dictionnaire n'inclut pas tous les lexèmes recherchés. Dans ce qui suit, nous noterons toutes les occurrences de ces mots dans les dictionnaires cités ci-dessus. Nous noterons également le classement des mots selon le système de Bélisle, système qui distingue les canadianismes de bon aloi, les canadianismes folkloriques et les mots proscrits. Les exemples représentatifs que nous avons relevés respectent l'ordre selon lequel ils apparaissent dans le texte de Pélagie-la-Charrette. Pour mieux préparer ces acadianismes en vue de la traduction, nous avons divisé notre liste d'exemples en deux parties, dont la première présente des acadianismes qui apparaissent dans le texte sans explications et la deuxième présente les acadianismes glosés (accompagnés d'explications à la manière d'un mini-glossaire).

Acadianismes non glosés:

- 1) "Céлина garrocha sa besace sur les genoux du radoteux" (14);
 "Voulez-vous arrêter de pousser, vous allez tous nous garrocher à l'eau" (188);

-garrocher : '(se) jeter des cailloux'. En Acadie et surtout à Moncton, garrocher désigne 'jeter, lancer' (Massignon).

Attesté également par le GPFC, Dulong et Bélisle, Proteau et Le Robert; et en plus par Dionne et par Poirier où il s'écrit

avec un seul "r". C'est un canadianisme populaire et folklorique selon Bélisle.

2) "Bâsir à l'heure de lever le pied, c'est curieux" (24);
"et bâsi à la manière des chats-cerviers" (218)

-bâsir : 'disparaître tout à coup' (en Acadie)...
(Massignon).

Attesté également par le GPFC (qui le désigne comme relevant du vieux français ou du français dialectal et populaire), Dulong, Proteau, Dionne et Poirier.

3) "dumeshui" (36)

-du meshui (adverbe) est désigné comme synonyme de 'désormais' dans Proteau (552), où il est présenté comme deux mots séparés.

Chez Poirier, par contre, il se présente comme un seul mot.

Proteau indique que ce terme s'emploie en Belgique-Wallonie et en Acadie.

4) "Je m'en vas moi-même sourlinguer des boeufs" (44)

-sourlinguer : 'battre, corriger un enfant, un animal' (Dulong), 'fouetter un cheval sous le ventre à grands coups de fouet' (Bélisle).

Attesté également par le GPFC, Proteau, Dionne et Poirier. C'est un canadianisme populaire et folklorique selon Bélisle.

5) "le petit ne souffrait ni de la picote, ni du haut-mal, ni des auripiaux" (51)

-la picote : la grosse picote désigne 'la variole' et la petite picote ou la picote volante désignent 'la varicelle' (Dulong). Proteau signale l'expression acadienne avoir la picotte volante (avec deux "t") comme signifiant 'contracter la varicelle'.

Attesté également par le GPFC, Bélisle, Dionne, Le Robert et Poirier. Sans marques dans le Bélisle.

le haut-mal qui désigne 'l'épilepsie', est attesté par Massignon (618) ainsi que par Poirier.

les auripiaux désigne les 'oreillons chez les êtres humains et

aussi chez certains animaux dont le porc' (Dulong).

Le GPFC présente aripiaux et Dionne présente arupiaux comme des variantes orthographiques.

6) "il se mit à jongler" (74)

-jongler : désigne 'songer, rêver, réfléchir' au Canada en général, et 'penser, calculer, méditer' aux Iles de la Madeleine (Massignon). Bélisle présente jongler comme signifiant 'réfléchir, penser sérieusement'.

Attesté également par le GPFC, Larousse, Proteau, Dionne, Le Robert et Poirier. Bélisle désigne la signification de ce mot dans le contexte noté comme un canadianisme populaire et folklorique.

7) "Pantoute" (101)

-pas en tout, pantoute : 'Pas du tout', De l'argent il ne lui en a pas prêté pantoute (Dulong).

Attesté également par le GPFC (qui présente la variante orthographique p'en tout), Bélisle, Proteau, Dionne, Le Robert et Poirier. C'est un canadianisme populaire et folklorique selon Bélisle.

8) "faudra faire des voyageements loin au nord et loin au sù" (108)

-sù désigne sud. En France: Picardie "su", Saintonge "sù": sud, et au Canada, "su": sud (Massignon, 147).

Attesté également, mais sans accent circonflexe, par le GPFC et Proteau.

9) "Voyons, le Pierre à Pitre, aveins ta jarnigoine" (157)

-aveindre qui s'écrit aussi aouindre : 1. 'Aller prendre un objet à l'endroit où il est rangé, atteindre avec effort'. Aveindre ses vêtements des dimanches. Aveindre un veau tombé dans un profond fossé. 2. 'Arriver, s'amener'. Il était nuit quand ils ont fini par s'aveindre (Dulong). En Acadie, on dirait aouindre ou avoindre pour aveindre (Massignon, 613). Poirier présente aouindre et awindre pour aveindre, tandis que Proteau présente encore une variante orthographique, avindre.

Attesté également par le GPFC, Bélisle et Dionne. Sans

marques dans le Bélisle.

jarnigoine désigne 'esprit, intelligence'. S'emploie dans le même sens que jarnicoton (...) (Dionne). Le GPEC présente quatre définitions du mot jarnigoine qui se résument comme suit: 'habileté, talent, initiative', 'intelligence', 'amabilité' et 'audace, effronterie'. Proteau présente jarnigoine et jarnigouenne dont le deuxième terme semble comporter un aspect intensif du premier.

Attesté également par Dulong, Le Robert et par Bélisle qui le désigne comme un canadianisme populaire et folklorique.

10) "le feu de la maçoune commençait à pétiller et bluetter des bluettes bleues" (226)

-En France, en 1606, bluettes signifiaient de 'petites étincelles qu'on voit quasi se fondre dans l'air aux plus chauds jours de l'été' (Massignon, 519).

bluetter 'lancer des étincelles' (en France au XVIIe siècle); en Acadie ce verbe s'écrit beluetter (Massignon et Poirier), et aussi ébluetter (Dulong).

Bélisle présente le mot bluette, mais sans marques.

11) "il comprit qu'il venait de pigouiller à tort" (238)

-Pigouiller v.tr. 1. 'Tisonner à l'aide d'un pigou [une crosse, un fourgaillon, un pokeur]'. Pigouiller le feu pour l'aviver. (acad.)...

2. Fig. 'Chatouiller'. Aimer se faire pigouiller dans le cou.

3. Fig. 'Taquiner'. "Arrête de pigouiller ta petite soeur!" (Dulong). Dans le contexte, il s'agirait de la troisième définition, ou d'un emploi métaphorique de la première définition.

Attesté également par Massignon et Poirier.

12) "les pets-de-soeurs" (245)

-pet-de-religieuse, pet-de-soeur, désignent 'la pâtisserie appelée pet-de-nonne' (Dulong).

Attesté également par Le Robert et par Proteau qui présente une acception différente du terme pet-de-soeur: "C'est un beau pet-de-soeur cette fille" qui signifie 'c'est une très belle fille'.

Nous avons entrepris de ne présenter que des lexèmes attestés en acadien, parfois simultanément avec un emploi en français-canadien en général. Leur présence crée un aspect rural et parfois archaïque dans le texte de Maillet. La traduction de ces lexèmes présente un défi non seulement à cause de leur authenticité acadienne, mais aussi parfois à cause du style poétique qui les entoure. A titre d'exemple, la répétition dans le numéro 11, "bluetter des bluettes bleues", transcende une discussion des régionalismes et de la transcription des variantes et introduit aussi le style poétique.

Tournons-nous maintenant vers les lexèmes régionaux glosés dans le texte de Pélagie-la-Charrette. Nous constatons qu'à ces moments-là le texte lui-même pourrait servir de lexique. Nous présentons une liste représentative de ces occurrences qui démontrent des techniques de présentation différentes (et qui sont présentées selon l'ordre du texte).

Acadianismes glosés:

13) "la maçoune- que certains appelaient l'âtre" (10)
(maçoune est attesté par Massignon, 516, et par Poirier).

14) "Les aboiteaux! (...) A coups de clapets qui s'ouvrent et se referment sous le poids de l'eau, les aboiteaux renvoient la mer à son lit" (29-30)

(aboiteaux est attesté par Massignon, 358-359, ainsi que par Le Robert et par Poirier).

15) "Allez savoir! La P'tite Goule n'était pas loquace, d'où son sobriquet. P'tite Goule, c'est le contraire d'une grand-

gueule ou bagueilleux" (101)

-En France: Brie, bagueilleux désigne 'celui qui bagouille', 'un bavard' (Massignon, 676).

Le GPFC, Dulong, Bélisle, Dionne, Proteau et Poirier présentent tous bagouillard comme ayant une signification semblable à bagueilleux. Il s'agit d'un canadianisme populaire et folklorique selon Bélisle.

16) "mais elle sourit, d'un sourire qu'au pays on appelle une grinche... Et elle grincha" (138)

(Tandis que Poirier présente le verbe grincher comme une variante de grincer, grinche ne paraît pas comme tel dans Massignon, mais d'autres mots comme griche dont le sens est semblable, et qui désignent par exemple "une grimace de mécontentement" se trouvent dans Massignon, 674, 586).

17) "Et les jougs d'hiver, voyons, tout le monde sait que... Et des jougs de cornes, en plus, à la mode acadienne, différente des jougs à la mode anglaise, de garrot" (263)

(voir Massignon, 420, où deux sortes de jougs "acadiens" se trouvent décrits).

18) "-Le diable, passez-moi le diable.
Le diable?...
-Le cric, Jean-Baptiste, le cric" (280)

diable désigne 'un appareil constitué de deux gros crochets pointus et servant à essoucher' ou 'pinces à grumes constituées de deux crochets mobiles fixés au milieu d'une volée et permettant à deux hommes de soulever une grume' (Dulong).

diable s.m. 'appareil à soulever les voitures pour ôter les roues' (GPFC). Attesté également par Le Robert.

cric désigne un 'instrument de mécanique à crémaillère ou hydraulique servant à lever toutes sortes de fardeaux' (Bélisle). Le mot cric est un mot du français standard (voir le Petit Robert). Ici le premier personnage, plus vieux, emploie le mot régional, diable. Le jeune ne le comprend pas, alors le premier essaie le mot standard cric.

19) "le madouesse ou porc-épic" (320)

(madouèce est attesté par Massignon, 255, et madouesse est attesté par Poirier).

20) "les jarrets des orignaux, des bottes sauvages ou canisteaux, en langue du pays" (321)

(canisto est attesté par Massignon, 636, et canisteau est attesté par Poirier).

La présence de ces acadianismes glosés sert à souligner le caractère régional de ce texte tout en le rendant accessible au destinataire non initié qui ne saurait peut-être pas le sens de "canisteaux", par exemple, sans explication. La traduction des exemples de cette catégorie doit rendre et le mot et son explication, peut-être par un emprunt au niveau du mot lui-même avec une simple traduction de l'explication, ou une explication ajoutée si nécessaire. Par contre, pour les mots de la première catégorie, le traducteur doit chercher à établir l'équivalence par des dialectismes qui contiennent des aspects ruraux et archaïques, et qui créent des effets équivalents chez le destinataire, sans pour autant trop charger le texte-cible de paraphrases explicatives.

Les effets littéraires des régionalismes lexicaux dans les romans d'Antonine Maillet

Ducrot et Todorov (1972: 317-324) décrivent la fonction référentielle du langage en expliquant:

La communication linguistique ayant souvent pour objet la réalité extra-linguistique, les locuteurs doivent pouvoir désigner les objets qui la constituent: c'est la fonction référentielle du langage (le ou les objets désignés par une expression forment son référent). Cette réalité n'est cependant pas nécessairement la réalité, le monde. Les langues naturelles ont en effet ce pouvoir de construire l'univers auquel elles se réfèrent; elles peuvent donc se donner un univers de discours imaginaire. L'île au trésor est un objet de référence possible aussi bien que la gare de Lyon.

Or, par l'emploi des régionalismes lexicaux, Maillet façonne un monde à l'acadienne, peuplé de voix et d'objets authentiquement acadiens.

Umberto Eco (1972: 140) décrit l'effet de la distance entre un langage non-standard et un langage standard sur le destinataire comme "l'effet d'étrangeté" ou "la singularisation" et définit cet effet comme suit:

L'effet d'étrangeté se produit lorsqu'on désautomatise le langage car celui-ci nous a habitués à représenter certains faits suivant des lois déterminées de combinaisons et des formules fixes. Or voilà qu'un auteur, pour décrire quelque chose que nous avons peut-être toujours vu et connu, se sert d'une manière différente des mots (ou d'autres types de signes) et notre première réaction est celle d'un **dépaysement**, d'une presque incapacité à reconnaître l'objet (et cet effet est dû à l'organisation ambiguë du message à l'égard du code). A partir de ce sens "d'étrangeté" on procède à une reconsidération du message qui nous pousse à regarder autrement la chose représentée et en même temps, tout naturellement, les moyens de représentation et le code auxquels ils se réfèrent... Ceci explique l'emploi poétique des archaïsmes, la difficulté et l'obscurité des créations artistiques qui se présentent pour la première fois à un public non encore entraîné, ainsi que les violations rythmiques que l'art met en oeuvre au moment même où il semble établir ses règles d'or.

Le traducteur de régionalismes lexicaux doit sentir cet effet d'étrangeté, et y répondre en s'efforçant de créer une dynamique équivalente pour le destinataire de son texte-cible. En même temps, il ne pourra négliger la fonction artistique et poétique des régionalismes lexicaux. Sous la rubrique "Typologie des faits de sens," Ducrot et Todorov (1972: 325-332) décrivent la fonction poétique du texte de fiction comme suit (331-332):

De Goethe à Frye, on observe le même trait du discours poétique: les signes linguistiques cessent d'être transparents, simple instrument servant la circulation du sens, pour acquérir une importance en eux-mêmes (les différences d'opinion que nous avons évoquées concernent l'explication du fait, non son existence). Cette importance s'attache, dans le cas le plus simple, aux **sens** mêmes; mais d'une manière générale, le texte poétique se caractérise par une accentuation du **sens** au détriment de la **référence**. Le texte de fiction conserve l'orientation représentative des mots, mais le système symbolique second formé par ces mots (le récit) possède le caractère autonome, non-instrumental du texte poétique.

Le style poétique se manifeste donc dans le caractère autonome et non-instrumental du texte où la référence au monde extérieur n'est pas visé autant que le sens du texte lui-même. Comme Ducrot et Todorov l'expliquent (1972: 427), la "fonction **poétique**" de l'énoncé est celle où: "l'énoncé, dans sa structure matérielle, est considéré comme ayant une valeur intrinsèque, comme étant une fin." Ces deux éléments, c'est-à-dire le style poétique et l'authenticité linguistique, font partie intégrante du sens de l'emploi des régionalismes lexicaux dans le grapholecte de Maillet, et créent des effets particuliers chez le destinataire. Il faudrait essayer de reproduire ou de compenser ces effets afin de créer une équivalence du texte-source dans le texte-cible.

Vers un modèle pour la traduction des régionalismes lexicaux dans l'oeuvre de Maillet

En illustrant son argument au sujet de l'imperfection inhérente à la traduction des dialectes, Schogt (1988: 34-35) commente le cas de La Sagouine traduit en anglais par Luis

Cepedès:

[Cepedès] a opté pour un procédé de compensation en substituant un sociolecte populaire géographiquement neutre au dialecte acadien. Malheureusement, la Sagouine de la traduction parle presque comme Holden Caulfield, du Catcher in the Rye de Salinger, de sorte que la compensation ne réussit pas vraiment.

Peut-être que Schogt a raison. Toute tentative de neutraliser un sociolecte en le traduisant par un autre sociolecte moins spécifiquement régional constituerait une perte, ou du moins, une équivalence partielle. Cependant, il nous semblerait qu'une attention soutenue prêtée aux cinq facteurs de l'équivalence énumérés par Ponce (1988), c'est-à-dire les facteurs stylistique, socioculturel et régional, sexuel et d'âge, serait strictement de rigueur et produirait peut-être de meilleurs résultats dans la traduction de régionalismes lexicaux.

Newmark (1988: 121) souligne les problèmes suscités par l'imitation d'un sociolecte:

Normalement, le traducteur ne devrait pas imiter le dialecte d'une classe sociale ou d'une région particulière (à moins que ce ne soit le sien); pas plus qu'il ne devrait imiter un style vieilli pour traduire une oeuvre classique- ce style imité paraîtrait trop artificiel, et une seule fausse note le trahirait.
[C'est nous qui traduisons.]¹

Pour traduire Par-derrière chez mon père, nous nous sommes efforcés de nous servir d'un canadien non-standard et

¹ Normally, the translator should no more imitate class or regional dialect (unless they are his own) than he should antiquate his writing to translate a classic- it sounds too artificial; one false note will find him out.

véritable, en puisant dans notre propre sociolecte rural albertain de l'anglais canadien. Néanmoins, le problème reste celui de la neutralisation des régionalismes lexicaux car pour créer une équivalence au niveau de l'effet des régionalismes lexicaux, il serait nécessaire de viser l'effet que produit chez le destinataire la différence entre le langage non-standard et le langage standard. Comme nous l'avons déjà vu, l'usage d'un dialecte géographiquement moins restreint et qui n'a pas autant de régionalismes lexicaux reconnaissables comme relevant d'un langage non-standard risque de manquer l'effet voulu.

En deuxième lieu, l'effet du texte-cible chez le destinataire détermine en grande partie la réussite d'une traduction. A ce sujet, les remarques de Schogt (1988: 35), qui font écho à la théorie de la conception élaborée par Holmes (1978), vont explicitement contre l'équivalence complète:

Mais même si le traducteur ne peut pas atteindre l'idéal de l'équivalence, l'activité de traduire et la comparaison du TA [texte-cible] avec le TD [texte-source] nous rendront conscients de la fonction du dialecte et de la langue étrangère enchâssée, et nous aideront à gagner une compréhension plus profonde de la contribution de ces éléments à l'impact global du texte.

A première vue, l'expression "l'impact global du texte" paraît un peu vague, mais par une analyse de ses parties constitutives (comme nous le faisons dans ce chapitre), nous pouvons voir que les éléments linguistiques de base de l'oeuvre fonctionnent ensemble pour créer cet impact global.

Dans la traduction des régionalismes lexicaux, on ne peut négliger l'aspect culturel. Quand bien même la traduction littéraire impliquerait toujours un aspect culturel, il existe néanmoins certaines tentatives du transfert d'un milieu socioculturel marqué semblable à celui qui sous-tend notre étude. Par exemple, Babington (1992) présente un entretien avec Martin Bowman et Bill Findlay qui ont traduit Les Belles-soeurs, la pièce de Michel Tremblay, en un dialecte écossais sous le titre The Guid Sisters. Bowman, l'un des traducteurs, parle d'abord d'une "ressemblance sociale" (Babington 1992: 1076) qui doit exister entre la culture-source et la culture-cible pour qu'une équivalence puisse se créer entre un texte-cible et son texte-source. Bowman pose ensuite le fondement de leur théorie (Babington 1992: 1079) comme suit:

Notre théorie se base sur le principe qui dit que, puisque Tremblay emploie un langage non-standard, alors un langage non-standard le traduirait le mieux. Point final. Si vous le traduisez en un langage standard, vous y perdrez quelque chose. [C'est nous qui traduisons.] ²

Findlay note également la ressemblance entre les registres analogues, le rythme du parler ouvrier, les régionalismes lexicaux et une vision du monde équivalente.

Dans le cas qui nous concerne ici, il faudrait tenir compte des aspects rural et archaïque des régionalismes

² The foundation of our theory is that, since Tremblay uses non-standard language, then non-standard language is the best medium for translating him. "Point final." If you translate it into standard language, you've lost something.

lexicaux du sociolecte acadien.³ En fait, les effets créés par les aspects synchroniques et diachroniques des régionalismes lexicaux de l'acadien s'avèrent difficiles à reproduire en notre sociolecte, où on perd une bonne part de l'effet d'étrangeté.⁴ Toutefois, au chapitre 4, nous analysons les efforts documentés de Grady, qui, dans le but de minimiser de telles pertes, a cherché à compenser, d'une part, les effets des aspects diachroniques par des citations de Shakespeare, de Jonson, etc. et, d'autre part, les effets des aspects synchroniques en employant des dictionnaires populaires des régions géographiques anglophones autour de l'Acadie. En effet, nous sommes de l'avis qu'une traduction vers l'anglais du Nouveau-Brunswick produirait des effets intéressants⁵, mais nous manquons d'espace pour élaborer cette idée.

³ Pour des descriptions détaillées de ce sociolecte voir par exemple Flikeid 1984; Péronnet 1989; Poirier 1993; et Ryan 1982.

⁴ Pour une description élémentaire des sources et de l'étendue des régionalismes lexicaux qui composent les variantes différentes de l'anglais-canadien voir l'introduction d'Avis 1967; notre propre dialecte provient par exemple d'une variante de l'américain; voir aussi Sandilands 1977.

⁵ Voir Kinloch 1985 et Pratt 1992 pour une description de ce sous-groupe de l'anglais canadien.

1.D LES JEUX DE LANGAGE

L'oeuvre de Maillet présente des jeux phonétiques, étymologiques, morphologiques (par exemple les séries de mots qui se terminent en "-eux"), des calembours et des métaphores (dont certaines sont retournées ou rétroactives). Nos recherches ont révélé un manque de travaux importants portant sur les jeux de langage dans les oeuvres de Maillet. Toutefois, nous considérons ce phénomène comme un élément primordial de son grapholecte, et une source importante d'effets esthétiques. Nous reproduisons ci-après une liste représentative (mais non exhaustive) des principaux types de jeux de langage que nous avons tirés des textes à l'étude ici. Les définitions, présentées selon l'ordre alphabétique, se trouvent dans Morier (1981):

l'allitération- "répétition de consonnes, notamment des consonnes initiales, mieux perçues et souvent mises en évidence par l'accent affectif. L'allitération peut être **simple** et **expressive**... et correspondre à l'objet dépeint, soit par une analogie de timbre, soit par un rapport d'intensité".

ex.

de sa science mêlée d'adresse et d'astuce (Pélagie-la-Charrette, 183)

"Un paradis de serpents et de pommes pourries qui leur ont empoisonné les reins!" (Le Huitième jour, 200)

l'anadiplose- "figure de pensée consistant dans la reprise (au début d'une phrase, d'un vers, ou d'un membre de phrase) d'un mot qui se trouvait à la fin ou presque à la fin du vers ou de la phrase précédente... L'anadiplose peut traduire un rebondissement (d'actes, d'objets, d'idées), la répétition d'un bruit, la reprise d'un argument, l'écho".

ex.

"...lançaient des phrases équivoques et pigouillaient à tort et à travers. A travers surtout..." (Pélagie-la-Charrette, 237)

On n'aurait pas pu lui ouvrir le verger, à cet Adam-et-Eve, et l'empêcher de nous faire ce coup-là?

Ce coup-là, c'était rien de moins que le plus mauvais coup qu'eût jamais tenté et réussi un étourdi. (Le Huitième jour, 9-10)

l'antanaclase- "figure dans laquelle le mot répété change de sens... Dans l'antanaclase, le mot repris offre deux acceptions nettement différentes. Dans la diaphore, il ne s'agit que d'une nuance assez délicate..."

ex.

"... à coups de graines de lin pour faire péter les abcès et d'herbe-à-dindon pour faire péter tout court..." (Pélagie-la-Charrette, 260-261)

"Car de sa première expédition en éclaireur, le géant ne rapporta rien qui put éclairer ses amis..." (Le Huitième jour, 190)

la diaphore- "figure par laquelle on répète un mot employé peu auparavant, mais en lui donnant une nouvelle nuance de signification".

ex.

"...pendant qu'elle continuait allègrement à planter ses choux. Ça ne devait pas durer, c'était des choux gras..." (Pélagie-la-Charrette, 16)

"C'est la foire, risque Messire René. C'est même la foire la plus foireuse qu'on n'aura jamais vue. (Le Huitième jour, 209)

l'épanode- "type de répétition multiple d'un mot ou d'une formule qui réapparaît dans des situations variées... L'épanode joue avec le mot comme le jongleur fait avec sa masse... Les retours les plus différents donneront l'impression de mouvements vifs et contradictoires: ils conviendront à la peinture de la turbulence, du désordre, de l'énergie. Mieux réglés, jouant avec des symétries polaires, des échos, les sautilllements du contre-accent, ils peuvent évoquer la variété gracieuse, un va-et-vient de masques et

toute la fantaisie de mouvements où persiste une visible unité".

ex.

"...et merde au roi d'Angleterre!" (Pélagie-la-Charrette, à plusieurs reprises dans le roman)

Jamais je n'ai été plus émerveillée... éblouie... effarée... Petite effarée! On me l'a tant répété tout le long de ma première enfance. Mais dans la langue du pays, le mot était plus riche et plus profond. A ses origines, ce mot-là tenait de l'effarement et du faud. Les deux se rejoignent à la porte du paradis perdu où je suis venue cogner chaque jour depuis que j'ai vu fleurir pour la première fois sur ma cuisse ma tache originelle. Il faut être drôlement effaré de frayeur et d'effronterie pour défier Dieu et le Diable avec le huitième jour! (Le Huitième jour, 14)

l'homéotéleute- "retour de sonorités semblables à la fin de mots ou de membres de phrase assez rapprochés pour que la répétition soit sensible à l'oreille... L'assonance et la rime sont des cas particuliers de l'homéotéleute..."

ex.

"...pour renifler l'air une petite affaire" (Pélagie-la-Charrette, par exemple p.9)

"Bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou! complète Gros comme le Poing" (Le Huitième jour, 212)

la métaphore retournée- "...On assimile l'objet réel A à l'objet imagé B; mais c'est paradoxalement B qui se trouve éclairé, mis en question et jugé sur le comparé..."

Pour que la métaphore s'inverse, il est nécessaire que le poète s'abîme dans sa contemplation au point que son regard, au-delà de l'objet devenu transparent et dont il est en train d'oublier la présence, ne voie plus et ne songe plus à considérer que l'objet second, celui de sa pensée: l'objet imaginé s'est réifié, a pris plus de présence, d'importance et de réalité que l'objet contingent...

Prendre le comparant pour le comparé c'est- à partir du moment où il prend une signification générale- créer dans la métaphore un symbole contingent ou occasionnel".

ex.

"Je le prends pour ce qu'il était: un détraqué. Mais un détraqué qui fut peut-être le seul, en des temps aussi bout-

ci, bout-là, à avoir une trac qui menait quelque part."
(Pélagie-la-Charrette, 192)

"Ceux-là sont point de nos oignons... Mais c'est leurs oignons, ben au contraire, que je mangions à l'époque."
(Pélagie-la-Charrette, 207) ¹

la multisonance- "répétition d'un ensemble de phonèmes."

ex.

"...à ces chicheux de chicaneux de chamailleux" (Pélagie-la-Charrette, 147)

à vent-devant du vent qui vente (Le huitième jour, 93)

la paronomase- "figure par laquelle on rapproche, dans la phrase, des mots offrant des sonorités analogues avec des sens différents... La paronomase n'est souvent rien d'autre qu'un calembour dont on présente les deux termes..."

ex.

"Catoune savait sans l'avoir appris qu'une pomme est une pomme, un homme un homme (Pélagie-la-Charrette, 239)

Des sages, les Maillets, sortis des temps les plus reculés. On a même réussi à défricher la lignée jusqu'au seizième siècle, sans perdre une maille (Le huitième jour, 286)

le polyptote- "type de répétition, multiple et fréquente, du même mot ou du même radical..."

ex.

"...que ces grincheux chamailleux s'étaient chamaillés avec elle, et avaient grinché assis autour du feu qui était aussi le sien." (Pélagie-la-Charrette, 147)

"...sûr que cette fois il a trouvé.

Il a trouvé. Pour trouvé, ça c'est trouvé. (Le Huitième jour, 269)

¹ Des exemples de la métaphore retournée se trouvent notamment dans Pélagie-la-Charrette.

Ces figures fonctionnent souvent ensemble. L'élément commun est la répétition qui, selon Preminger et Brogan (1993: 1036): "donne de la stabilité aux thèmes importants, souligne le rythme du texte, rend les aspects oraux-formulaïques des poèmes plus clairs et renforce la périphrase par la variation." [C'est nous qui traduisons.] ²

En présentant des exemples de la répétition et de la rime puisés dans La Sagouine, Paget (1989: 288-289) commente:

La répétition, ou plutôt la récitation dépend pour son effet d'un seul sens: l'ouïe... Cet emploi du rythme et de l'acoustique devient une technique mnémonique très puissante. Elle encourage la fusion psychique de celui qui perçoit et de la matière perçue...

Une connaissance de ces figures de rhétorique employées par Maillet est indispensable si en traduisant ses oeuvres, le traducteur cherche à employer des équivalences au niveau des formes linguistiques du texte-source afin que la dynamique de la répétition et des formes linguistiques fonctionnent pour créer un effet équivalent chez le destinataire du texte-cible.

Une bonne partie des jeux de langage de Maillet sont intégrés dans ses textes au point où ils contiennent des significations importantes qui influencent directement l'action principale de l'intrigue. C'est pourquoi il importe de les reproduire intégralement, soit en les traduisant soit

² ... repetition stabilises important themes, reinforces rhythm, clarifies oral-formulaic aspects of the poems, and enhances periphrase by variation.

en les compensant par les mêmes procédés afin d'en créer une équivalence dans le texte-cible.

La recherche d'équivalents pour traduire les jeux de langage exige un pouvoir de création de la part du traducteur car comme Ducrot et Todorov (1972: 36) le remarquent: "...les **signes** d'une langue ont rarement des équivalents sémantiques exacts (ou synonymes) dans une autre..." et en plus comme Mounin (1963: 78) le souligne: "...la coïncidence traductionnelle exacte de deux éléments d'un même champ sémantique, dans deux langues différentes, est presque toujours impossible." En parlant spécifiquement de la traduction des métaphores, Vinay et Darbelnet (1977: 199-200) signalent que la traduction littérale serait presque toujours impossible puisqu'elle ne reproduit pas le sens du texte-source et ils nous conseillent de chercher à traduire d'abord "l'idée" et ensuite la métaphore. Dans notre recherche de l'équivalence la plus complète possible, recherche idéaliste peut-être, nous soutenons que la traduction du sens et de la figure de style, ou la compensation au moyen d'une figure de style qui crée une signification correspondante à celle du texte-source, est toujours possible et doit être le but de toute traduction de jeux de langage.

POUR CONCLURE

Dans ce premier chapitre, nous avons tenté d'analyser les éléments constitutifs du style de Maillet, mais nous ne prétendons aucunement que son talent d'écrivain se résume seulement à ces éléments. Comme Mounin (1994: 172) le souligne:

En effet, ni les formes ni les structures ne suffisent à expliquer totalement ce qui, selon le mot de Jakobson, fait d'un message une oeuvre d'art, puisque beaucoup d'oeuvres, dont les formes et les structures (linguistiques, stylistiques, métriques, prosodiques, thématiques, de genre, etc.) sont parfaitement identifiées comme littéraires, ne possèdent pas ce pouvoir très particulier qu'on reconnaît à d'autres. Les chercheurs dont il s'agit maintenant postulent que ce qui fait d'un message une oeuvre d'art est essentiellement "l'empreinte personnelle" que le locuteur réussit à donner au message.

Barthes (1972: 13) fait une constatation analogue lorsqu'il associe le style et l'individualité:

[Le style] plonge dans le souvenir clos de la personne, il compose son opacité à partir d'une certaine expérience de la matière; le style n'est jamais que métaphore... Aussi le style est-il toujours un secret; mais le versant silencieux de sa référence ne tient pas à la nature mobile et sans cesse sursitaire du langage; son secret est un souvenir enfermé dans le corps de l'écrivain; la vertu allusive du style n'est pas un phénomène de vitesse... mais un phénomène de densité, car ce qui se tient droit et profond sous le **style**, rassemblé durement ou tendrement **dans ses figures**, ce sont les fragments d'une réalité absolument étrangère au langage. Le miracle de cette transmutation fait du style une sorte d'opération supra-littéraire, qui emporte l'homme au seuil de la puissance et de la magie.

Malgré le recoupement partiel de notre approche, approche qui ne nous permet certainement pas de cerner entièrement le style personnel de Maillet, elle nous permet tout de même de dégager de ses oeuvres des formes et des structures linguistiques et

stylistiques essentielles de son grapholecte et nous permet d'analyser la dynamique et le fonctionnement de celui-ci.

A partir de cette analyse linguistique, nous allons procéder dans les chapitres suivants à une analyse critique des traductions déjà publiées, ainsi qu'à une analyse de notre manuscrit. Mais avant d'y arriver, il nous faudra faire un rapide survol de nos outils théoriques tirés de la traductologie. Ce sera l'objet du prochain chapitre.

Chapitre deux: Le choix d'un schéma pour l'analyse et la production de traductions littéraires

Introduction

Au cours de ce deuxième chapitre, nous décrirons un schéma de la traduction littéraire susceptible de s'appliquer aux textes à l'étude ici. Nous reconnaissons une part de vérité dans l'argument bien connu qui dit qu'on ne traduit jamais selon un modèle, on traduit seulement un texte. En même temps, il est vrai qu'un certain nombre de théoriciens rejettent de tels schémas comme trop théoriques, trop arbitraires ou trop discutables, comme l'illustre l'affirmation suivante de Newmark (1988: x):

Je considère comme de fausses questions d'autres sujets tels que l'unité de traduction, l'équivalence en traduction, l'invariance de la traduction et les schémas détaillés pour analyser la traduction- car ils sont ou bien trop théoriques ou bien trop aléatoires. [C'est nous qui traduisons.]¹

Nous soutenons cependant et nous essayerons de démontrer dans ce qui suit, que l'application d'un modèle global pourrait tout de même ajouter une reproductibilité et une standardisation importantes dans le domaine à l'étude ici, à savoir, l'oeuvre de Maillet.²

¹ Other subjects such as the unit of translation, translation equivalence, translation invariance, detailed schemes for assessing translation, I regard as dead ducks- either too theoretical or too arbitrary.

² Il n'est pas possible ici de présenter tous les modèles de la traduction. Citons Mounin (1963) et Catford (1965), à titre d'exemples. Nous nous limitons à un seul modèle dont les caractéristiques nous conviennent.

Le schéma

Dans ce qui suit, nous adopterons un modèle proposé par Holmes (1978, 1988), modèle qui s'appelle le "Two-map two-plane text-rank translation model" (: le modèle traductionnel à deux plans et à deux niveaux, et centré sur le texte). Ce modèle accorde une importance primaire aux trois temps de la traduction littéraire, c'est-à-dire (1) l'analyse du texte-source, (2) le transfert du message du texte-source dans le texte-cible, et (3) la reformulation du texte-cible pour conserver sa fidélité vis-à-vis du texte-source et pour le rendre acceptable dans la langue-cible.³ En même temps, il met en valeur les règles de correspondance, ou d'équivalence (Holmes 1978: 74) auxquelles le traducteur a recours pour assurer la fidélité de sa traduction. Finalement, il permet de considérer une traduction à la fois au niveau des mots (au "niveau sériel") et à un niveau global (au "niveau structurel") selon une lecture du texte-source. Holmes explique ce dernier concept ainsi (1978: 71-72):

Un fait fondamental relatif à un texte, cependant, c'est qu'il existe à la fois au niveau sériel et au niveau structural- et un peu de temps après qu'on a lu un texte on retient toute une gamme d'informations à son sujet sous une forme instantanée. Et à ce sujet, on a suggéré récemment... que la traduction des textes (du moins de

³ Pour une élaboration de ces trois étapes, voir aussi Wilss 1982: 152; pour une description du "transfert littéraire" qui devrait se faire lors de la troisième étape, voir Nida 1964: 184-192.

longs textes, ou du moins des textes complexes) se fait à deux niveaux: au niveau sériel, où on traduit phrase par phrase, et au niveau structural, où on se fait "une conception mentale" du texte original, conception que l'on emploie comme un genre de schéma général dans le cadre duquel on analyse chaque phrase au cours de la formulation du nouveau texte traduit. [C'est nous qui traduisons.]⁴

Le niveau sériel et le niveau structural rappellent d'une certaine manière le microcontexte et le macrocontexte du processus de la traduction décrits par Wilss (1982: 148), ainsi que "le schéma synthétique pour la description de traductions" élaboré par Lambert et van Gorp (1985: 52-53), bien que le schéma de Holmes laisse une plus grande place que ces derniers au travail de la mémoire en ce qui concerne la conception mentale d'un ouvrage lu. De plus, cette conception mentale avec laquelle le traducteur compare sa traduction semblerait être analogue à la "lecture" que le traducteur fait du texte-source en le traduisant, selon Straight (1981: 44-45).

Le modèle de Holmes (1978: 76-77) reconnaît explicitement la complexité de la traduction d'une oeuvre

⁴ A fundamental fact about texts, however, is that they are both serial and structural- that after one has read a text in time, one retains an array of data about it in an instantaneous form. On these grounds, it has more recently been suggested... that the translation of texts (or at least of extensive texts, or at least of complex texts) takes place on two planes: a serial plane, where one translates sentence by sentence, and a structural plane, on which one abstracts a "mental conception" of the original text, then uses that mental conception as a kind of general criterion against which to test each sentence during the formulation of the new, translated text.

littéraire, en notant l'importance d'établir une hiérarchie parmi les règles de correspondance ou d'équivalence:

Le texte littéraire cependant- et peu importe ce que nous appelons sa fonction primaire: qu'elle soit "poétique", "esthétique", "réflexive", "fictive"- existe comme une entité beaucoup plus complexe, qui peut être à des moments différents (ou même simultanément) informatif, vocatif, expressif ou même métalinguistique ou métalittéraire. Cela rend d'autant plus difficile à trancher la question de l'établissement d'une hiérarchie de priorités de correspondance, et des traducteurs différents choisiraient des solutions différentes, dont aucune ne pourra se démontrer "bonne" ou "mauvaise" (bien que le traducteur les croie telles). La plupart se trouvent quelque part entre les deux extrémités. [C'est nous qui traduisons.] ⁵

L'application du schéma

Le schéma de Holmes peut s'appliquer aux textes à l'étude de plusieurs manières. Tout d'abord, il nous permet de dessiner un plan du texte-source en découpant les éléments importants de ce texte, comme nous l'avons fait au premier chapitre de cette thèse. Ensuite, les deux niveaux du schéma nous permettent de noter les effets du texte-source, au niveau structural, et de chercher les sources de ces effets, au niveau sériel, en nous efforçant de les reproduire ou de les

⁵ The basic literary text, however- and whatever we may call its basic function: "poetic," "esthetic," "reflexive," "fictive"- is a much more complex entity, which may at various points (or indeed simultaneously) be informative, vocative, expressive, or for that matter metalingual or metaliterary. This makes the establishment of a hierarchy of correspondance priorities a much less clear-cut problem, and various translators will choose various solutions, none of which is demonstrably "right" or "wrong" (though the translator may think they are), but usually somewhere in between.

compenser dans le texte-cible. Par exemple, en lisant une oeuvre de Mailliet nous nous rendons compte de l'oralité de ce texte, ressenti au niveau structural, et nous trouvons les sources de cette oralité dans les marques d'oralité contenues dans le grapholecte du texte. Ensuite, nous conservons ou compensons cette oralité dans le texte-cible par l'emploi de procédés correspondants au niveau sériel. ⁶

Un aspect important du modèle de Holmes (1978) comprend l'établissement d'une certaine hiérarchie parmi les règles de correspondance, un procédé qui assurerait le transfert du message du texte-source. Ce transfert vise la fonction principale du texte-source, comme Pergnier et Roberts (1987: 402) le soulignent:

Il ne fait pas de doute que, pourvu que le traducteur, conscient des paramètres situationnels, garde intacte la fonction principale du texte original, il peut obtenir un degré d'équivalence qui, bien que n'atteignant jamais l'identité, mérite pleinement le nom d'équivalence.

En tenant compte de la fonction principale du texte original, Pergnier et Roberts (1987: 398) décrivent la réexpression du message du texte-source dans le texte-cible comme suit:

[Le traducteur] doit ensuite, dans la deuxième phase de l'opération traduisante, celle de la réexpression du message, s'assurer que la fonction principale du message original est respectée... et, pour y arriver, il doit accorder une attention particulière au paramètre qui est le plus intimement relié avec la fonction concernée.

⁶ Pour une description de l'impact de la traduction au niveau sériel sur l'effet global du texte, voir Galabova 1988: 226.

Ici, Pergnier et Roberts semblent viser une seule fonction principale du texte-source. Cependant, comme Holmes le note (1978: 77-78, voir ci-haut), les textes littéraires complexes présenteraient plusieurs fonctions, et l'idéal serait la traduction globale de toutes. Toutefois, puisqu'une traduction court toujours le risque de perdre au moins quelques éléments du texte-source, une hiérarchisation des priorités des fonctions du texte-source aurait comme but de désigner d'avance quels éléments sont indispensables à la traduction du texte-source et lesquels on pourrait négliger s'ils devenaient quasiment impossibles à traduire. Pour illustrer cette idée, prenons le cas du Huitième jour. Le traducteur ne pourrait pas négliger le langage oral et archaïque de René de la Renaissance qui le distingue des autres personnages du roman, mais pourrait à la limite laisser tomber un ou deux jeux de langage, au cas où ils se montreraient intraduisibles.

Toutefois, nous considérons la traduction ou la compensation des quatre éléments analysés au premier chapitre comme essentielle pour transmettre la signification des textes de Maillet, car ces éléments font partie intégrante du message qu'elle veut transmettre à travers son grapholecte.

En traduisant le grapholecte de Maillet, nous ne voudrions pas pour autant négliger le côté littéraire de la traduction. A certains niveaux, cette production suit l'acte de l'écriture. Flamand (1983: 70) souligne le rôle de la

rédaction dans le processus de la traduction littéraire:

S'agissant de textes littéraires, la qualité de rédacteur du traducteur est essentielle, car la forme est partie intégrante du message. Outre sa compétence linguistique, le traducteur-rédacteur doit avoir un goût très sûr et un véritable talent d'écrivain. Autrement dit, il doit être lui aussi créateur, pour être en mesure de recréer.

Seleskovitch (Delisle 1982: 10) soutient un pareil point de vue en décrivant la création d'équivalences dans la traduction littéraire. Block (1981: 125) partage aussi ce point de vue en mettant l'accent sur les talents linguistiques et littéraires que le traducteur doit posséder pour mener à bien une traduction littéraire. De plus, Wilss (1990) souligne le rôle de la créativité et de l'intuition dans le domaine de la traduction littéraire. De son côté, Meschonnic (1986) décrit la traduction créatrice des archaïsmes et de l'aspect dialectal de l'oeuvre, deux points pertinents à la traduction du grapholecte de Maillet. En même temps, nous ne pourrions pas négliger la nature multidimensionnelle de l'oeuvre littéraire comme Jauss (1978: 47) le remarque:

L'oeuvre littéraire n'est pas un objet existant en soi et qui présenterait en tout temps à tout observateur la même apparence; un monument qui révélerait à l'observateur passif son essence intemporelle. Elle est bien plutôt faite, comme une partition, pour éveiller à chaque lecture une résonance nouvelle qui arrache le texte à la matérialité des mots et actualise son existence...

Finalement, puisqu'on peut s'attendre dans presque n'importe quelle traduction à des pertes d'information, d'effets créés par les techniques linguistiques, ou autres, nous emprunterons le concept de gains, de pertes et d'équivalences tel qu'expliqué par Vinay et Darbelnet (1977).

Selon leur théorie, le traducteur peut se donner le droit de compenser par des gains, ajoutés ailleurs dans le texte-cible, les pertes accumulées lors de l'acte traductionnel. Nous viserons comme idéal l'équivalence globale (une équivalence communicative, pragmatique et sémiotique) telle qu'élaborée par Hatim et Mason (1990: 236-238), en tenant compte des dénnotations et des connotations, des actes de communication, ainsi que du produit de l'interpellation des signes créés dans le texte-cible. En effet, nous croyons que le but principal du texte-cible est de représenter une réalité (voir "L'effet de réel" de Barthes, 1982) qui serait dans la mesure du possible, une reproduction de celle créée par le texte-source.

Une telle perspective s'écarte en apparence de celle prônée par Berman (1985) qui affirme qu'une traduction doit conserver l'effet d'étrangeté du texte-source par la reproduction des effets formels de ce texte. Ainsi, Berman propose de traduire les proverbes du texte-source non pas par des proverbes tirés de la langue-cible, mais plutôt au moyen de la même structure syntaxique et lexicale. Mais l'opposition entre notre approche et celle de Berman n'est pas si nette. Comme lui, nous croyons qu'il faut capter dans la traduction les aspects formels marquants du texte-source. Ainsi, nous présenterons dans ce qui suit nos tentatives de recréer les jeux formels (oralité, jeux linguistiques) du grapholecte de Mailliet. En somme, nous soutenons que le modèle de Holmes (1978; 1988), nuancé comme nous l'avons fait

au cours de ce chapitre, s'avère utile en ce qui concerne l'analyse aussi bien que la production des traductions à l'étude ici. Nous croyons qu'il apporte la structure nécessaire à l'établissement de critères selon lesquels l'analyse critique de traductions littéraires pourrait s'accomplir de manière moins aléatoire.

Plus précisément, le modèle de Holmes nous permettra de formuler des règles de correspondance entre le texte-source et notre propre texte-cible et d'équilibrer la correspondance qui s'établit entre les deux textes. Il nous fournit une structure dynamique dans laquelle nous pourrions analyser et traduire le contenu des textes-sources de Maillet en nous efforçant de créer la meilleure correspondance possible tout en conservant ou en compensant "le contenu sémantique" et "le pouvoir illocutoire" du texte-source (Lefevere 1992: 17).

Chapitre III: La traduction de "Pélagie-la-Charrette"

Introduction

Pélagie-la-Charrette a remporté le prix Goncourt de la littérature en 1979. Ce roman à la fois historique et "lyrique" (voir Quinlan 1985), représente l'histoire du peuple acadien qui reprend ses terres à la suite du Grand Dérangement. Écrit dans la langue "savoureuse" des Acadiens (voir Fitzpatrick 1981), il manifeste un grapholecte complexe et multidimensionnel qui célèbre la diversité de la tradition orale (voir O'Reilly 1993).

Le roman a été traduit en anglais sous le titre de Pélagie par Philip Stratford en 1982 (voir Stratford 1983, 1986). Dès le début, Stratford (1983: 125-126) annonce sa décision de traduire le grapholecte de Maillet, qu'il appelle le "Mailletois," en son propre grapholecte, qu'il appelle le "Stratfordese," refusant de s'engager dans la recherche d'une équivalence "du détail et du coloris historique" (Jauss 1978: 94), voire de "l'image du langage" (Bakhtine 1978), représentés par les marques d'oralité:

Pour moi, la solution au problème se trouvait résolue selon deux optiques: (1) je n'étais pas dialectologue; et (2) l'étendue géographique de mes lecteurs allait être vaste- d'Angleterre jusqu'en Californie- et je ne pouvais pas risquer de les étouffer par le coloris rustique du roman. Alors comme base j'ai choisi ce que les linguistes appellent l'anglais standard d'un niveau bas de l'Amérique du Nord et j'ai décidé d'éviter autant que possible le coloris archaïque et l'accent régional,

peu importe l'aspect pittoresque de ces éléments. [C'est nous qui traduisons.]¹

Cette prise de position entraîne certains problèmes au niveau de la traduction. Ainsi, Brière (1989: 179) met l'accent sur "la faible vente" de la traduction. Selon Hébert (1989) "la traduction de Pélagie n'a pas emballé le lectorat anglophone" (Hébert 1989: 272). Par contre, on peut trouver des réactions plutôt positives comme celle de Pallister (1989: 195) qui remarque: "Il en faudra davantage, de ces traductions, surtout de Philip Stratford qui a la veine mailletienne et le vocabulaire qui convient." Afin de remettre la question sur une base plus empirique, nous analyserons d'abord le traitement accordé par Stratford aux marques d'oralité, aux registres, aux régionalismes lexicaux et aux jeux de langage. Ensuite nous nous pencherons sur l'effet global produit par le texte-cible selon les remarques de Holmes (1978) et de Stratford (1983) lui-même. Les listes d'exemples présentés au cours de ce chapitre ne sont pas exhaustives mais elles sont représentatives des phénomènes à l'étude.

¹ The problem for me was solved by two things: (1) I was not a dialectologist; (2) my readership was to be very broad- from England to California- and I couldn't risk smothering them in quaintness. So as my base I chose what linguists call Low-Standard North American English and decided to avoid as much as possible the arch, the archaic, and the local accent, no matter how colorful.

I. Les marques d'oralité

Comme nous l'avons constaté précédemment, les marques d'oralité dans le grapholecte d'Antonine Maillet servent à donner de la théâtralité et un effet de réel à ses textes. Selon ses propres mots (Barrett 1985: 36), Maillet cherchait à mettre "de la salive" dans ses histoires qui sembleraient vraies et réellement vécues. Le traducteur se doit donc de capter cette influence de la tradition orale, ainsi que l'apparence graphique de paroles prononcées à haute voix.

La tâche n'est pas facile, comme le constate Quinlan (1984-85), une constatation reprise et traduite par LeBlanc (1986: 37): "Alors intervient la fonction du traducteur, qui atténuera, inévitablement, l'oralité du texte, malgré l'effort qu'il mettra à demeurer fidèle au texte de l'auteur." On devrait alors s'attendre à des pertes dans ce domaine. Néanmoins, dans la mesure où le traducteur reproduit ou compense les marques d'oralité du texte-source, l'équivalence devrait s'établir plus ou moins bien.

Pour analyser cet élément, nous avons trouvé utile d'exposer les données en deux catégories: selon les unités simples et selon les groupes de mots. Cette catégorisation semble s'imposer car parfois Maillet présente certaines marques d'oralité dans un seul mot comme un rappel de la prononciation acadienne qui s'étend sur toute la phrase et dont les particularités sont concentrées dans le mot marqué, et parfois elle emploie une phrase dont le tout est marqué par

une transposition de la prononciation acadienne. On pourrait ainsi parler de la densité des marques d'oralité, où les marques sont moins denses dans la première catégorie et plus denses dans la deuxième.

A. les marques d'oralité dans les unités simples:

1. Bélonie n'était pas un obstineux (11) :
Bélonie wasn't ornery (2)
2. -Si vous pouviez itou vous faire une raison (27) :
"If you could only come to reason (15)
3. je la quitterai timber en morceaux (39) :
I'll not quit... till it falls into pieces (24)
4. Un violon, t'as qu'à ouère! (61) :
A violin! Would you believe it! (40)
5. les carnicules (179) : dog days (124)

Dans cette catégorie, il nous semble que Stratford a trouvé une bonne équivalence pour le premier exemple. Mais dans les deuxième et quatrième exemples ("itou", qui veut dire "aussi", et "t'as qu'à ouère"), la traduction est trop formelle et les marques d'oralité en sont absentes. Dans le cinquième exemple, le texte-cible semble présenter le bon registre, mais n'a présenté d'équivalence pour le rhotacisme (l'insertion du "r" dans "carnicules", bien que "dog days" capte assez bien le registre). Dans les exemples 3, 4, et 5 Stratford a conservé le ton oral de l'énoncé, mais sans ajouter aucune marque d'oralité qui indiquerait un accent particulier (dans le troisième exemple, nous constatons la représentation de l'accent acadien "timber" au lieu de "tomber"). En plus, la traduction des exemples 2, 3 et 4 n'atteint pas le registre approprié et ne crée ni la théâtralité ni l'effet de

réel d'un parler dont la prononciation est marquée comme celle de l'acadien.

B. les marques d'oralité dans les groupes de mots:

6. -Si parsonne l'a ongues vue, comment c'est qu'on sait qu'elle est noire, votre charrette? (13) :
"If nobody ever seen it, how come you figure it's black, that cart of yours?" (5)
7. -Un paradis qu'avont pourtant pardu les Richard et les Roy... Pourquoi c'est faire qu'ils avont caillé tout d'un coup, les faignants? (17) :
"Well, they sure lost their paradise, them Richards and Roys... How come they drowsed off all of a sudden, the slackers?" (8)
8. -S'il y a une parsonne à bord qui trouve que j'avançons point assez vite, c'tuy-là peut toujours s'en aller cogner sus le gouverneur Lawrence pour y demander de nous affréter une goélette (19-20) :
"If there's anyone on board here finds we're not moving fast enough, they can always go shake up Governor Lawrence and ask him to outfit us a schooner." (10)
9. -Et là, quoi c'est que j'en faisons? (21)
"There, and now what do we do with her?" (11)
10. -Je nous accoutumerons, j'avons connu pire dans le passé, et j'en sons sortis (30) :
"I'll accustom us yet. We've known worse in the past, and we've overcome." (18)
11. -Je vivrons peut-être point pour le vouère (35) :
"Maybe we won't live to see it," (21)
12. Ils avont enterré la moitié de leur monde icitte à Beaufort (37) :
They've buried half their folks here at Beaufort (23)
13. -... mais la mort peut-i' tarzer encore si longtemps et si loin? (39) :
"... but will death tarry so long and so far?" (24)
14. -Si y en a qu'avont peur des fi-follets, qu'ils s'enfonciant leu bonnet sus les yeux, ils les aparcevront point. Je mènerai la marche, moi. (77) :
"If anyone here is ascaired of the hobbity-goblins, they just have to pull their bonnets down over their eyes and they won't see nothing. I'll lead the march myself." (51)
15. J'ons assez d'en qu'ri' une dans la noirté (78) :
"We've enough on our hands hunting one in the dark." (51)
16. Et si un chrétien a le malheur d'en corver, je l'enterrerons sous la bouse de vache pour point qu'il sentît (114)

- "And if some Christian is unlucky enough to croak from eating it, we'll bury him under a cow flap so he doesn't stink too bad." (78)
17. -Ben je l'arrouserons de vinaigre auparavant pour point empouésoner personne (114) :
"Well you'd better soak it in vinegar first so it doesn't poison anyone." (78)
18. détrompez-vous, bande de bavasseux et de brailoux (175) :
make no mistake about that, you band of slobbering crybabies (121)
19. -Si y a des faignants que la vie épuise, qu'ils la laissent vivre aux autres, par rapport que je connais des genses, moi, qui rechignent point dessus, ça s'adoune (192) :
"If there's any slackers around who're tired out living their life, let them leave it for others to live, on account of because I know folks, I do, who wouldn't sulk at the chance, as it so happens." (134)
20. -... Laissez-les point oublier d'où c'est qu'ils sont aveindus (228) :
"... And let them never forget where they came from." (159)

Dans la traduction des exemples 6, 7, 14 et 19, nous pouvons remarquer l'emploi d'une syntaxe non-standard, ce qui montre une tentative vers l'imitation de la langue parlée, tandis que dans les exemples 8, 10 à 13, 15, 17, 18 et 20, elle est plutôt standard et les énoncés ne relèvent plus du registre approprié. Par contre, le texte de Stratford présente deux expressions plutôt familières dans les exemples 6 ("If nobody ever seen it") et 14 ("they won't see nothing"). Pour les exemples 13 et 18 où la prononciation à l'acadienne de "tarder" produit "tarzer" et "brailoux" reproduit une terminaison qui relève de la morphologie populaire, le texte-cible de Stratford ne présente pas une équivalence des marques d'oralité, et tandis que la traduction de l'exemple 13 atteint un niveau de langue trop formel par l'emploi de l'expression

"to tarry", l'exemple 18 présente le registre approprié ("bande de bavasseux et de brailoux" : "slobbering crybabies"), mais ne présente aucune marque d'oralité. La morphologie populaire se manifeste par la conjugaison de la première personne du pluriel précédée par le "je" notamment dans les exemples 8 à 11, 15 et 16, et, de toute apparence, elle n'est pas compensée dans le texte-cible. Donc, nous sommes amenés à conclure que la standardisation dans la plupart des exemples à l'étude fait perdre au texte-cible les effets produits par les marques d'oralité du texte-source. Comme nous l'avons déjà constaté, Stratford avoue qu'il ne voulait pas encombrer ses lecteurs avec les aspects rustique et archaïque et le coloris du texte-source, mais cette décision nous semble problématique.

En choisissant de ne pas reproduire ou de ne pas compenser la plupart des marques d'oralité du texte-source, Stratford montre aussi que sa vision du roman n'est pas équivalente à celle de Maillet, qui voulait justement représenter la réalité de la langue parlée aussi bien que la réalité extralinguistique. Le texte-cible subit donc une perte énorme et irrécupérable dans cette catégorie. Dans une note, Quinlan (1984-85: 31) constate:

La traduction de Philip Stratford intitulée Pélagie (Toronto: General Publishing, 1982) respecte en général la qualité orale du roman mais se montre incapable de transposer en anglais l'énergie du texte

original en français. [C'est nous qui traduisons.]²
 Nous soutenons effectivement que "la qualité orale" et "l'énergie" du texte-source sont perdues du moment où le texte-cible présente une proportion nettement plus basse de marques d'oralité que le texte-source.

II. Le registre

Selon Gregory (1980: 466) l'établissement du registre approprié est primordial. Nous tenons à signaler la qualité du registre formel dans lequel Stratford a traduit la reprise de la fable de La Fontaine intitulée "Le Loup et l'Agneau" dans Pélagie-la-Charrette. Par exemple, lorsque Maillet (218) écrit:

...Ils eurent beau argumenter qu'ils trempaient là innocemment leurs pieds en bas du courant, comme avait argumenté avant eux l'agneau surpris par le loup, et qu'ils ne pouvaient par conséquent brouiller l'eau destinée à laver l'Empire. L'Empire leur opposa l'argument des ancêtres qui avaient sûrement, de gré ou de force, dérangé un jour l'Angleterre, et que c'était aux fils de réparer... Et ils entrèrent à pieds joints dans la morale de la fable et furent enrôlés. Mais ce que la fable ne dit pas, c'est la mauvaise digestion du loup qui avait croqué l'agneau avec trop de voracité.

Stratford (152) capte bien le registre formel de la représentation de la fable en traduisant:

...They argued in vain that they were innocently cooling

² Philip Stratford's translation, Pélagie (Toronto: General Publishing, 1982) is generally respectful of the novel's oral quality but is unable to carry over into English the energy of the original French.

their feet well downstream- as the lamb surprised by the wolf had argued long ago- and that consequently they couldn't have disturbed waters destined to cleanse the Empire. The Empire advanced the old argument that they certainly had ancestors somewhere who one day or other, by chance or design, had incommoded England, so it was up to the sons to make reparation... So they jumped feet foremost into the fable and were enlisted. But what the fable doesn't tell is the digestive disorders that assailed the wolf once he had greedily gobbled up such lambs.

De même, pour traduire le registre informel, Stratford a bien fait d'employer le dialecte "Low North American", (même s'il n'a pas capté la majorité des marques d'oralité). Par contre, il traduit moins bien l'aspect archaïque du texte-source, qui devient un élément dominant par moments, comme l'illustre cet exemple (Maillet Pélagie-la-Charrette, 74):

V'là un tour qui m'fut baillé
Par mon aïeu en droite lignée
Vivant du temps de l'empremier.
Seyez occis si ne m'en croyez.

Stratford (Pélagie, 48) traduit:

Now here's a tale that came
Straight from my family tree
From forebears lost in time
Until they came to me.
If you think it isn't so
Just sit thee down and see.

Le texte-source, prononcé par Bélonie-le-Vieux qui entre en transes pour raconter le conte de la Baleine blanche, relève du niveau figé du dialecte. Par contre, le texte de Stratford semble relever plutôt du niveau figé du langage standard (puisque'il s'agit toujours d'un poème quoique plus informel). La traduction ne reproduit ni le registre des formules figées de l'histoire ancestrale à raconter "un tour qui m'fut

baillé", ni celui du serment d'initiation "seyez occis si ne m'en croyez", dont l'aspect intensif semble se perdre dans le texte-cible: "Just sit thee down and see". La traduction perd ainsi le pouvoir illocutoire contenu dans le texte-source.

Pour illustrer d'une part l'importance du niveau figé du dialecte, des registres de l'histoire ancestrale et du serment d'initiation, et d'autre part de l'aspect intensif de la formule du texte-source, nous proposons une traduction différente de ce passage:

Set ye down a spell as ah spin me tale,
 Bequeathed by mah forebears, truths prevail
 Since time began, 'n conservèd well;
 So death be to th'infidel!

Malgré ce genre de perte d'archaïsmes et de rusticité, Stratford reproduit bien pour la plupart le registre familier du texte-source dont nous présentons ici une liste d'équivalences. Nous tenons à noter que nous étudions surtout le registre familier dans cette partie de l'analyse car, comme nous l'avons déjà indiqué, Maillet a entrepris de présenter son épopée à travers la langue du peuple. Voici des exemples:

21. Le vieux (19) : The old gaffer (10)
22. mettez-vous-le dans la caboche! (28) :
so put that in your pipe and smoke it. (16)
23. Qu'on se l'ancre bien dans la caboche. (192) :
Let them get that wedged square in their noggins.
 (134)
24. une dernière résistance (200) :
 a last-ditch opposition (139)
25. dans ses hardes de Cendrillouse (216) :
 in her Cinderella rags (151)

26. enfiler à leurs troussees la moitié de la Pennsylvanie (217):
traipse across half Pennsylvania in their tracks (151)
27. Ils avaient bien besoin des Blancs (221) :
A fat lot they needed the whites (154)
28. [Bélonie]... se dirigea vers Pélagie (235) :
 [Bélonie]... tottered off to get Pélagie (164)
29. la brume sur le dos (240) :
with a chip on her shoulder (168)
30. ...Tu me le payeras un jour, fanfaron, tiens-toi paré (293):
 ...You'll pay me for this one day, braggart, so be
ready to cough up (208)

Dans la plupart des mots et expressions soulignés, le texte de Stratford reproduit bien le registre familier du texte-source. La traduction de l'exemple 24 capte le registre par une expression familière lorsque le texte-source demeure plutôt non-marqué. Dans l'exemple 25 il aurait pu mettre "Cinderelly", la forme marquée de "Cinderella" et qui serait une meilleure équivalence de "Cendrillouse", mais néanmoins ses efforts découvrent la traduisibilité des registres du texte-source. Nous sommes frappés surtout par les équivalences qui semblent bien fonctionner dans le contexte canadien, soit "gaffer" (21), "so put that in your pipe and smoke it" (22), "traipse" (26), "a fat lot" (27) et "to cough up" (30). On est amené à se demander pourquoi alors il n'a pas présenté d'équivalences des marques d'oralité, qui elles, marquent graphiquement la légitimité du registre informel et oral comme langage littéraire?

III. Les régionalismes lexicaux

Dans le domaine des régionalismes lexicaux, Antonine

Maillet puise dans le lexique de l'acadien et donne ainsi un aspect de vraisemblance et d'authenticité linguistique à ses histoires. Comme nous l'avons noté, le traducteur doit choisir dans la langue-cible un lexique aussi coloré et aussi distancié de la langue standard.

Souvent dans son grapholecte, Maillet présente ses régionalismes lexicaux comme des emprunts avec une explication en langue standard dans le texte-source. Pour les traduire, une approche possible consiste à reproduire la forme linguistique de ce "lexique" dans l'histoire, en présentant le régionalisme comme un emprunt et en traduisant ensuite son explication dans la langue-cible. Une autre consiste à trouver un régionalisme équivalent dans la langue-cible.

Les efforts de Stratford dans ce domaine se divisent en deux groupes, le premier où le texte-cible présente une assez bonne équivalence du texte-source et le deuxième où la traduction des régionalismes lexicaux se montre problématique.

A. Les équivalences des régionalismes lexicaux:

31. la maçoune- que certains appellent l'âtre (10) :
the **maçoune**- which some call the hearth (2)
32. -Je m'en vas moi-même sourlinguer des boeufs trop
faignants (44) :
"I'll go and fire up them oxen myself if they're too
slack..." (28)
33. il se mit à jongler (74) : he began to hem and haw
(48)
34. recueillis en haute mer par une goélette vorace qui
vous avale dans sa grand'goule (100) :
snatched from the high seas by a hungry schooner that
swallows you up in its **grand'goule**, its mighty maw
(68)
35. dumeshui (134) : from this out (92)
36. à ces pays et payses de Port-Royal (177):
to these men and women, natives of Port-Royal (122)

37. sa jarnigoine (201) : the gift of gab (140)
 38. -Pantoute... (207) : "No siree!..." (144)
 39. mais qu'ils avaient tout simplement levé le pied avant
 l'aube, à la première occasion, et bâsi à la manière
 des chats-cerviers (218) :
 but that probably they'd simply snuck off before dawn
 the first chance they had, and skedaddled like wildcats
 (152-153)
 40. le madouesse ou porc-épic (320) :
 the prickly pig or porcupine (227)

Comme ces exemples le montrent, le texte de Stratford présente souvent une bonne équivalence des régionalismes lexicaux du texte-source. L'exemple 31 présente un cas classique où le texte-source fonctionne comme un lexique des acadianismes en présentant le sens des mots acadiens en langue standard à la suite du mot, ce qui ne présente aucune difficulté à la traduction. De même nous trouvons d'assez bonnes équivalences dans les exemples 33, 35, et 37 à 39, où l'exemple 38 "No siree!" présente une marque d'oralité.

Nous pourrions nous interroger cependant sur les raisons pour lesquelles Stratford a puisé un régionalisme lexical dans la langue-cible dans l'exemple 40 ("the prickly pig") au lieu de présenter le premier mot comme un emprunt du texte-source? De même l'image associée à "to fire up" (un fourneau, et non pas un animal) dans l'exemple 32 est un tant soit peu mal choisie, car "to light a fire under" se dirait peut-être plus naturellement. Notons que dans l'exemple 34 "its **grand'goule**, its mighty maw" (et avec une certaine variation dans l'exemple 36), Stratford présente le mot comme emprunt et ensuite le sens comme explication dans le texte-cible lorsque le texte-source ne présentait pas cette forme. En effet, ce procédé

semble assez naturel et fonctionne assez bien.

B. Les pertes de régionalismes lexicaux:

41. au coeur même de la sorcière de vent qui soulevait des vagues de septante pieds (93) :
in the very heart of the hellish cyclone that drove the waves seventy feet high (63)
42. Pourtant, la Gribouille elle-même en biclait (194) :
Yet even The Grouch drooled (135)
43. -Le diable, passez-moi le diable.
Le diable?...
-Le cric, Jean-Baptiste, le cric. (280) :
"Pass me the jack."
The jack?
"The jack, Jean-Baptiste, you jackass." (198-199)
44. Mais que pouvait un cric dans cet océan? (287) :
But what can a jack or a jack-tar do in this muddy ocean? (203)
45. et chaussés de bottes taillées à même les jarrets des orignaux, des bottes sauvages ou canisteaux, en langue du pays (321) :
and wearing boots cut right out of moose shanks, wild boots as they're called in Acadie (228)

La traduction de Stratford comporte tout de même certaines pertes importantes au niveau des régionalismes lexicaux qu'il faudrait signaler. Dans l'exemple 41, il y a deux pertes entraînées par l'emploi de deux mots de la langue standard: "la sorcière de vent" serait plutôt "the sea witch" et "septante", à la fois régionalisme et archaïsme, serait plutôt "three score and ten". Dans l'exemple 42, il y a un contresens lorsque Stratford traduit bicler comme "drooled", car en fait bicler veut dire "bigler, loucher légèrement" (voir le GPFC) et devrait alors se traduire comme "to stare/blink in astonishment". En plus, l'expression populaire présentée dans l'exemple 44 ("jack-tar") aurait pu s'employer aussi pour créer une équivalence du lexème présenté dans l'exemple 43, où le même registre est mis en relief. De plus,

l'acadianisme de l'exemple 45 ("canisteaux") est complètement perdu, peut-être par mégarde, dans le texte-cible. En tout, les régionalismes lexicaux présenteraient peut-être moins de difficultés si le traducteur adoptait systématiquement un procédé pour les présenter comme emprunts et pour traduire leur sens en imitant la forme linguistique qui les entoure dans le texte-source.

IV. Les jeux de langage

Dans ce domaine, la traduction de la forme linguistique et du sens notionnel du jeu de langage devrait en principe s'effectuer ensemble et créer ainsi une bonne équivalence entre le jeu du langage du texte-cible et celui du texte-source, mais cette solution idéale n'est pas toujours possible. Il nous semble que, éventuellement, la traduction du sens avec une compensation au niveau de la forme linguistique, au même endroit dans le texte ou ailleurs, constituerait une équivalence acceptable du jeu de langage. Dans une tentative de juger de l'efficacité des efforts de Stratford et aussi de juger de la traduisibilité des jeux de langage du texte-source, nous avons divisé les exemples de cette catégorie entre les équivalences et les pertes, où les jeux de langage sont moins bien traduits.

A. Les équivalences des jeux de langage:

46. ni partagé les réjouissances des relevailles de Pacifique...

- Des relevailles, asteur! Apprenez à parler. (143) :
 or shared in the jubilation over Pacifique's
 resurrextraction...
 "Ressurrextraction? What kind of language is that?"
 (99)
47. ou de rejets de côté... sans se soucier des à-côtés
 (118):
 or right-angled side shoots... without worrying about
 such side effects (80)
48. que ces grincheux chamailleux s'étaient chamailés avec
 elle, et avaient grinché assis autour du feu qui était
 aussi le sien (147) :
 that these same crabby squabblers had squabbled with
 her and had crabbed round a fire that was hers also
 (102)
49. des fronts qui ne défronçaient pas (174) :
 the still-furrowed foreheads (121)
50. Avec l'accoutumance de débroussailler la parenté (180):
 Once accustomed to clearing the brush out of family
 trees (125)
51. la plus grande flotte des océans (200) :
 the greatest fleet afloat (139)
52. avec leur double poids double mesure pour mesurer et
 peser la grosse part des autres et la maigre portion du
 faible et chétif Fantassin (214) :
 with their double weights and double standards for
 parcelling out the beefiest parts for themselves and
 the leanest to the one, poor, weak-kneed Trooper...
 (149)
53. Le feu de la maçoune commençait à pétiller et bluetter
 des bluettes bleues (226) :
 The fire on the hearth began to flutter and gutter and
 splutter blue blazes (157)
54. son acariâtre nature (233) :
 her crotchety character (163)
55. lançaient des phrases équivoques et pigouillaient à
 tort et à travers. À travers surtout. (237) :
 dropping a provocative phrase here, and an evocative
 pinch there, willy nilly. Mainly nilly. (166)

Dans l'exemple 46, Stratford présente un mot-valise
 "resurrextraction" pour compenser la morphologie populaire
 dans "relevailles". L'exemple 47 joue sur la polysémie créée
 entre "côté" et "à-côté" dont l'équivalence se trouve dans la
 polysémie créée par le mot "side" dans la traduction. Les
 formes linguistiques des exemples 48 et 55 sont assez faciles

à détecter par la répétition ou la transformation des parties de l'énoncé et Stratford a suivi scrupuleusement ces formes. Les jeux de langage dans les exemples 49, 51, 53 et 54 sont fondés sur la forme des mots par l'allitération et l'assonance, ce dont le texte de Stratford présente une assez bonne équivalence. L'exemple 51 semble même présenter un gain, "la plus grande flotte des océans" : "the greatest fleet afloat", par la transformation paronomastique et humoristique dans "fleet afloat". Dans les exemples 50 et 52 les jeux de langage portent plutôt sur le sens de l'énoncé, et les traductions de Stratford semblent présenter des gains d'un certain point de vue par la polysémie de l'expression "family tree", puisque le texte-source mentionne le débroussaillage et "the beefiest parts" puisque le texte-source parle de partager la viande des boeufs qu'ils vont tuer. Donc, nous pourrions dire que Stratford a bien traduit un certain nombre des jeux de langage du texte-source.

B. Les pertes des jeux de langage:

56. pendant qu'elle continuait allègrement à planter ses choux. Ça ne devait pas durer, c'était des choux gras (16) :
and had gone on happily cultivating its garden. It wasn't to last: The harvests were too good to be true (7)
57. Le coffre était un bien de famille qui accompagnerait les Bourgeois par monts et par vaux, que mort s'ensuive.
-Par veaux, asteur! Même les veaux justement, je les quittons en terre d'exil. Ça fait que vos coffres... (50) :
The chest was a family heirloom that would go with the Bourgeois up hill and down dale, till death did them

part.

"That's just it- down! I left my best eiderdown in the land of exile. So when it comes to your chests..." (32)

58. on était dans les beaux draps d'une prison (81) :
they were in a pretty pickle (53)
59. La charrette en glousse et s'en essuie les essieux (89) :
The cart chokes with emotion and wipes its axles dry (60)
60. la dent de l'oeil, qui louchait, soit dit en passant, la dent gâtée, la dent barrée, la dent creuse, les dents de sagesse, toutes vides celles-là, les dents de scie, la dent contre moi... (136) :
the eye teeth- which were cross-eyed I might add in passing- decayed teeth, impacted teeth, hollow teeth, wisdom teeth- completely empty those- saw teeth, sweet teeth, sharp teeth... (94)
61. Mais cela resta entre les charrettes et ne se répandit pas dans le grand Baltimore (187) :
But the carts kept that to themselves, and the rumor had no circulation in the grand old town of Baltimore (129)
62. -Je le prends pour ce qu'il était: un détraqué. Mais un détraqué qui fut peut-être le seul, en des temps aussi bout-ci, bout-là, à avoir trouvé une trac qui menait quelque part. (192) :
"I take him for what he was, a loony whose mind was off the track. But a loony who was perhaps the only one in those wishy-washy times to have had a track that led somewhere." (134)
63. pigouillant Céлина dans le dos et la poussant à se prendre aux cheveux avec la Bourgeoise (229) :
prodding Céлина in the back and urging her to get into the Bourgeoise's hair (159)
64. -Tout le monde est méchant à son heure...
-Et chacun... a son heure (261) :
"Everyone's got his ugly days..."
"And some get uglier every day..." (184)
65. ...Pas de quartier pour les sans-coeur qui s'attaquent à des sans-pays (270) :
...He'd give no quarter to the heartless herd who had harried the homeless (191)

Les jeux de langage moins bien traduits se trouvent du côté du sens aussi bien que du côté de la forme linguistique et sont plus ou moins aussi fréquents que ceux qui sont assez bien traduits. Dans l'exemple 56, il s'agit de conserver le

même champ sémantique de la nourriture de la terre, ce que Stratford a fait, mais les images et les métaphores semblent moins fortes dans la traduction ("garden" et "harvests" sont des termes plus abstraits que "choux") et surtout la répétition de "choux/ choux gras" n'est pas compensée dans le texte-cible. Dans la traduction de l'exemple 57, Stratford a bien transposé la forme linguistique de l'homophonie entre "vaux" et "veaux" à celle entre "down" et "(eider)down" mais les champs sémantiques du texte-cible sont trop éloignés de ceux du texte-source pour conserver le même sens, et le jeu de langage du texte-cible porte non pas sur un substantif mais sur une préposition, ce qui diminue la force du jeu de mots. La traduction de l'exemple 58 ("les beaux draps" : "a pretty pickle") perd complètement la métaphore retournée car il ne s'agit pas de bœufs de cornichons dans le texte-source.

Les exemples 59 et 65 sont fondés sur la répétition et l'allitération. Nous constatons ainsi que la traduction de ces exemples reste problématique. Dans l'exemple 59, l'allitération des "s" est encore présente mais le jeu des lettres "-sse", "ess-", "ess-" dans "en glousse et s'en essuie les essieux" n'est pas compensé. Et dans la traduction de l'exemple 65, l'allitération du "h", répétée sept fois, crée une surtraduction qui devient ridicule, d'autant plus à cause du mot "harried the homeless" qui n'a pas le même sens que "attacked".

La traduction des exemples 60 à 64 ne conserve pas le

sens du texte-source, lorsque dans une situation canadienne "la dent creuse" pourrait signifier "a hollow leg" (Bélisle 1979 présente cette explication: "'Il n'y en a pas pour sa dent creuse' se dit quand on sert peu de chose à un homme de grand appétit") et "la dent contre moi" signifierait "to hold a grudge" (peut-être "the teeth he'd bare when he'd growl at me"), "ne se répandit pas dans le grand Baltimore" se réfère à la fois aux bruits qui courent et à l'élixir décrit dans la phrase précédente (peut-être que "and did not share it with the townfolk..." serait une meilleure traduction); "un détraqué" est "a loony whose mind was off the track", mais l'explicitation semble trop longue en anglais; "se prendre aux cheveux" veut dire "to get into a hair pulling match" dont le sens est bien plus fort que "to get into someone's hair"; et, finalement, l'expression "bad days/ badder every day" semblerait plus naturelle en anglais que "ugly days/ uglier every day".

Dans le domaine de la traduction des jeux de langage, le texte de Stratford capte mieux les allitérations et les répétitions (par exemple dans la section IV.A) que les métaphores retournées et les jeux de mots polysémiques (par exemple dans la section IV.B et la section V.A qui suit). Pour être à la hauteur de la tâche de traduire les jeux de langage d'Antonine Maillet, le traducteur doit idéalement avoir une facilité avec les mots qui rivalise avec celle de Maillet. Dans le texte de Stratford, l'absence fréquente de

telles équivalences ou de stratégies pour compenser la perte de ces effets ludiques résulte en un appauvrissement stylistique.

V. L'équivalence sémantique

La traduction de Stratford reste problématique non seulement à cause de la perte d'une équivalence des marques d'oralité et de certains jeux de langage du texte-source mais aussi à cause de la traduction littérale d'un grand nombre d'unités de traduction, ce qui entraîne des pertes au niveau du sens. Vinay et Darbelnet (1977) emploient le terme calque pour définir la traduction littérale qui ne reproduit pas le sens de la langue-source dans la langue-cible, en notant que cette technique constitue un défaut aux yeux de certains traducteurs.³ Malheureusement, le texte de Stratford contient un nombre élevé de calques, que nous avons divisés en deux catégories: ceux qui font perdre une métaphore et ceux qui créent un contresens ou un non-sens dans le texte-cible. Ni la première catégorie ni la deuxième n'est acceptable à nos yeux.

³ Il est important de distinguer le calque qui fait perdre le sens de l'original sans aucune compensation, et la tentative, décrite par Berman (1985: 36) de capter le jeu des signifiants du texte-source afin de transmettre son étrangeté.

A. La perte d'une métaphore:

66. et ne gaspillait jamais sa salive (13) :
and never wasted saliva (5)
67. cette femme de trente-cinq ans qui demandait du lait
aux pierres des champs (22) :
this thirty-five-year-old woman demanding milk from the
stones of the fields (12)
68. Jeanne Aucoin en applaudit, mais du revers de la main
(38):
Jeanne Aucoin applauded this decision, but with the
back of her hand only (24)
69. -Oh! y en a icitte qu'avont la langue trop proche du
palais, comme je dirions, et qu'aurions avantage à la
laisser reposer une petite affaire. (69) :
"Oh! There's them here has their tongue hung up too
close to their palate, I'd say. Ought to rest it a
little." (45)
70. alors que l'Acadie, tout juste sortie du bois (81) :
when Acadie, fresh out of the woods (53)
71. le fils aîné de feu son homme chaque jour mettait des
bâtons dans les roues de sa charrette (116) :
the eldest son of her late husband was jamming the
wheels of the cart every day that passed (78)
72. et bien vite elle serait la première à le porter, jour
après jour, dans sa peau (116) :
Pélagie... was to be first to carry him, day after
day, under her skin (79)
73. -Si c'te gent Bourgeoise avait point le bec si pincé
itou... ça serait moins malaisé d'y enfourner une
paire de pinces.(139):
"If the Bourgeois weren't such a close-beaked bunch...
it wouldn't be such a job to stick a pair of pinchers
in." (96)
74. Et que chacun retourne à ses oignons.
Les oignons de Céline... c'était de mettre un nouveau
petit Frédéric au monde (160) :
Let everyone look to his own onions.
Céline's onions... consisted in bringing a new
little Frédéric into the world (111)
75. et nos braves plus d'une fois furent coincés entre
l'arbre et l'écorce (218) :
and more than once our heroes found themselves pinched
between the bark and the tree (152)

L'exemple 66 se traduirait plus naturellement comme
"never wasted his breath", car même une référence aux gicleurs
qui content les histoires lorsqu'ils sont assis autour de la
"maçoune" est un peu trop poussée pour faire passer le mot

"saliva" dans le texte-cible. Dans l'exemple 67, le sens de la métaphore serait "trying to get blood out of a stone", un sens que le texte-cible pourrait communiquer mieux par une comparaison du type "that was like trying to draw water from the stones of the fields". Dans l'exemple 68, le texte-source communique le message de faire quelque chose "halfheartedly", mais ce message est perdu dans le texte-cible. On pourrait mettre une métaphore équivalente dans le texte-cible, comme: "Jeanne Aucoin went along with the decision: where else could she have gone?" ou "Jeanne Aucoin agreed with the decision, though not wholeheartedly; her heart had been set on staying put". Dans l'exemple 69, il s'agit d'une métaphore qui signifie que les gens parlent trop et sont trop critiques, ce qui pourrait se traduire comme "their tongues is flappin' a bit too much" au lieu de la traduction littérale ("their tongue [is] hung up too close to their palate") dont le sens ne rappelle pas la métaphore appropriée. Dans l'exemple 70, l'anglais communiquerait la métaphore par une négation comme "we are not yet out of the woods", mais le résultat de sortir du bois ne s'exprimerait pas de la même manière. Le sens de la métaphore de l'exemple 71 devrait être "stalling" ou "putting a spoke in the wheel" en anglais, ce que "jamming the wheels of the cart" du texte-cible ne communique que partiellement. Dans l'exemple 72, "to get under someone's skin" contient un sens négatif en anglais alors que "thoughts of him were continually on her mind" ou "his image was etched

in her memory" seraient de meilleures traductions si on cherchait une image graphique. La traduction appropriée de l'exemple 73, "avoir le bec pincé", serait plutôt "to be persnickety", donc la métaphore est au moins partiellement perdue dans le texte-cible, où "a closed-beaked bunch" évoque plutôt des gens qui ne parlent pas très souvent. Dans l'exemple 74, "que chacun retourne à ses oignons" se traduirait plutôt par une modulation comme "keep your nose in your own business", sinon la métaphore serait perdue. Le sens de "they got stuck in some very tight spots" (exemple 75) est difficilement perçu à travers la traduction littérale ("to get pinched between the bark and the tree") dans le texte-cible.

En somme, lorsque le traducteur entreprend la traduction de métaphores, une situation traductionnelle des plus difficiles selon Newmark (1988), il importe, comme nous l'avons déjà signalé en citant Vinay et Darbelnet (1978), de traduire et le sens et la métaphore, ce qui peut presque toujours se faire en employant des équivalences comme celles que nous venons de suggérer.

B. La perte du sens ou des contresens:

76. sortie vivante des flammes de la Grand'Prée (11) :
who had come alive through the flames of Grand-Pré (3)
77. fêtait ses nonante ans (12) :
feasted his ninetieth year (3)
78. ses montagnes d'Écosse (53) : her Scottish mountains
(35)
79. les sans-entraille (59) : the gutless bunch (38)
80. Et le Basque ne s'était pas échauffé le cerveau et les
tripes pour rien (69) :
and the Basque hadn't got so steamed up in the head and
tripes over nothing (45)

81. s'adressant du rebord de l'oeil à Pélagie (94) :
addressing the next to Pélagie from the edge of his eye
(64)
82. Pélagie reçut ces chaudes paroles au noeud des
entrailles (121) :
These warm words went straight to the pit of Pélagie's
stomach (82)
83. qui le tenait d'un certain Marin Petitpas, qui a
beaucoup voyagé comme son nom le démontre bien (154):
who held it from a certain Marin Petitpas, who traveled
a lot, as his name clearly indicates (107)
84. Saluez, mesdames, saluez, messieurs (246) :
Greet your partner ladies, greet you partner gents
(173)
85. et la baie Française que d'aucuns appellent déjà la
baie de Fundy (303) :
and the French Bay which even now they're beginning to
call the Bay of Fundy (215)

Lorsque la traduction littérale ne crée aucun sens dans le texte-cible ou qu'elle y crée un sens autre que celui du texte-source, la traduction ne peut être bonne. Dans l'exemple 76, il faudrait ajouter "who had come out alive". Il faudrait mettre "celebrated" et non pas "feasted", dans l'exemple 77. Dans l'exemple 78, il serait plus naturel de mettre "Scottish highlands", et dans l'exemple 79, l'équivalence de "sans-entraille" serait "heartless", car "gutless" serait la traduction de "sans courage", ou "sans énergie". L'ajout de "in the head and tripes" (exemple 80) est superflu (on se demande aussi si le sens de "to get steamed up in the tripes" serait équivalent à "to get gas") et cet ajout fait obstacle au message qui serait quelque chose comme "got his arse in a tizzy". Dans l'exemple 81, la traduction littérale "from the edge of his eye" traduit difficilement le sens de "gave her a knowing glance", ou "out of the corner of his eye". Dans l'exemple 82, le sens

connotatif de "the pit of one's stomach" est négatif en anglais, car c'est là où on a "a sinking feeling". Au lieu de cela, la traduction devrait se lire comme "lifted her spirits" ou plus gracieusement "tugged at her heartstrings". La traduction de l'exemple 83 devrait présenter une explicitation comme "Marin Petitpas, a lightfooted mariner/seaman who travelled a lot", ou même "Martin Lightfoot", car son nom français n'indique rien en anglais. Dans l'exemple 84, il faudrait penser au contexte de la quadrille où on ne dit pas "greet your partner" mais bien "bow to your partner...", et dans l'exemple 85, la traduction devrait conserver "la baie Française" comme emprunt pour mieux expliciter l'anglicisation de la région en question à cette époque-là.

A travers les exemples 68, 75 et 83, nous notons en plus que la traduction littérale tient difficilement compte de l'aspect sémiotique de l'acte de communication. Elle crée ainsi des difficultés non-négligeables au niveau structurel du texte (Holmes 1978). Ainsi, dans le passage contenant l'exemple 68, toutes les femmes sont tristes de se quitter et elles essuient leurs larmes du revers de leur main. La métaphore est donc appuyée par le contexte dans le texte-source, mais pas dans le texte-cible. De même, dans l'exemple 75, le contexte, qui décrit les jeunes coureurs de bois se cachant derrière des arbres et se faisant attraper une fois, appuie l'expression "se faire coincer entre l'arbre et l'écorce".

Nous avons constaté encore une métaphore retournée qui s'étend sur cinquante pages et dont la traduction littérale perd le sens complètement:

Ça tournait au vinaigre pour Céline (137)
 ...Ça sentait le vinaigre encore un coup (187) ;
 Since Céline seemed to be getting the worst of it (95)
 ...There was that smell of vinegar again (130)

Dans cet exemple, "ça sentait le vinaigre encore un coup" fait appelle à la première expression "ça tournait au vinaigre", et devrait donc se traduire comme "things began to turn sour again".

Ce type de pertes ne tient pas uniquement à la traduction littérale, cependant, mais plutôt à la formulation des métaphores comme un quatrième exemple l'illustre. Vers le début de l'histoire, nous remarquons la traduction:

"Énerver Pélagie aussi" (19) :
 "Getting Pélagie's goat too." (10)

Seulement deux ou trois pages plus tard (22, 12), nous remarquons qu'il s'agit d'une chèvre véritable, un événement que le texte-cible a le malheur d'annoncer à l'avance par la métaphore "getting s.o.'s goat". Nous voyons ainsi l'importance de l'équivalence sémiotique dans la traduction littéraire (Hatim et Mason 1990).

Nous ne pourrions ignorer le nombre élevé de traductions littérales qui perdent une métaphore ou qui créent des contresens ou des pertes de sens. La création de l'équivalence du sens du texte-source devrait être une des premières étapes dans l'acte traductionnel. En traduisant le

texte-source littéralement là où il fallait plutôt chercher des équivalences, le texte de Stratford laisse à désirer dans ce domaine.

Conclusion

Bien que la traduction de Stratford présente une assez bonne équivalence de Pélagie-la-Charrette au niveau du registre, de la plupart des régionalismes lexicaux et d'un certain nombre des jeux de langage, la non-équivalence au niveau des marques d'oralité et la traduction littérale qui détourne le sens du texte-cible de celui du texte-source sont ses plus grandes pierres d'achoppement. Comme nous l'avons noté, Stratford a négligé en connaissance de cause l'aspect rustique, la couleur locale (y compris l'accent régional) et l'aspect archaïque du texte-source en prétendant qu'il risquait d'étouffer ses lecteurs à cause de ces éléments. Cependant, nous avons constaté que sa volonté de rendre le texte-cible plus clair ou plus lisible est contrecarrée par la traduction littérale qui déforme le sens du texte-source. On pourrait se demander alors pourquoi il a opté pour la traduction littérale, qui produit chez le destinataire un effet de dépaysement linguistique, plutôt que de lui donner la saveur du texte-source, comme Snyder (Gaddis Rose 1981: 134) le note:

Tout effort de conserver certains aspects d'une culture étrangère dans une traduction (c'est-à-dire de superposer les relations de sens de la langue-source sur la langue-cible) semble contredire les faits fondamentaux de la

traduction, puisque toute tentative d'importer les relations sémantiques d'une langue sur une autre est impossible à cause de la nature de ces relations; l'emploi dans la langue-cible d'une série de relations de sens non naturelles aurait tendance à créer, non pas la compréhension d'un autre environnement culturel, mais plutôt un sens de dépaysement en dehors de l'environnement linguistique normal. [C'est nous qui traduisons.]⁴

Cette technique de la traduction littérale serait alors à prendre en petites doses, sinon à éviter entièrement.

Le modèle de Holmes (1978) est utile pour expliquer peut-être certaines raisons pour lesquelles la traduction littérale tant employée par Stratford produit des effets néfastes dans le texte-cible. En traduisant Pélagie-la-Charrette, Stratford (Stratford 1983: 127-128) dit avoir recréé dans son acte traductionnel "la cécité artistique" dont les romanciers et les poètes se servent dans la création d'une oeuvre (toujours selon Stratford). De plus, il traduisait très près des mots du texte-source comme il l'explique:

En traduisant Pélagie j'ai découvert encore un tour par inadvertance. Un jour j'ai oublié mes lunettes. J'ai dû fermer à moitié les yeux et regarder fixement la page afin d'entrevoir les mots écrits dessus. Cet effort m'a fait entrer dans le texte lui-même; mon sens de la découverte s'améliorait; j'avais trouvé une

⁴ Efforts to convey aspects of a foreign culture in the translation (i.e., to superimpose the sense relationship of the source language on the target language) seem to stand in contradiction to the basic facts of translation, since the attempt to carry the semantic relationships of one language into another is by their nature impossible; the use in the target language of an unfamiliar set of sense relationships tends to create, not an awareness of another cultural environment, but rather to generate a sense of estrangement from the familiar linguistic environment.

équivalence physique de l'expérience intellectuelle pour lutter avec les mots jusqu'à ce qu'ils se produisent en anglais. [C'est nous qui traduisons.] (Stratford 1983: 128)⁵

Le procédé décrit par Stratford révèle toutefois une vision plutôt myope de la traduction littéraire, car comme Holmes (1978) l'explique, un texte s'écrit, se lit et se traduit d'une part au niveau sériel, c'est-à-dire au niveau des mots, et d'autre part au niveau structurel, c'est-à-dire au niveau des concepts et de l'impression globale que nous donne la lecture du texte. Et justement, aux niveaux structurel et conceptuel, la traduction littérale employée par Stratford, ainsi que son refus d'en traduire le coloris historique, trahissent le texte-source.

⁵ Translating Pélagie I inadvertently discovered another trick. One day I forgot my glasses. I had to peer at the page. The effort took me down into the text; the sense of discovery was enhanced; I found a physical counterpart for the intellectual experience of struggling with words until they came up in English.

Chapitre IV: La traduction du "Huitième jour"

Introduction

Publié en 1986, Le huitième jour d'Antonine Maillet présente, sous la forme d'une allégorie, l'histoire des ancêtres et de la généalogie de son auteur. La structure profonde de ce roman, cyclique comme le cercle de la vie elle-même, est cachée sous l'extérieur d'un conte rabelaisien et cachetée d'un grand nombre de jeux de langage, signe incontestable de l'esprit ludique de Maillet. Ce roman à la fois simple et complexe (voir Gobin, 1988) a affirmé "le caractère à la fois individuel et unique" (Paratte 1986: 149) de son auteur. Traduit comme On the Eighth Day, un titre qui souligne les proportions bibliques du roman, par Wayne Grady en 1989, ce texte-cible a mérité le prix du Gouverneur Général de la traduction.

Comme la traduction de ce roman a connu un succès assez important, surtout en comparaison avec la traduction de Pélagie-la-Charrette, nous avons voulu soumettre ce texte-cible à une analyse critique dans le but de comparer les solutions de Grady avec celles de Stratford vis-à-vis de l'oeuvre d'un seul et même auteur. Pour ce faire, nous allons comparer On the Eighth Day avec Le huitième jour du point de vue des marques de l'oralité, du registre, des régionalismes lexicaux et des jeux de langage.

I. Les marques d'oralité

Dans Le huitième jour, les marques d'oralité n'ont pas une fréquence aussi élevée que dans Pélagie-la-Charrette, et leur emploi n'y est pas aussi étendu. Elles sont surtout présentes à des moments où l'auteur veut créer une distinction entre le langage ancien de Messire René et celui des autres personnages et au moment où elle fait parler un troupeau d'outardes, en plus de certaines marques d'oralité dans le discours des autres personnages. Le texte de Grady présente une assez bonne équivalence de la plupart de ces marques comme les exemples suivants le montrent:

1. Le langage des outardes:
 - Dégaaaage... qu'elle crie, tu me caches le laaarge...
 - Vous avez dit renaaarrrrd?... Je vous rend service pour service: attention au repaire des brigands vers le sud-surouâââ!
 - ...comptent... leur... argent (140) :
 - "Did you say fonnnks?"... And since onnk good turn deserves another, there's a bandits' hideaway towards the sonnk-sonnkwest!"
 - ...Counnnting ...their ...monnney..." (130)
2. Gaffe sur gaffe, petit maladroit... Aïe, aïe! (144):
Another gaffe, you little lunk-head... Good heavens! (134)
3. -Sommes en août, prononça à l'ancienne Messire René en accentuant bien fort la diphtongue (160) :
"Owgust," answered the ancestor, drawing out the diphthong (149)
4. -Tope là, fait Messire René (228) :
"Neatly argued," said Sir René (216)

Dans le troisième exemple, qui représente le langage ancien de René de la Renaissance, une équivalence semblerait s'établir, malgré le fait que l'explication de la prononciation marquée n'est pas explicitée ("drawing out the diphthong" n'inclut pas la représentation de "prononça à l'ancienne"). Dans le

premier exemple, le traducteur présente une équivalence des transformations graphiques qui représentent les cris des outardes et ce, selon la perspective de l'anglais où le bruit que fait l'oie est représenté conventionnellement par "honk". Dans le troisième exemple, Grady présente une équivalence lexicale de l'interjection commune au français canadien, qu'il a traduit littéralement ailleurs comme "Ow, ow!", peut-être pour conserver la structure de cette interjection. Dans le quatrième exemple, Grady présente une équivalence par l'emploi d'un énoncé qui se dirait dans la même situation et qui marquerait l'explicitation de la fin de l'argument ("Tope là" devient alors "Neatly argued"). Finalement, le texte de Grady capte bien le sens et la signification des marques d'oralité du texte-source et en présente d'assez bonnes équivalences.

II. Les registres

Pour la plupart, Le huitième jour présente le registre informel du langage standard, mais de temps à autre le langage de la narratrice s'élève jusqu'au registre formel et même littéraire (voir par exemple les exemples 98 et 99 de ce chapitre où Maillet cite directement des références littéraires "et lui tint à peu près ce langage" et "et que si le grain ne meurt"). Le texte de Grady capte bien ces deux registres et présente une assez bonne équivalence des différences entre les deux, comme le montrent les exemples 5 à 9 (registre formel) et 10 à 19 (registre informel):

Le registre formel:

5. aucune de ces questions ne saurait susciter d'intérêt dans l'univers des baleines (45) :
These questions inspire not a smidgen of interest in the universe of whales (36)
6. -La route du Nouveau-Monde. Las! n'atteignismes point notre but. Onques ne misme pied à terre. (51):
"The road to the New World. But lo, we attained not our end. We ne'er set foot on land." (42)
7. à l'insu (73) : unbeknownst (62)
8. Le mot trésor aguiche le nain au bon endroit (131) :
The word "treasure" ignited a spark of interest in the dwarf (120)
9. -Enfants, au jour de hui avons gagné une espouvantable et grandiose bataille. Mais crains que le ver seye resté en pomme. Car manque dans le camp ennemi la dépouille d'un guerrier. Syez vigilants. (161) :
"My children, on this day we have won a glorious and decisive battle. But I fear the worm is yet in the apple. A single warrior is missing from the enemy camp. We must be vigilant." (150)

Dans les exemples 6 et 9, il s'agit du langage de Messire René et les deux traductions reproduisent assez bien le registre formel et le style vieilli du texte-source (par exemple "Onques" : "ne'er" de l'exemple 6). Les exemples 5, 7 et 8 relèvent du registre formel par leur syntaxe et leur lexique marqués dont le texte de Grady présente des équivalences, par exemple au numéro sept où le texte-cible présente "unbeknownst" (registre formel) au lieu de "they were unaware" pour traduire "à l'insu". Ce registre formel est respecté dans une grande partie des exemples, sauf peut-être dans le mot "smidgen", que le OED (1989) désigne comme un américanisme, et qui par son ton familier introduit un aspect humoristique dans la phrase.

Le registre informel:

10. Par où donc est-il passé? (29) :
But where in blazes did he go? (20-21)
11. -... complètement nu (71) :
"Naked as a jay-bird..." (60)
12. -Cette fois j'ai bien cru que je passais outre (77) :
"For a while there, I really thought I was a goner."
(66)
13. -... Parlons clairement (106) :
"... Let's talk turkey, here..." (96)
14. son plus gros motton (123) : his biggest gob (112)
15. Le pigeon ne fait ni une ni deux (129) :
The pigeon didn't hang around (118)
16. -Sur la gueule!...
-Casse-lui le nez! (157) :
"Hit him in the chops!"...
"Bash his nose in!" (146)
17. les tripes (248) : innards (237)
18. sa journée n'était pas complètement gâchée (278) :
His day wasn't shot yet (266)
19. -Il t'inondera si bien, que tu chercheras par tous les
moyens ces jours-là à te débarrasser de lui. (281) :
"He'll swamp you with so many stories, you'll be doing
your damedest to get rid of him." (269)

Le texte de Grady capte bien le registre informel en présentant des équivalences des énoncés naturels qui se prononceraient dans les mêmes situations que celles évoquées par le texte-source. Nous tenons à remarquer aussi l'emploi de la langue familière dans la traduction de ces exemples. Ces traductions relèvent non seulement d'un registre plutôt familier mais, dans certains exemples, le lexique présenterait des lexèmes qui sont naturellement, mais non exclusivement, employé en Amérique du Nord aussi, par exemple "a goner", "innards" et "your damedest". A travers le registre et les expressions dialectales de On the Eighth Day, nous pouvons remarquer à la fois une bonne équivalence des registres et des expressions du texte-source et l'aisance d'une composition

originale.

III. Les régionalismes et les archaïsmes lexicaux:

Dans le domaine des régionalismes et archaïsmes lexicaux, Le huitième jour ne présente pas d'explications avec les mots acadiens comme Pélagie-la-Charrette le fait. Le grapholecte du Huitième jour présente des idiotismes naturellement, soit comme faisant partie de l'idiolecte de la narratrice (régionalismes), soit comme faisant partie du langage du seizième siècle de René de la Renaissance (anachronismes). En général, Grady présente d'assez bonnes équivalences. Nous soupçonnons qu'au moins une partie de son succès soit attribuable au fait qu'il employait comme ressources linguistiques des lexiques à la fois synchroniques et diachroniques (de Terre-Neuve et de Shakespeare et de Jonson) pour établir des équivalences régionales et historiques (voir la note du traducteur qu'il ajoute à sa traduction: Maillet, On the Eighth Day, 1989). Cependant, dans ce domaine, le texte de Grady subit quelques pertes. Voici une liste représentative de pertes, suivie d'une liste d'équivalences des régionalismes et archaïsmes lexicaux présents dans le texte-source.

Les pertes des régionalismes et archaïsmes lexicaux:

20. -... il faut de la jarnigoine, de l'astuce, du génie sous le chapeau (27) :
 "... It helps to have something upstairs, too, something to keep your ears apart!" (19)

21. "céans" (59) : the "premises" (49)
 22. goupil (132) : the fox (121)

Dans l'exemple 20, la traduction semble présenter plutôt des périphrases au lieu d'un régionalisme équivalent à "jarnigoine" (les expressions "something upstairs/ something to keep your ears apart" ne témoignent pas d'un choix lexical particulier comme "ya gotta have smarts", par exemple). Dans l'exemple 21, la traduction rend le sens de la formalité des lieux en question mais elle perd l'historicité du mot "céans" que le Grand Robert désigne comme emploi littéraire ou vieilli. Dans l'exemple 22, la traduction ne présente pas d'équivalent dialectal pour "goupil", que le Grand Robert désigne comme vieilli ou comme archaïsme littéraire, remplacé de nos jours par "renard".

Les équivalences des régionalismes et archaïsmes lexicaux:

23. Et j'ai grandi avec ce bouchon dans la gorge (10) :
 And all the time I was growing up, that stuck in my
craw (2)
24. Sornettes! (25) : Bull-roar (17)
25. -Ton géant n'a pas encore réussi à s'asseoir
 tranquillement sur une chaise sans la réduire en
 miettes (26) :
 "He can't sit on a chair without smashing it to
smithereens..." (18)
26. -Est-elle bien ronde? demande Figure de Proue pour la
septantième fois (103) :
 "Is it really round?" Figure-Head asked for the three-
score-and-tenth time (93)
27. Un vrai ciel de confiture (104) : A real pea-souper
 (94)
28. les outardes (171-172) : the honkers (160)
29. ... Vite, Tom Pouce, gratte-toi le crâne, va fureter au
 fond de ta jarnigoine, trouve. (188) :
 ... Hurry, Tom Thumb, scratch your head, rummage through
 that noggin of yours, find something. (175)
30. cobie (201) : knobby (189)

31. -On raconte là-haut... (210) :
 "The flittermice upstairs told me..." (198)
32. -... grand nigaud (270) :
 "... you big dunderhead..." (258)

Quant à cette catégorie, le texte de Grady présente des dialectismes dont l'emploi est régional (voir l'exemple 27 "a pea-souper", qui s'emploie à Terre-Neuve et aussi à Londres pour décrire le brouillard) ou archaïque, comme dans l'exemple 23 "crawl", qui désigne de manière humoristique "the stomach (of man or animals)"; l'exemple 31 "flittermice", qui désigne "bats"; et l'exemple 32 "dunderhead", qui désigne "a ponderously stupid person; a blockhead, a numskull" (les trois mots, attestés par le Oxford English Dictionary, créent pourtant l'effet d'anachronismes). La traduction de l'exemple 28, "the honkers", est distinctivement canadien (voir Avis 1967, ou du moins nord-américain car le OED le désigne comme un canadianisme ou un américanisme). Celle de l'exemple 30 reproduit de près les traits phonétiques du texte-source "cobie" : "knobby", joint à un sens analogue au texte-source: un équivalent sémantique plus précis aurait été "dented". Celle de l'exemple 26 se reconnaît comme archaïque, celle de l'exemple 29 présente un air vieilli par l'emploi du verbe "rummage", et celles de l'exemple 23 "crawl" (voir Story 1990), de l'exemple 24 (Avis fournit le nom bullroarer) et de l'exemple 25 (le OED 1989, désigne smithereens comme familier et comme relevant du dialecte irlandais) créent l'impact de régionalismes lexicaux vieillis. En tout, le texte de Grady montre tour à tour et souvent ensemble les deux aspects

lexicaux du grapholecte de Maillet, c'est-à-dire l'aspect régional et l'aspect archaïque. Dans ce domaine donc, son texte-cible présente une assez bonne équivalence du texte-source.

IV. Les jeux de langage

Dans Le huitième jour, le grapholecte de Maillet est extrêmement riche en jeux de langage que le traducteur ne pourrait négliger. Sans être parfait, le texte de Grady se montre en général à la hauteur de cette tâche par l'emploi de plusieurs techniques que nous allons examiner ici. Parfois le texte-cible perd le jeu de langage, mais non pas sans présenter des compensations ou bien en changeant l'image (c'est-à-dire par une modulation selon la définition fournie par Vinay et Darbelnet, 1977), en substituant un autre jeu de langage dans une autre partie du discours, ou en ajoutant des jeux de mots qui suivent l'esprit du texte-source. Pour commencer, nous examinerons quelques cas où Grady n'a pas réussi à capter des jeux de langage.

Les pertes des jeux de langage:

33. -Je crois que nous sommes tombés en la cour du roi Pétaud, qu'il dit.
 Et Gros comme le Poing, qui n'en perd pas une, s'esclaffe. (60) :
 "Methinks we have falne into the court of King Pétaud," he said.
 And Big-as-a-Fist, who never missed a joke, burst out laughing. (50)
34. Gros comme le Poing joue de sa flûte enchantée qui soulève cotes et cotillons à trois lieues à la ronde (64) :
 Big-as-a-Fist played his magic flute and raised hell

- and high water for three miles around (54)
35. -Si le ciel compte autant de vastes mondes qu'une goutte d'eau de petits, je crains d'en perdre un jour la boule. (88) :
"If the sky is made up of many big balls, and a drop of water is made up of many little drops, then isn't there a danger that one day someone will drop the ball?" (77)
36. Tom Pouce qui se voit déjà... se prendre de bec, dans sa langue, avec le premier coq de bruyère... Le nain, soit dit en passant, aurait mieux fait de laisser les volailles à leur nid (118) :
Tom Thumb's... ready to punch out- as he would have put it- the first ruffled grouse... The dwarf, as we shall see, had to learn to let sleeping dogs lie (107)
37. Sitôt en effet que le pigeon eût compris dans quelle merde s'était empêtré son maître Gros comme le Poing (156) :
As soon as the pigeon had realized the fix his master, Big-as-a-Fist, was in... (145)
38. et la volonté ferme de ne laisser aucun bâton entraver leur route de fortune (164) :
or firm in their resolve to let no stick be stuck into the spokes of their wheel of fortune (153)
39. la foudre n'a pas blessé son corps, mais lui a drôlement illuminé le cerveau (176) :
The lightning might not have wounded his body, but it sure had affected his mind (165)
40. Car de sa première expédition en éclaireur, le géant ne rapporta rien qui put éclairer ses amis (190) :
John-Bear's first expedition wasn't able to shed much light on the situation (177)
41. Le roi Pétaud et toute sa pétaudière (213) :
King Pétaud and all the Pétaudites (201)
42. il aurait peut-être glosé sur le mode mineur. Mais depuis quand Gros comme le Poing jouait-il sa vie sur les bémols? (215) :
he might have been more inclined to trim his sails a bit. But when had Big-as-a-Fist ever been content to play in a minor key? (203)

Dans la traduction de l'exemple 33, le sens est perdu sinon obscurci par la traduction littérale de la situation du rire que l'énoncé original produit dans le texte-source à cause du double sens de "pétaud" (tout comme dans l'exemple 41). Un jeu de mots équivalent aurait dû s'employer afin de produire une plaisanterie qui justifierait le "burst out

laughing" dans le premier exemple du texte-cible. La traduction de l'exemple 34 compense l'allitération, l'expression "cotes et cotillons" devient "hell and high water", mais le sens de "got feet astompin' an' hands aclappin'" est perdu. Le sens de l'exemple 35, qui relève de la théorie des univers et de l'infiniment grand face à l'infiniment petit, théorie soutenue au dix-septième siècle par Pascal, est complètement perdu malgré que le texte-cible présente toujours un jeu de mots. De plus, "to drop the ball" est une sorte de traduction littérale qui perd complètement le sens de "perdre la boule" (dont le sens serait "devenir fou"). Dans les exemples 36 et 42, le texte-cible mélange les métaphores et met des images non compatibles côte à côte afin de produire un jeu de langage. Par exemple, les images du texte-cible dans l'exemple 36 "punch out", "ruffled grouse" et "let sleeping dogs lie" relèvent de plusieurs champs sémantiques incompatibles. Cette technique, qui fait varier les champs sémantiques et qui transforme les connotations, est problématique parce qu'elle joue avec le sens profond de la métaphore. La juxtaposition des images a parfois comme effet de confondre le destinataire en lui présentant des fausses pistes. Si le texte-source comprend une suite de métaphores basées sur un seul symbole contingent, le texte-cible ne devrait pas présenter un mélange de métaphores. Dans l'exemple 37, le contexte fait jouer les sens littéral et figuré de l'expression "merde", jeu de mots que le texte-cible

aurait pu reproduire. Dans l'exemple 38, la paronomase entre "roue" et "route" n'est pas compensée. Dans les exemples 39 et 40, les jeux de mots entre "la foudre"- "illuminé" et "éclairateur" - "éclairer" sont perdus, même si des équivalents ne seraient pas difficiles à trouver, par exemple pour traduire l'exemple 39 on pourrait mettre "the lightning was definitely an enlightening experience/ enlightened his mind" et pour l'exemple 40, on pourrait mettre "...on the giant's first expedition as a trail blazer, his friends were left to wonder where in the blazes was the trail?!"

Les compensations des jeux de langage- l'équivalence obtenue par des modulations:

43. ma tache originelle (9) :
my Original Sin (1)... the sign of Original Sin (2)
44. clignotant et scintillant à qui mieux mieux,
l'Aldébaran répondant à la Bételgeuse qui criait aux
Trois Rois de sortir du chemin Saint-Jacques (84-85) :
twinkling and sparkling like never before, Aldebaran
nodding to Betelgeuse, who called to Orions' Belt to
get out of the Milky Way (73-74)
45. à contre-courant du soleil, à vent-devant du vent qui
vente (93) :
running counter-sunwise, heading head first into a
headstrong headwind (83)
46. grandmériissime (116) :
a great-great-gobbledy-great-grandmother (105)
47. à bien faire à bien du monde des gorges chaudes (116):
and do a lot unto a lot of others before they did a lot
unto him (105)
48. ... Bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou!
complète Gros comme le Poing (212) :
... My jewel, my nutcake, my dearie, my sweetie-pie, my
sugarplum, my pet, my foot! finished Big-as-a-Fist
(200)
49. ils comprennent que celui-là est leur véritable ennemi
et vient de les embarquer sur un bien vilain bateau
(218) :
they realized that he was none other than their mortal
enemy, and that once again they were back in the same

- boat (207)
50. Gros comme le Poing qui a secoué les punaises de sa paillasse à coups de pieds (235) :
Big-as-a-Fist, who had practically kicked the stuffing out of his straw mattress (223)
51. sûr que cette fois il a trouvé.
Il a trouvé. Pour trouvé, ça c'est trouvé. (269):
certain that this time he'd done it.
He'd done it, all right. But what's done can be undone- or done for. (257)
52. Des sages, les Maillet, sortis des temps les plus reculés. On a même réussi à défricher la lignée jusqu'au seizième siècle, sans perdre une maille (286):
They were a wise people, the Maillets, and they go way, way back- we've had the family tree traced back as far as the sixteenth century without missing a leaf (273-274)

Dans ce domaine, la traduction des exemples montre des modulations qui modifient les mots (ex. 43) et/ou l'image (ex. 52) sans changer pour autant le sens humoristique du texte-source. Nous pouvons noter aussi que sauf dans le cas de la traduction de l'exemple 43, le texte de Grady présente l'équivalence au même endroit que le jeu de langage du texte-source. Que ce soit un jeu linguistique basé sur la répétition (exemples 45 et 51) ou que ce soit un jeu de mots basé sur le sens figuré et le sens littéral d'une expression (exemples 44, 49 et 50), le texte de Grady démontre un esprit ludique équivalent à celui du texte-source. Nous constatons que la traduction de l'exemple 47 montre une variante de la parodie de l'expression biblique "do unto others as you would have them do unto you" (la parodie étant "before they do unto you"). L'exemple 48 constitue un cas particulièrement difficile où, dans le texte-source, Gros comme le Poing, pour se moquer de son interlocuteur, reprend la liste des noms en _

ou prenant -x au pluriel. Le texte-cible conserve le ton de la moquerie par un enchaînement de termes de tendresse qui se termine en une négation de ce sentiment par une expression moqueuse.

Les gains par les jeux de mots jouant sur la résonance des mots:

Témoignant de l'oralité du texte-source, le texte de Grady présente un certain nombre de jeux sur la résonance des mots. Par le biais des unités lexicales qui s'interpellent tout au long du texte-cible, des jeux de mots semblent se créer au fur et à mesure que le texte se lit. En voici une liste représentative:

53. qu'il est venu au monde tout nu dans sa croûte, sans nom, sans rien, sans passé ni prouesse à raconter aux autres (22) :
that he'd come into the world naked under his crust, without a name, without anything- no past, no doughty deeds to recount to others (14)
54. Jamais Jean de l'Ours- tu m'entends?- ne survivrait au départ de son frère de sang, de lait, de farine (90) :
No, no, listen, John-Bear could never survive without his blood-brother, his milk-mate, his flour-child! (80)
55. -C'est la foire, risque Messire René. C'est même la foire la plus foireuse qu'on n'aura jamais vue (209) :
"It is a fair," ventured Sir René, "but it's the most unfair fair I've ever seen." (197)
56. Marco Polo, son fidèle compagnon de la onzième heure (225) :
Marco Polo, his faithful fowl-weather friend (213)
57. Aïe! aïe! s'écrie notre héros affolé quand il comprend dans quelle aventure il vient de s'embarquer (245):
"Whoa!" cried our reluctant hero; then "Woe!" when he realized what a pickle he'd landed himself in (234)

Dans la traduction de l'exemple 53, Grady a créé un jeu de langage par le mot "doughty" qui a comme sens "brave", et

qui par son orthographe rappelle "la croûte". Ce mot rappelle ainsi les origines de Gros comme le Poing qui est né dans le pétrin, ou de la pâte de farine. Quant à l'exemple 54, la traduction rend le sens du texte-source et crée un jeu de mots avec "flower-child", un rappel des hippies des années soixante. L'exemple 55 présente deux homophones, "fair" et "unfair" dont les sens s'opposent (pour le même son, on pourrait aussi mettre quelque chose comme "a nefarious fair"). Dans l'exemple 56, la traduction crée un jeu de mots entre "foul weather friend" et le fait que Marco Polo est un pigeon et donc "a fowl". Dans l'exemple 57, la traduction compense la répétition de l'expression "Aïe! aïe!" en employant deux énoncés qui transforment le sens d'une interjection "Whoa!" qui signifie "Arrêtez!" en "Woe!" qui signifie "Misère!" Lorsque le texte-source cherche à mimer l'oralité et abonde en jeux de mots, le texte-cible de Grady y fait écho en combinant ces deux éléments dans ses jeux sur la résonance des mots.

Les gains- jeux de langage jouant sur le sens:

Selon notre thèse, les jeux de langage doivent se créer spontanément dans le texte-cible, d'une part pour que celui-ci se lise comme une composition originale, et d'autre part dans le but de compenser ainsi les jeux de langage perdus du texte-source. Malgré les jeux de langage perdus (comme ceux de la liste des pertes indiquées au début de cette quatrième section), nous constatons que le texte de Grady présente des

jeux de langage à une fréquence qui, selon l'effet global du texte-cible, semble équivalente à celle du texte-source.

Cette perspective nous découvre les limites de la traduisibilité des jeux de langage, car parfois les champs sémantiques dont le texte-cible est composé ne permettent pas de reproduire un jeu de mots dont dépend une grande partie du sens du texte-source (voir l'exemple 70 où il est question de la semaine des trois jeudis lors de laquelle on voit le ciel pleuvoir des alouettes). Dans de tels cas, le traducteur est obligé d'abord de traduire le sens de l'expression et ensuite de chercher à compenser le jeu de langage au même endroit ou ailleurs dans son texte-cible. De plus, cette perspective sur la compensation des jeux de langage renforce aussi l'idée du texte-cible comme une re-création artistique équivalente au texte-source et non pas une traduction mot à mot du texte-source. Toujours est-il que le texte-cible doit présenter des jeux de mots dans des champs sémantiques équivalents à ceux du texte-source afin de suivre de près l'esprit de celui-ci et afin de ne pas créer un texte autre que la traduction du texte-source. Voici une liste représentative des gains dans le domaine des jeux de mots jouant sur le sens du texte-cible:

58. Elle tenait bon, la têtue. Elle s'obstinait, proclamant à la face de l'univers (16) :
And on she held, like the stubborn mule she was, not letting go, braying to the universe (8)
59. jette un dernier regard en coin aux misérables petits pains ses frères restés en croûte (20) :
tossed a final glance at the corner where his half-baked brothers lay forming their crusts (12)
60. un gros et grand bonhomme taillé dans un arbre et qui se tient là tout bête (22) :

- a big, tall lad carved out of a tree and standing there like a blockhead (14)
61. ce n'était pas demain la veille (41) :
tomorrow isn't the eve of destruction (32)
62. -Si nous cherchions en firmament à happer par le manche de fer de lance de la foudre avant qu'icelle ne nous fendit la caboche en son mitan... qu'est-ce que t'en dirais? (83):
"What if we beard the lion in his den? Grab those thunderbolts by the horns and do unto them before they can bite the hand that feeds them? What do you think?" (72)
63. Jean de l'Ours songea au chêne dont il était sorti et qui retraçait ses origines dans la forêt (116) :
John-Bear thought of the oak tree from which he had been carved, whose roots went back a long, long way (106)
64. Les bois étaient si denses, qu'on ne distinguait plus les sentiers entre les arbres (136) :
The woods were so thick that they could no longer see the forest for the trees (125)
65. cette royauté qu'il exerçait d'ailleurs sans marcher sur les pieds de ses sujets (185) :
his kingly role; he never lorded it over his subjects (172)
66. Un paradis de serpents et de pommes pourries qui leur ont empoisonné les reins! (200) :
"... A paradise filled with snakes and rotten apples, no wonder they're always belly-aching!..." (187)
67. Figure de Proue les regarde se relever, les uns après les autres, et juge qu'il est grand temps de récupérer ses troupes et de retrouver son rôle de guide de la compagnie (225-226) :
Figure-Head saw them all getting up, one by one, and figured it was high time to regroup his troops and to restore himself as head of the company (214)

Dans le texte-cible, l'exemple 58 capte le sens du texte-source et présente un jeu de mots en plus par la colocation de "stubborn mule" et "braying". L'exemple 59 ajoute un jeu de mots par la contextualisation de "half-baked" (un adjectif qui s'emploie au sens figuré pour décrire des idées mal conçues) dans la description des petits pains en train de cuire. L'exemple 60 ajoute le sens littéral au sens figuré de "blockhead" (ou "grand nigaud"). Dans l'exemple 61, il y a

une expression toute faite "the eve of destruction" ajoutée à la suite d'une traduction littérale (comme des expressions tronquées en une, une "expression-valise"). Ce jeu de mots joue aussi sur les expressions comme "tomorrow is another day", "and if tomorrow never comes", etc. Dans le texte-cible, l'exemple 62 semble ajouter un sens de plus par l'expression lacunique "do unto them" sans pour autant créer une surtraduction. L'exemple 63 gagne par la polysémie de "roots" ("racines" et "origines"). L'exemple 64 présente un jeu de mots qui se crée naturellement en suivant de près les mots et le sens du texte-source. L'exemple 65 montre un gain par la polysémie dans "lord", employé comme verbe avec la collocation de "king" (dont "lord" à la forme nominale fait écho en évoquant la féodalité). L'exemple 66 joue sur la polysémie de l'expression "belly-aching" qui signifie selon son premier sens que les gens étaient en train de se plaindre et ensuite qu'ils avaient mal au ventre ("a belly ache"), par association sémantique. Enfin, l'exemple 67 joue avec la répétition et la recontextualisation des éléments constitutifs du nom composé "Figure-Head".

En général, les gains des jeux de langage présentés dans le texte-cible compensent assez bien les pertes des jeux de langage du texte-source. Le texte de Grady est très fort dans ce domaine, mais pour approfondir l'étude de ces équivalences il y aurait encore du travail à faire, d'une part dans l'établissement d'une priorisation selon l'importance des jeux

de langage pour lesquels le traducteur devrait présenter des équivalences, et d'autre part dans l'analyse des aspects sémantiques et psycholinguistiques de la traduction des jeux de langage en général.

Selon Eco (1972: 326):

[...] une structure **ne se définit pas** en tant que système d'oppositions et de différences: elle est un fait **empirique** que l'on explique et définit en répertoriant précisément ses innombrables propriétés. Ce n'est pas un modèle valable par son caractère intemporel, mais il représente la forme typique assumée, **dans une période historique donnée**, par un système de déterminations culturelles.

En traduction, le texte-cible devrait présenter un côté structural qui cadre avec le système de déterminations culturelles (la culture-cible) dans lequel il s'insère, tout en présentant une équivalence de son texte-source. Cet équilibre, entre la fidélité au texte-source et la dynamique d'une composition originale, nous croyons le discerner dans On the Eighth Day. Grady reproduit ou compense d'une manière assez adroite certains éléments du texte-source analysés par James de Finney (1989) et qui, pour notre étude, se résument comme:

- (1) "l'abondance des références intertextuelles";
 - (2) "La dimension expressive du Huitième jour, son projet autobiographique, [qui] est métamorphosée aussi par l'imaginaire culturel";
 - et (3) "La plupart des références culturelles [qui] prennent, sous la plume de Maillet, la forme d'allusions éclairs, tantôt voilées tantôt explicites."
- (voir de Finney 1989, notamment les pages 251, 252 et 256).

V. L'équivalence linguistique

Dans le domaine de l'équivalence linguistique, le texte de Grady excelle. Il présente des équivalences dans la plupart des cas où une traduction littérale ne transmettrait pas le sens du texte-source, et ce de façon systématique, au point où l'on pourrait à la limite reprocher à sa traduction d'être trop libre. Elle est pourtant exemplaire en ce qui concerne la recreation artistique que le traducteur doit ajouter à son texte-cible pour en faire une bonne traduction littéraire. Néanmoins, ce qui le garde de la traduction trop libre c'est qu'il ne s'écarte pas du récit de l'histoire du Huitième jour et ne transmet quant au sens que celui du texte-source avec quelques embellissements.

Malgré le tour de main de Grady, nous avons quand même remarqué que son texte présente certaines pertes de sens à cause de la traduction littérale, mais à une fréquence bien moins élevée que celle du texte-cible de Stratford. Dans cette partie, nous allons d'abord discuter des pertes de sens pour ensuite classer et décrire les phénomènes qui font du texte de Grady un exemple cohérent et efficace de la traduction littéraire.

A. Les pertes de sens (partielles ou totales) causées par des traductions littérales et autres:

68. -Santé?
 ...Mais non, voyons, ils en pètent. (36) :
 "Health?"
 No, no, not that, they burbled. (27)
69. Pour son malheur (73) : For his sins (62)

70. Et voilà comment nos héros, en la semaine des trois jeudis, virent le ciel pleuvoir des alouettes (160) :
And so it was that, in a week with three Thursdays in it, our heroes saw the sky raining larks (149)
71. Et Gros comme le Poing se tord les mains, et se cogne le front, et se fouille les méninges (205):
Big-as-a-Fist wrung his hands, tapped his forehead,
conked his cranium (194)
72. un trône percé (209) : a carved throne (197)

Dans l'exemple 68, la traduction de l'expression "ils en pètent" pose un problème. Dans la langue-cible, le sens de cette expression serait plutôt: "it's coming out of their ears", dont l'image dévie un peu trop de celui du texte-source, ou, si on veut créer un jeu de langage en plus, on pourrait mettre par exemple: "they have enough good health to last a lifetime". La traduction de l'exemple 69, serait plutôt: "sadly for him", car il n'est pas question de "péchés" dans le texte-source. La traduction (littérale) de l'exemple 70 perd le sens de deux jeux de mots importants (pris à la fois au sens figuré et au sens littéral) du texte-source puisqu'ils en incarnent deux épisodes principaux de l'histoire. Les deux sens pourraient s'explicitier en anglais comme "the twelfth of never" ou "a month of Sundays" et "the sky was falling" respectivement. Pour mieux manipuler la traduction de telles expressions, le texte-cible pourrait les présenter comme des calques d'abord, pour les faire suivre des explicitations du sens, tout comme nous l'avons vu dans le domaine des régionalismes lexicaux. Cette méthode semblerait plus efficace, surtout si le traducteur tient absolument à la traduction littérale comme technique pour donner au

destinataire du texte-cible un goût du texte-source. La traduction de l'exemple 71 pourrait être "...tapped his forehead to shake the cobwebs loose" (puisque le texte-cible de Grady a employé "rummaged through his noggin" ailleurs) car la traduction présentée dans le texte-cible ("conked his cranium"), traduction qui n'est cependant pas littérale, crée un sens autre que celui du texte-source. Dans l'exemple 72, il est question d'"une chaise percée", qui constituait une toilette au dix-septième siècle, alors les mots "the throne", qui peut signifier aussi "la toilette", accompagnés d'une indication comme "His Royal Hindness, doing business on the throne", pourrait créer une équivalence du jeu de mots et d'images du texte-source. Nous avons constaté tout de même que le problème de la perte du sens du texte-source n'est pas trop étendu dans le texte de Grady.

B. L'expression la plus naturelle créant l'aisance d'une composition originale

Catford (1965) soutient que l'équivalence linguistique se crée lorsque l'énoncé de la langue-cible et celui de la langue-source peuvent se remplacer mutuellement. Puisque, dans le cas de Maillet, le texte-source se compose d'un ensemble d'expressions qui s'emploient naturellement dans la langue-source, les énoncés du texte-cible doivent s'employer naturellement dans la langue-cible aussi. Dans ce domaine, le texte de Grady s'érige comme un véritable lexique d'équivalences qui s'expriment naturellement dans la langue-

cible. Voici une liste d'exemples de cette équivalence linguistique:

73. et amenait le village à se demander s'il ne finirait pas par partir à la dérive (26) :
and the village began to wonder if it hadn't bitten off more than it could chew (18)
74. qui avait appris dans son abécédaire (61) :
who had learned on his grandpappy's knee (51)
75. Un troisième enfin, du genre blanc-bec fraîchement sorti des écoles, propose de l'ignorer tout simplement en passant à côté (63) :
Yet a third, one of those young whippersnappers fresh out of school, proposed that they simply ignore the deuced thing and let it go away (53)
76. où un petit joueur de flûte ne sait plus à quel saint se vouer (80) :
where our little flautist didn't know whether to spit or say grace (70)
77. remettant à plus tard ses autres projets (99) :
placing his other project on the back burner (89)
78. Il est devenu baveux ou quoi? (125) :
Has he lost his marbles too, or what? (114)
79. Ne bougez pas (129) : Don't move a muscle (118)
80. que je te fasse cracher ton jus (147) :
we'll make you spit nickels (138)
81. un ricanement qui lui scia la racine des dents (200) :
a cackle that set his teeth on edge (187)
82. Plutôt bas sur pattes, fourrés partout, farceurs, espiègles, réinventeurs perpétuels des boutons à quatre trous, vantards, fêtards, fanfarons, menteurs, courageux jusqu'à pousser les autres en première ligne de combat, tendres comme du bon pain, de joyeuse compagnie, résistant à tout sauf à la tentation, refusant de souffrir, pâtir et mourir. (286) :
Built low to the ground and all hairy, like little monkeys they were, and real tricksters, too, though most of them were a brick or two shy of a load. Braggarts and swaggerers, they'd just as soon tell you a lie as look at you. And brave as all get out, as long as someone else was doing the fighting. But they could be gentle as a loaf of warm bread, and wonderful company. They never gave in to a thing except temptation. And they'd simply refuse to suffer or pine away or die. (273)

Dans les exemples présentés ici, nous pouvons constater que l'image change (voir les exemples 73 à 75, 77, 78 et 80) mais le sens notionnel reste le même dans tous les exemples.

Nous pouvons constater aussi qu'il y a seulement une légère modulation dans la traduction des exemples en 81, où l'image reste "les dents" et 82. Nous avons présenté ce dernier exemple (82) pour montrer que le naturel de la langue peut s'exprimer à plusieurs niveaux. Au niveau des mots, "little monkeys... and real tricksters", qui est positivement affectif en anglais, serait une équivalence de "farceurs, espiègles". L'expression "a brick or two shy of a load" semblerait une équivalence de l'expression "réinventeurs perpétuels des boutons à quatre trous", tandis que la traduction littérale de cette dernière expression en perdrait le sens. Le texte-cible montre sa fidélité au texte-source en traduisant certaines expressions du texte-source quasi-littéralement comme "tendres comme du bon pain" : "gentle as a loaf of warm bread". Cette technique est valable si elle traduit au moins partiellement le sens du texte-source. En somme, au niveau du paragraphe et de l'effet global du texte, le texte-cible présente une équivalence du texte-source à plusieurs niveaux dans cet exemple.

C. L'utilisation des connotations multiples et des expressions linguistiquement riches

Dans la traduction d'un grapholecte aussi riche que celui de Maillet, le choix de mots marqués qui ajoutent des connotations peut procurer un gain réel au texte-cible. L'oeuvre de Grady est exemplaire dans ce domaine aussi, tant au niveau des mots qu'au niveau des expressions. Dans chaque

traduction, nous avons souligné le mot ou l'expression qui illustre ce phénomène.

Les connotations dans les mots simples:

83. Et il se frappe la poitrine (86) :
And he smote his breast (75)
84. la gamme de rots, jets de salive et mots obscènes qui empoisonnaient l'air (145) :
the whole gamut of belches, spits and curses that empurpled the air (135)
85. les premières paroles de celui qui revient des enfers (175):
the first words brought back from the bowels of hell (164)
86. La girouette, épuisée, a dû secrètement savoir gré à son maître de lui accorder enfin du repos (180) :
The weathercock, exhausted anyway, was secretly grateful for the excuse to take a breather (168)
87. la vedette universelle de la menterie (210) :
the International Connoisseur of Claptrap (198)

Dans la traduction de l'exemple 83, "smote" est plus littéraire (et plus biblique) que "beat"; dans l'exemple 84, "empurpled" est plus connotatif et plus imagé que "filled"; dans l'exemple 85, "the bowels of hell" semble plus intensif que "(the depths of) hell"; dans l'exemple 86, "a breather" est plus graphique que "a rest"; et dans l'exemple 87, "Claptrap" est plus marqué et plus coloré que "Lies" ou même "Tall Tales".

Les connotations dans les expressions:

88. elle l'envoya revoler dans la huche (16) :
she sent him flying arse over teakettle into the flour bin (8)
89. un affreux personnage qui a une querelle à vider avec lui (79) :
a very frightening personage who had a very nasty bone to pick with him (68)
90. Tu parles d'une solution de rechange à leur position précaire! (83) :
He wants us to jump out of the frying pan into the fire! (72)

91. Messire René, qui a plus vécu que ses frères (110) :
 Sir René, who had seen more of life than his brothers had had hot breakfasts (100)
92. t'as déjà vu pire (145) :
 you've been in worse jams than this (135)
93. compte-toi chanceux (145) :
count your lucky stars (135)
94. -... sous le soleil ou sous la pluie, alertes ou fourbus (166) :
 "... under broiling sun or driving rain, rested or weary unto death..." (155)
95. Ça commence, en effet. (209) :
 And begin it did. With a vengeance. (197)
96. et, à partir d'une cause de quatre sous, parvenir à produire un effet formidable (210) :
 and inflate the merest molehill into a mountain of mendacity (198)
97. Mais non, Gros comme le Poing, tu deviens gâteux, ne commence pas à donner dans ces travers-là (259) :
 No, Big-as-a-Fist, you're getting senile. Don't go getting your nose all out of joint (247)

Dans la traduction des exemples 88 à 93 et 97, l'expression du texte-cible est plus riche et imagée que celle du texte-source. Dans l'exemple 94, l'ajout des adjectifs qualificatifs ainsi que l'expression "(weary) unto death" rendent la traduction plus intensive; dans l'exemple 95, "With a vengeance" renforce l'inversion sujet-verbe "And begin it did" et est plus intensif et connotatif que "And it did indeed begin"; dans l'exemple 96, l'ajout de l'adjectif "merest" rend l'énoncé plus intensif et "a mountain of mendacity" est plus connotatif que "lies" (de plus, l'aspect littéraire de l'allitération dans cette phrase traduite n'est pas négligeable).

L'emploi de mots et d'expressions tels que ceux que nous venons de présenter ajoutent à la littérarité du texte de Grady tout en révélant les capacités du traducteur comme

écrivain, capacités qui sont utiles, voire même indispensables au niveau de la récréation artistique dans l'acte traductionnel.

VI. L'équivalence littéraire

L'équivalence linguistique étant bien établie entre ce texte-cible et son texte-source, nous allons maintenant interroger l'équivalence littéraire entre les deux. Si comme Jauss (1978) le remarque, une oeuvre littéraire est toujours en train d'évoluer et de nous découvrir toutes ses facettes à tout moment, il s'ensuit qu'une traduction de cette oeuvre, qui se développe comme une photo prise à un certain moment, dans une certaine perspective et par un seul photographe (le traducteur), doit présenter une dynamique équivalente à celle du texte-source. Pour que la traduction soit aussi multidimensionnelle que l'oeuvre originale, le traducteur doit avoir créé par le texte-cible non seulement un effet global pareil à celui créé par le texte-source, mais il doit avoir capté les qualités littéraires particulières qui marquent le style du texte-source et en signalent la littérarité.

Un aspect important du roman de Maillet consiste en sa capacité d'évoquer d'autres ouvrages littéraires, par la présentation de citations, de la parodie ou d'autres mécanismes intertextuels comme de Finney (1989) le souligne. Pour créer une équivalence de ces références dans la langue-source, le texte-cible devrait présenter des citations tirées

d'oeuvres littéraires connues dans la langue-cible. Dans ce domaine, le texte de Grady perd quelquefois une citation, mais le plus souvent il en présente une équivalence. Voici deux exemples de pertes et une liste d'équivalences ou de gains dans cette catégorie:

Les pertes de références littéraires:

98. ... et lui tint à peu près ce langage: (192) :
 ... and spoke to them thus: (179)
 99. et que si le grain ne meurt... (263) :
 and the grain has ripened and died... (251)

L'exemple 98 est tiré du langage du renard dans la fable "Le corbeau et le renard" de La Fontaine. Le texte de Grady a perdu cette référence en ne présentant qu'une équivalence au niveau du registre formel de l'énoncé. L'exemple 99 est une référence intertextuelle au roman du même nom, et bien que le texte-cible semble bien capter le registre de cette citation, le destinataire du texte-cible n'est pas censé la reconnaître comme le titre d'un roman de Gide. Il arrive donc que le texte-cible, qui ne transmet pas tout le sens connotatif de cette intertextualité généralement moins connue dans la langue-cible, subit une perte partielle.¹

Les équivalences ou les gains dans la catégorie des références littéraires:

100. gigantal (87) : gargantuan (76)

¹ Au sujet de la traduction de cet acte citationnel qui "présuppose, entre énonciateur et énonciataire, un fort degré de connivence culturelle" (Folkart, 83) voir Folkart 1991: 81-127.

101. un voyage au-delà des mers (87) :
 a voyage 20,000 leagues under the sea (77)
102. les orages du bon vieux temps... font figure de
 divertissement de basse-cour (173) :
 those storms had been mere tempests in teapots (162)
103. Messire René lui-même (225) :
 the ancient mariner himself (213)
104. -... son indéfectible mémoire du passé (281) :
 "... his flawless remembrance of things past." (269)

Quant aux équivalences, l'adjectif dans la traduction de l'exemple 100 fait référence au personnage des romans de Rabelais (nous devrions considérer les connaissances du destinataire vis-à-vis de la tradition littéraire de la culture-source car un adjectif comme "pantagruelian" n'aurait certainement pas les mêmes effets en anglais). Dans l'exemple 101, il s'agit d'un gain dans le texte-cible dont les connotations pourraient faire rêver aux aventures de Jules Verne exploitées au grand écran par Disney dans "20,000 Leagues beneath the Sea". L'exemple 102 compense l'expression du texte-source par une expression figée dans la langue-cible. En effet, le proverbe "a tempest in a teapot" trouve un emploi littéraire dans une traduction d'un texte de Cicéron (voir Bartlett 1980: 99). Dans la traduction de l'exemple 103, "the ancient mariner" fait référence au poème de Coleridge et la traduction de l'exemple 104 rappelle le sonnet 30 de Shakespeare.

Conclusion

En conclusion, cette traduction du Huitième jour présente un éventail d'équivalences dont l'ensemble reproduit ou

compense bien les effets de l'oeuvre originale. Pareil à Newmark (1988: 141) qui remarque un retour du pendule du style donnant une plus grande fluidité aux traductions de nos jours en comparaison avec celles d'il y a cinquante ans, nous avons constaté une fluidité linguistique et stylistique dans On the Eighth Day qui le distingue de Pélagie. Tandis que Pélagie présente un nombre élevé de traductions littérales qui perdent souvent le sens du texte-source, et bien que le texte-cible On the Eighth Day en présente un certain nombre aussi, cette deuxième traduction tend bien plutôt vers le concept de la traduction littéraire comme recreation artistique du roman, en présentant un grand nombre d'équivalences linguistiques et de gains au niveau du sens et aussi au niveau des quatre éléments constitutifs (surtout dans le domaine des jeux de mots et des marques d'oralité) de son texte-source. ²

Comme preuve de la pertinence et de l'actualité de la théorie de Holmes (1978), nous avons trouvé une certaine correspondance entre son modèle et l'acte traductionnel tel que Grady dit le pratiquer. Ce n'est pas du tout pour dire que Grady traduit selon un modèle, mais plutôt pour soutenir l'argument que nous avançons au sujet de l'emploi systématique d'équivalences du sens et des structures linguistiques du

² Cette différence se fait remarquer aussi aux niveaux de la fluidité et de la domestication du texte-cible (voir Venuti 1992: 4-5).

texte-source. Dans la note du traducteur située à la préface du Huitième jour, Grady nous découvre son jeu, dont trois points nous semblent primordiaux ici. Premièrement, il a trouvé une équivalence appropriée du registre du texte-source, c'est-à-dire le registre informel de l'anglais-canadien:

Ma solution, comme celle de Stratford, a été de représenter l'acadien riche et fluide, contenant un mélange de ses propres expressions idiomatiques et des emprunts de Rabelais, de Perrault, de Molière, du Roman de Renart et de Pascal, par le type d'anglais qu'un Canadien assez bien instruit et qui a voyagé un peu parlerait- non pas qu'il écrirait, entendons-nous, mais parlerait- pendant qu'il bavarde et raconte des histoires dans la taverne du coin avec quelques-uns de ses amis les plus proches. [C'est nous qui traduisons.]³

Deuxièmement, il a traduit le grapholecte de Maillet naturellement dans son propre dialecte avec l'ajout de certains régionalismes et archaïsmes:

Mais plutôt, la traduction des expressions idiomatiques acadiennes de Maillet par des tournures expressives que j'emploie au cours de ma propre vie- avec l'ajout de quelques citations de Shakespeare, de Jonson, du Dictionary of Newfoundland English et du South Shore Phrase Book- semblait la voie la plus naturelle à emprunter. [C'est nous qui traduisons.]⁴

³ My solution, like Stratford's, has been to render Maillet's rich, rolling Acadian, blended with her own idioms and expressions as well as borrowings from Rabelais, Perrault, Molière, Le Roman de Renart, and Pascal, into the kind of English that a reasonably educated and moderately travelled Canadian might speak- not write, mind you, but speak- while yarning in a local tavern with a few close friends.

⁴ But by and large, translating Maillet's Acadian idioms into figures of speech I have been using all my life- laced with a few gleanings from Shakespeare, Jonson, The Dictionary of Newfoundland English, and The South Shore Phrase Book- seemed the most natural course to take.

Ces deux premiers points correspondent à l'équivalence établie au niveau sériel décrite par Holmes (1978).

Troisièmement, et ce point est crucial, Grady a consciemment cherché à établir l'équivalence au niveau structural (voir Holmes 1978), visant l'impact global de l'équivalence du texte-source sous la forme d'un texte-cible qui s'inscrirait dans la littérature de la culture-cible. Ainsi, il signale que:

Quant au ton global de l'oeuvre, cependant, le style parodico-héroïque de Gulliver's Travels présente probablement le meilleur modèle. [C'est nous qui traduisons.]⁵

A travers cette analyse, nous avons constaté que On the Eighth Day est une assez bonne équivalence du Huitième jour. Si ce texte-cible contient un nombre élevé de contresens (nous en avons compté 30) et de passages non-traduits (nous en avons compté 11), il mérite toutefois les louanges qu'on lui a accordées parce qu'il présente de bonnes équivalences linguistiques et littéraires au niveau sériel aussi bien qu'au niveau structural de son texte-source dont l'ensemble constitue une bonne traduction.

⁵ For the overall tone of the work, however, the mock-heroic style of Gulliver's Travels probably presents the best model.

Chapitre V: La traduction de "Par-derrière chez mon père"

Introduction

Publié pour la première fois en 1972, et ensuite en 1987 dans la version dont nous nous servons, le recueil intitulé Par-derrière chez mon père comprend des contes et légendes qui ont par la suite constitué la base de plusieurs des grands romans d'Antonine Maillet. Ainsi "La Charrette de la Mort" revient comme leitmotiv dans Pélagie-la-Charrette et "Le Revenant du Chemin des Amoureux" constitue un événement important dans Crache à Pic. Le recueil présente aussi des épisodes marquants de la vie privée de l'auteur, comme "Ce jour-là" qui raconte la première fois qu'elle a écrit une histoire "en français", événement qui a marqué le début de sa carrière d'écrivain, et "Le Ciel et l'enfer" qui raconte sa lutte spirituelle pour comprendre la religion.

Dans ce recueil, nous retrouvons les éléments caractéristiques du grapholecte de Maillet, c'est-à-dire les marques d'oralité pour identifier le discours des personnages acadiens et la prononciation acadienne, le jeu des registres et certains régionalismes lexicaux. Nous y trouvons aussi les jeux de langage et d'images qui caractérisent l'esprit ludique de l'auteur. Par endroits dans ce recueil, Antonine Maillet explique les raisons pour lesquelles les Acadiens font telle ou telle activité, comme se critiquer ou créer des jeux de mots et d'images, et alors ces contes présentent un côté didactique aussi. En effet, ces contes favorisent l'éclosion

de la nouvelle acadienne (voir Foëx 1993: 173), et présentent "la mémoire collective" (voir Lefort 1994: 300 et 303) de l'Acadie. Au cours de cette analyse, nous examinerons les éléments constitutifs de cet ouvrage littéraire et les solutions que nous avons choisies pour les reproduire ou les compenser dans le texte-cible que nous intitulons Back home behind my father's house. A notre avis, une telle évaluation constitue une étape importante dans le processus de la traduction littéraire, car, comme Muntaner (1993: 637) le remarque:

C'est le moment de l'évaluation, de la lecture finale du nouveau texte, qui lime les inexactitudes, élimine les erreurs, polit les phrases peu heureuses; moment qui est certainement celui où le traducteur peut faire preuve de la plus grande créativité, car il représente l'ultime tentative pour arriver à doter le texte de possibilités et de caractéristiques semblables à celles du texte de départ.

I. Les marques d'oralité

Ce texte-source présente un emploi assez particulier des marques d'oralité. La narration se fait sur un ton familier, tandis que les marques d'oralité se trouvent le plus souvent dans le discours des personnages, surtout de Johnny Monette et de Sarah Bidoche. Les mêmes marques se retrouvent dans la représentation du langage ou de l'accent des gens "du pays" (voir, par exemple, les exemples 2 et 6 de la liste qui suit). Comme traducteur, nous cherchions à faire valoir le côté 'oral' en créant une équivalence des marques d'oralité à partir d'un anglais-canadien rustique, un peu archaïque et

surtout oral. Voici une liste représentative des marques d'oralité dans ce recueil avec les traductions.

1. -Pis comment avez-vous fait pour en sortir... (15) :
"So how didja come out of it... (156)
2. l'hhoncle Mhharc (25) : Uhhncle Mhharc (162)
3. Tire-moi les cartes, Sarah (34) :
Tell me mah forchun, Sarah. (168)
4. droite icitte, où c'est qu'elle appartient (39)
on our own side a the bridge, right smack dab where it belongs (172-173)
5. allez-vous tenter asteur de nous prendre notre arligion? (39):
an' yer gonna try ta take ar relidgin from us now, eh? (173)
6. Et ça, c'était tcheque chouse (50) :
And that was truly sumpthin' ta behold (181)
7. le titre de bessone- qui chez mon père se prononce bessoune (59) :
"la Bessoune", the twin sister; around our way we called her "one a them thar twins" (187)
8. -... Parsoune compornait coument c'est qu'il faisait pour être encore en vie, l'Hippolyte. A part du mousse. Lui, il a compris. Par rapport qu'il a aparçu le billot qu'avait roulé de travers et qui se trouvait par chance à jacker l'essieu... (132) :
"... Nobawdy unnerstood how he kud still be alive, poor Hippolyte. Ceptin' the cabin boy. He wuz the only one on account a he'd saw the log that 'd rolled sideways an' as luck 'd have it, it was jackin' up the axle..." (244)

Dans les exemples 2 et 7, les marques d'oralité se trouvent dans le discours de la narratrice qui nous transmet la prononciation (chuchotée dans l'exemple 2; à l'acadienne dans l'exemple 7) des gens de son pays. La traduction de l'exemple 7 présente en plus la compensation "one a them thar twins", dont la prononciation populaire "thar" pour "there" vise un effet de rusticité. Dans le premier, le sixième et le huitième exemples, il s'agit des marques d'oralité dans le discours des personnages. La traduction de l'exemple 6, "truly sumpthin' ta behold", compense la prononciation

acadienne du "tch" pour "qu" et du "ou" pour "o" dans l'expression "tcheque chouse". Le septième exemple est tiré du conte "La Charrette de la Mort", où nous avons cherché à compenser la transposition de la prononciation acadienne tout au long du texte.

Dans le troisième exemple, il n'y a pas de marques d'oralité dans le texte-source tandis que le texte-cible en présente en abondance, par exemple "mah forchun" pour "my fortune", justement pour signaler que le texte, qui ici représente l'échange de paroles entre deux personnages, change de registres. La traduction de l'exemple 5, où il y a deux marques d'oralité dans le texte-source, "asteur" et "arligion", présente sept marques d'oralité qui s'étendent sur toute la phrase, illustrant ainsi que l'équivalence s'établit effectivement sur la totalité du message. Nous avons modifié l'orthographe pour inclure des marques d'oralité dans les exemples 3 et 5, par exemple, d'une part dans le but de préparer le destinataire aux marques d'oralité présentées dans le langage des personnages du texte-cible et d'autre part surtout afin de signaler, en commençant la conversation par la transcription des marques d'oralité, une distinction entre le discours des différents personnages. Partout dans le texte-cible, nous nous sommes efforcés de créer le même effet de théâtralité suscité par les marques d'oralité.

II. Le registre

Un registre relevant du niveau familier du langage standard caractérise la majorité des contes de Par-derrrière chez mon père. Par exemple, dans "Le Ciel et l'enfer" et "L'École", le dialogue intérieur de la narratrice, qui ne contient guère de marques d'oralité, joue tout de même sur un registre familier. Dans "Le Ciel et l'enfer", nous lisons "Au forçaille, je savais localiser mon âme... Je savais que j'avais ça entre le cou et les jambes, et que ça devait prendre beaucoup de place là-dedans." Et dans "L'École", nous lisons "Oui, ma mère semblait avoir gardé de ses leçons de dessin un souvenir qui me faisait rager... Pauvre mère! ou pauvres nous! les temps avaient changé." De tels passages ne relèvent pas du langage non-standard, que l'on trouve par exemple dans Pélagie-la-Charrette, quoique le registre reste familier.

La narratrice emprunte parfois, cependant, un registre formel lorsqu'elle fait la distinction entre les gens de son pays et des gens qui parlent le français standard, par exemple dans "Le Pays", et lorsqu'elle décrit un contexte auquel elle cherche à donner une certaine formalité comme l'illustrent les exemples suivants.

Le registre formel:

9. Vous faites alors le scénario du plus beau drame qui soit, le seul qui vous intéresse profondément, votre propre vie, vos paradis retrouvés. (13) :
You bring back to life the greatest of all stories, the only one which truly interests you, your own life, your paradise regained. (154)

10. A comparu... (26-27) : Appeared... (163)
11. Voilà l'histoire telle que me la fit entrevoir Sarah qui, faisant courir ses longs doigts entre le coeur et le pique, riait encore de toutes ses dents en brassant ses souvenirs avec les cartes. (56) :
And that is the whole story as revealed to me by Sarah who, as she was running her long fingers between the hearts and spades, was still laughing heartily and shuffling her memories along with her cards. (186)
12. Et ainsi de printemps en printemps, des navires venus des quatre mers se succédèrent dans le plus modeste port du pays. (63) :
And thus from springtime to springtime, ships from the Seven Seas came one after the other into the smallest port in the country. (191)
13. ...Un soir sans lune, un peu avant minuit, la proue d'une petite goélette se fraya un chemin entre les basses et les roches du goulet, le plus loin possible des deux rives, et montait la baie dans le plus complet silence. (73) :
...One moonless night, a little before midnight, the bow of a small sailing ship edged its way forward through the entrance between the shoals and the rocks, as far as possible from both shores, and made its way into the bay in complete silence. (200)
14. la rencontre du Destin (83) :
a rendez-vous with Destiny (207)
15. Une petite île perdue, ballottée par les vagues, et qui laisse les vents lui courir sur le dos. Une île douce, tendre et chatouilleuse, frémissant sous la moindre caresse des cigales qui la frôlent de leur musique en passant. (94):
A little, lost island tossed about by the waves as it let the four winds blow over its back. A soft, tender, ticklish little island, shivering under the slightest caress of the crickets brushing over its surface, making music as they hopped about. (214)
16. Johnny Monette se tut (133) :
Johnny Monette said no more (245)

Certains exemples du registre formel se trouvent là où la narratrice imite le jargon judiciaire dans le contrat indiquant la vente de la dune de sable (exemple 10), lorsqu'elle met de l'ironie dans les exploits du Soldat-Bidoche (exemple 14) et lorsqu'elle garde le ton du registre formel pour faire une distinction entre son propre discours et

celui de Johnny Monette dans le conte intitulé "La Charrette de la Mort" (exemple 16). Le texte-cible atteint le registre formel par une inversion et par l'emploi d'un 'langage pseudo-juridique' dans l'exemple 9, la traduction relève d'un ton plus formel que l'autre possibilité "a date with Destiny" au ton plus formel de "a rendez-vous", par l'emploi d'un emprunt du français, dans l'exemple 14, et par une phrase marquée ("said no more") au lieu de "shut up", par exemple, pour rendre le passé simple du texte-source dans l'exemple 16. Dans d'autres endroits du texte (voir les exemples 9, 11, 12, 13 et 15), la narratrice adopte un niveau de langage formel pour l'histoire ou pour faire des descriptions. A ces moments-là, le langage formel signale le statut romanesque des contes.

Un phénomène particulièrement important de ce texte-source est le passage entre les différents registres qui se fait souvent dans la même phrase, comme nous allons le voir dans la section suivante.

Le passage du registre formel au registre informel et vice-versa:

17. Par-derrière chez mon père (le titre du recueil) :
Back home behind my father's house
18. -Prions, qu'elle pérorait, pour que les hommes de la paroisse faisaient leur devoirs. (55) :
"Let us pray," she began to declaim in a most saintly voice, "that the menfolk in this here parish does their duty." (186)
19. un peu de grammaire acadienne et de syntaxe du pays (69) :
a bit of Acadian grammar and downhome syntax (196)

20. Remarquez qu'on n'a pas dit: "Quoi c'est ça, un Acadien?" Oh! non. Mais: "Un Acadien, qu'est-ce?" Une nuance dans le style et qui change tout (138) :
 First off they did not ask: "So what's an Acajun?" Oh, heavens no! But instead they inquired: "What would an Acadian be?" A slight nuance in style and that changes everything (247-248)

Dans les exemples 17 et 20, le texte-source passe du registre informel au registre formel et dans les exemples 18 et 19, du registre formel au registre informel. Ce jeu de registres marque la virtuosité de Maillet dont le grapholecte représente les différents niveaux de formalité et met ainsi en relief l'informalité du langage des Acadiens. Dans la traduction de l'exemple 17, nous avons tenté d'établir le registre approprié qui relève à la fois d'un niveau de langue familier, tout en montrant un côté littéraire et formel. Nous avons trouvé que la traduction "Out backa pa's cabin" relèverait d'un niveau de langue informel et que cette expression semblerait assez naturelle. Toutefois, nous avons choisi une expression plus formelle, "Back behind my father's house", à cause du niveau de langue plus formel et plus littéraire et aussi à cause de la connotation un tant soit peu biblique qui rappelle la mise en question des origines dans les contes intitulés "Par-derrière chez mon père" et "Le Ciel et l'enfer". L'exemple 18 montre la chute du registre formel au registre informel et les marques d'oralité du langage de la Sagouine qui essaie de faire la sainte. Pour traduire l'exemple 19, nous avons employé l'adjectif qualificatif "downhome" qui relève d'un registre informel afin de créer un aspect rustique dans le

texte-cible. La forme et le contenu de l'exemple 20 témoignent du jeu de Maillet entre les différents registres, en passant du langage non-standard et informel de l'Acadien au langage standard et formel d'un Français de France. Nous avons cherché à établir le jeu entre ces registres, jeu que nous avons renforcé par la différence entre "asked" et "inquired" dans le discours de la narratrice.

Nous trouvons en plus le registre informel dans ce texte-source.

Le registre informel:

21. tu baragouines le même jargon que tes aïeux (15) :
You're jabbering the same jibberish as your forefathers (156)
22. une chemise à haut col (22) : a dog collar (158)
23. sacordjé! (40) : goldurnit! (174)
24. cette langue gonflée de grous mots qui vous sortent tout drouette des pigrouins, et vous ébarouissent, et vous grafignent le gorgoton, et vous fouettent coume une hâriotte, djable! vous la gardez, c'te langue, et une boune escousse (140) :
that language chock full a big, juicy werds that rahse up frum the depths a yer innards, 'n shake yer very bein' 'n warble in yer gullet, 'n smack ya like a bullwhip, by golly! An' that langwedge gets wedged in taight, it duz, 'n it sticks with ya fer aidges 'n aidges (250)
25. Ouais (160) : Oh yeah, right (264)

Dans ce domaine, nous avons cherché à conserver un niveau de langue semblable à celui du texte-source afin d'en présenter une équivalence. Une traduction standardisant le registre et les marques d'oralité de l'exemple 24, par exemple, perdrait les aspects importants du texte-source contenus dans les expressions telles que "tout drouette des pigrouins", "hâriotte" et "djable". En ce qui concerne l'exemple 21, nous

avons cherché un moyen de rendre le registre informel contenu dans la phrase "tu baragouines le même jargon": nous avons donc choisi "you're jabbering the same jibberish", dont la répétition de la forme "j[a/i]bber" compense plus ou moins bien l'emploi du régionalisme lexical "baragouiner". Dans la traduction de l'exemple 22, nous voulions éviter une traduction littérale comme "a high collared shirt", et choisir une expression qui relève du registre religieux informel dans la langue-cible ("a dog collar"). Quant à l'exemple 23, nous avons cherché une équivalence de l'euphémisme dans le texte-source pour traduire la forme atténuée du juron ("sacordjé" : "goldurnit").

Ainsi, dans le domaine du registre, nous nous sommes efforcés de suivre le jeu des registres dans tous ses mouvements, ce qui n'a pas posé trop de problèmes, car la rusticité des registres informels de l'anglais-canadien et du français-canadien sont plus ou moins équivalents. Cependant, l'établissement d'une équivalence de l'aspect archaïque qui s'ajoute au registre informel des mots acadiens se révèle plus difficile.

III. Les régionalismes lexicaux

Dans Par-derrière chez mon père, le grapholecte d'Antonine Maillet présente un certain nombre de régionalismes lexicaux dont une partie s'accompagne d'explications mais dont la plupart se présentent seuls. Les enjeux de la traduction

de ces lexèmes restent les mêmes que pour Pélagie-la-Charrette et Le huitième jour; par conséquent, nous avons choisi de présenter certains de ces mots comme emprunts suivis d'une paraphrase. Dans d'autres cas, nous avons cherché des régionalismes équivalents dans la langue-cible. Ces termes devaient être susceptibles, d'une part, de reproduire ou de compenser les aspects rural et archaïque du texte-source, et d'autre part ils devaient créer un écart par rapport au langage standard. En plus, les effets créés par cet écart devaient être équivalents à ceux créés dans le texte-source.

Les régionalismes lexicaux expliqués avec ou sans emprunt:

26. aboiteaux (12, 107) :
"aboiteaux" for irrigating (153);
floodgates we call "aboiteaux" (224)
27. la Bessoune (59) :
"la Bessoune", the twin sister (187)
28. ... que dans mon pays on nomme néasse (97) :
... which we Acadians call "néasse" (216)
29. les Madelinottes (110) :
the womenfolk of the Iles-de-la-Madeleine (227)
30. une terrasse d'herbe-à-outarde (110) :
a terrace made of swamp grass that we call "herbe-à-outarde", because only wild geese eat it (227)

Dans ce domaine, nous avons décidé de présenter certains dialectismes comme des emprunts (exemples 26 à 28 et 30) et d'autres (voir l'exemple 29) comme des explications sans emprunt. Ce choix était motivé essentiellement par deux facteurs. D'abord les connaissances du destinataire: à travers les recherches de Kinloch (1985) et de Pratt (1992) nous apprenons que les Canadiens anglophones du Nouveau-Brunswick sauraient le sens du mot "aboiteaux" (voir l'exemple 26) sans explication, mais que ce sens resterait obscur pour

les Canadiens de l'ouest, par exemple. De plus, nous devons considérer l'expression la plus naturelle dans le texte-cible. Par exemple, l'emprunt avec une explication à l'exemple 29, "the Madelinottes, the womenfolk of the Iles-de-la-Madeleine", semblerait redondant.

L'insertion des régionalismes lexicaux comme emprunts dans le texte-cible présente certains avantages et certains désavantages. Le mot emprunté présente un effet d'étrangeté qui pourrait compenser en quelque sorte l'effet du régionalisme lexical dans le texte-source. De plus, le texte-cible pourrait acquérir des gains réels didactiques, d'abord en empruntant au texte-source certains des régionalismes lexicaux, et ensuite en explicitant leurs sens. Par exemple, la traduction de l'exemple 30 instruit le destinataire du texte-cible sur le sens de "herbe-à-outarde". Néanmoins, le désavantage se trouve dans le fait que le texte-cible acquiert une certaine lourdeur ou un certain pédantisme par tant d'emprunts et d'explications qui interrompent parfois le fil de l'intrigue à cause de leur fréquence, ou qui sont parfois redondants ou non-pertinents.

Les équivalences des régionalismes lexicaux:

31. le clayon (13) : the front gate (153)
32. des champs de ramenelle (21) :
fields of wild radishes (158)
33. un frolique (22) : A cinch (159)
34. l'oncle tombait du haut-mal (26) :
Uncle Marc had an epileptic fit (162)
35. ces gens du sù (37) :
them suthern folk (171)
36. asteur (38) : anyways (172)
37. les menteux (40) : the bunch a lyers (174)

38. et jonglait... (44) : and thought to herself (178)
 39. Les Sargaillounes (47) : The Rag Lady (180)
 40. la coqueluche, la picote, la scarlatine, la rougeole, la roséole, la rubéole, et les oreillons des deux bords (149):
 whooping cough, chicken pox, scarlet fever, measles, roseola, German measles, and mumps on both sides (256)

Au cours de la recherche d'équivalences pour les régionalismes lexicaux, la particularisation du sens est parfois tout ce qu'on peut espérer comme dans les exemples 31 (où "le clayon" indique le lieu de conversations entre voisins et voisines); 32 (où le mot "ramenelle" semble signifier des herbes inutiles en plus de son sens littéral, un peu comme "skunk cabbage" en anglais); 38 (où "jongler", indiquant "to mull something over in one's mind", relève d'un canadianisme) et 39 (dont la traduction "The Rag Lady" perd l'équivalence de la marque d'oralité contenue dans la terminaison "-oune" et le sens secondaire de "floozy").

Il faut reconnaître en effet qu'un dialecte plus marqué que le nôtre, par exemple le terre-neuvien ou l'anglais du Nouveau-Brunswick, aurait l'avantage de présenter des équivalences plus complètes des régionalismes lexicaux contenus dans le grapholecte de Maillet. Par contre, un tel dialecte aurait été moins facilement accessible à la plupart des lecteurs anglophones. Par conséquent, nous avons cherché à employer des équivalences dialectales connues à l'échelle canadienne et qui compensaient ainsi (au moins partiellement) les aspects communicatif, pragmatique et sémiotique des régionalismes lexicaux.

Ainsi, faute de mieux, dans la traduction des exemples 33 à 37 et 40, nous avons employé des canadianismes qui représentent un aspect rural par le lexique (voir les noms familiers des maladies dans la traduction des exemples 34 et 40), la syntaxe et les marques d'oralité (voir les exemples 34 et 36 dont les structures "them... folk" et "the bunch a..." et la modification orthographique de "suthern" et de "lyers" imitent le registre et la prononciation voulus).

IV. Les jeux de langage

Dans Par-derrière chez mon père la plupart des jeux de langage sont constitués de double sens et de jeux d'images, une technique expliquée par Maillet elle-même dans le conte intitulé "Le Pays" (143):

Sans doute par cette ancestrale accoutumance de remettre les choses à leur place. A la fin, les mots ne servent qu'à ça. L'Acadien, le vrai, est fort susceptible sur ce point. Conscient de sa syntaxe boiteuse et de son vocabulaire limité, il veut que chaque mot porte. L'image, surtout le sous-entendu, est sa plus sûre façon de s'en tirer.

Nous avons cherché à créer le même effet par des images relevant de champs sémantiques équivalents dans le texte-cible, mais ce n'était pas toujours faisable. Pour juger de l'équivalence des jeux d'images, nous avons analysé le recouvrement des champs sémantiques entre le texte-source et le texte-cible en sondant les connotations des mots et des expressions, et nous avons également analysé la capacité de l'image créée dans le texte-cible d'inclure la plus grande partie des éléments de l'image du texte-source. De plus, nous

avons compensé les pertes par des gains ailleurs dans le texte-cible. En suivant cette méthode, nous croyons faire ressentir au destinataire du texte-cible les jeux d'images et l'esprit ludique du texte-source sans pour autant trop encombrer le texte de calques ni d'images étrangères. Nous avons dressé une liste représentative de jeux de langage selon les catégories de pertes, d'équivalences et de gains, dans le but d'examiner l'efficacité de notre texte-cible à représenter les jeux de langage du texte-source.

Les pertes de jeux de langage:

41. une Maillet de la branche d'Olivier (26) :
a Maillet of the Olivier branch (163)
42. à dos de vache sur la vie... cette image d'une
Sagouine à dos de vache (50) :
straddling the middle of life... the mental image of a
Sagouine straddling life (180-181)
43. les vents qui soufflent la vie, ne nourrissent que
l'air du temps (61) :
the same winds that breathe life into us are full of
nothing but hot air (188-189)
44. la danse des voiles (61) :
the dance of the seven sails... as they danced in the
wind like so many veils (189)
45. Soldat-Bidoche (79) : Private Bidoche (205)
46. Une courageuse, astucieuse, gueuleuse, mère de onze
garçons (111) :
A courageous, cunning, mouthy mother of eleven boys
(228)
47. Cette vie-là avait bien mal commencé (116) :
And his life had got off to a bad start (231)
48. de voir le ciel lui tomber sur la tête le jour où
mourraient les alouettes (117) :
the end of the world, when the sky would fall and all
the meadowlarks would die (232)

La traduction de l'exemple 41 compense par une référence biblique (la branche rapportée par la colombe de l'arche de Noé) le double sens du mot "Olivier", qui désigne l'arbre

généalogique du dénommé Olivier et l'arbre dont le fruit est l'olive. La traduction de l'exemple 42 perd l'image de faire de la vache car on ne saurait pas que la traduction littérale "riding cowback through life" devait signifier le fait de se trouver entre deux âges. Dans l'exemple 43, la traduction "are full of nothing but hot air" pour "ne nourrissent que l'air du temps" montre l'importance de garder le même champ sémantique (puisque'on parle du vent ici, par exemple), et de ne pas trop changer les images du texte-source, afin de conserver le fil de l'histoire sans mélanger les métaphores. La perte dans l'exemple 43 se trouverait dans la différence des champs sémantiques recouverts par les mots "temps" (désignant à la fois "weather" et "time") et "time". On pourrait mettre comme traduction possible "borne on the wings of time but full of nothing but hot air" pour capter le double sens latent, mais ce serait trop de mots. La traduction de l'exemple 44 perd le double sens de "un(e) voile", qu'elle compense partiellement par l'allusion à la danse des sept voiles de Salomé et le jeu de langage assonantique (la rime) entre "sails" et "veils".

Dans l'exemple 45, le mot "bidoche" fait référence à la fois à "la bidoche", c'est-à-dire "la viande", et au "bidasse", c'est-à-dire "un soldat circonscrit". En anglais on aurait pu mettre "Private Meathead", un épithète qui capterait à la fois le statut de soldat et l'air simplet de ce soldat en particulier, ainsi que la connotation de la viande,

mais on ne devrait pas ignorer la référentialité des noms propres et la quasi-impossibilité de les traduire littéralement. On pourrait peut-être songer à les traiter comme des emprunts, et les faire suivre de certaines explications nécessaires là où le texte-cible le permet. Il faudrait également tenir compte du problème structural créé par la traduction d'un nom propre: si on traduisait un nom de cette manière, il faudrait traduire les autres noms aussi.

Dans l'exemple 46, l'homéotéleute, c'est-à-dire le jeu de langage basé sur la répétition de la terminaison "-euse", est partiellement compensé par l'allitération des "m" et des fricatives dentales dans "mouthy mother". La collocation des mots "bien" et "mal" (de l'exemple 47) fait allusion au mélange du Bien et du Mal dans la vie du démon de la Rivière à Hache. En anglais on pourrait mettre quelque chose comme "a terribly good start", mais le sens serait le contraire de celui du texte-source, et la collocation ne fonctionnerait pas de la même manière dans le texte-cible. L'exemple 48 présente une image pareille à celle du Huitième jour, c'est-à-dire la fin du monde marquée par la mort des alouettes qui tombent du ciel. L'emprunt de cette image, qui n'existe pas en anglais, a pour but de donner au destinataire la saveur de l'expression du texte-source mais se fait lourde par l'explicitation ("the end of the world") nécessaire au texte-cible. D'un côté on pourrait dire que les pertes dans chaque exemple sont minimisées par des compensations. Néanmoins, l'accumulation

de telles pertes constitue un élément important perdu du texte-source.

L'équivalence des jeux de langage:

49. on a de la neige pour tout potage... pour tout tripotage... Rendus aux légumes... (15) :
Even when snow is all you've got for soup... You could say we got a real "snow job", but all that snow is really nothing to stew about... By the time we got to the meat and potatoes... (156)
50. Il n'a pas les côtes sur le long, l'homme qui vit le long des côtes (31) :
We're not a bunch of lazy bones, our life on the coast does not let us coast through life (165)
51. lourde (63) : expectantly (191)
52. coupa à chacun le flot de son inspiration (85) :
stopping them both in midstream (209)
53. voilà qu'elle allait se mettre à faire parler d'elle comme si elle avait inventé la poudre. Hé oui, elle qui n'aurait même pas su mettre les pattes aux mouches (94) :
That tiny, little island... was going to become the talk of the town there and then as if it had invented the wheel. But that little island didn't even know what wheels were for (214)
54. Ce fut le son du glas pour la Cruche.
Pour la Cruche et pour l'île. Car comme disait la barbière, des cruches, on les fait à mesure; il faut détruire la fabrique (99) :
And it marked the death knell for the Tart.
For the Tart and for the island. For in the words of the barber's wife, tarts, like pies, are made in a mould; break the mould and voila! no more tarts (219)
55. Moncton est sa plus grosse graine, son plus gros pépin (141):
Moncton is its biggest seed, its biggest pit, if you will (251)
56. ni encens; j'en avais dans le nez pour la vie, de l'encens (166) :
no more incense, I was really getting incensed with all that incense (270)

La traduction des exemples notés ici révèle de petites modifications qui permettent de trouver des équivalences plus ou moins bonnes dans la langue-cible. Dans la traduction de l'exemple 49, le sens de "tripotage" est compensé par "snow

job", dont le champ sémantique recouvre la discussion sur la neige et "the meat and potatoes [of the discussion]" semble conserver une image équivalente à "rendus aux légumes". Dans l'exemple 50, le sens de ne pas pouvoir se reposer ainsi que la structure de la répétition des deux mots "long/ côtes" (: "life/ coast") sont reproduits dans le texte-cible et l'expression "lazy bones" rappelle "les os" du texte-source. Dans l'exemple 51, nous avons compensé la polysémie du mot "lourde", qui indique à la fois "grosse" et "enceinte" dans ce contexte, par un jeu de mots entre "expectant" (: "enceinte") et "expecting" (: "qui attend"). La traduction de l'exemple 52 rend le double sens de se faire arrêter au milieu d'un raisonnement et de se faire surprendre en train de faire ses besoins. La traduction de l'exemple 53 conserve le sens d'une invention et de l'intelligence en changeant les deux images du texte-source qui, traduites littéralement en anglais, constitueraient des calques. La traduction de l'exemple 54 conserve les champs sémantiques de la nourriture et de la fin du contenu marquée par la destruction du contenant. Cependant nous avons substitué le mot "Tart" pour le mot "Cruche" afin de désigner par une signification contextuellement primaire "une femme de moeurs légères". La traduction de l'exemple 55 présente un double sens du mot "pit" (: "un pépin"; "un taudis") dans le but de renforcer l'humour que l'interviewer trouve dans l'image créée par les mots "graine" et "pépin" dans le texte-source. Comme nous le voyons ici, nous avons dû

tenir compte aussi des réactions des interlocuteurs dans le texte-source, compensant, comme dans cet exemple, une source d'humour dans le texte-cible. L'exemple 56 présente une métaphore retournée que la traduction reproduit assez fidèlement grâce au recouvrement du champ sémantique du mot "incensed" qui signifie "fâchée" et qui par l'homophonie et par l'homographie fait référence à de "l'encens" en anglais.

Les gains de jeux de langage:

57. Vous savez, la neige, par ici (14) :
The snow here does not amount to much at all (155)
58. Ils n'ont pas toujours laissé les loups leur manger la laine sur le dos (44) :
They haven't always let themselves be fleeced by wolves in sheeps' clothing (178)
59. la garce s'était lancée dans les robes et les capots, comme si elle savait mieux que les autres (52) :
that old biddy jumped right in selling dresses and bonnets like they were going out of style (183)
60. l'échine... [...]... efflanqués (95) :
its flea-bitten back... a regular flea circus... fleabrain... (214-215)
61. Les deux rivières commencèrent par s'éclabousser d'injures et de menaces (120) :
The two rivers began mudslinging, exchanging insults and threats (235)
62. si elle descendait la petite rivière (121) :
if it was sold down the river (236)
63. on pourrait peut-être le faire souffler (133) :
'n jis' maybe they could give Hippolyte sum breathin' room (245)
64. vous la gardez, c'te langue (140) :
An' that langwedge gets wedged in taight (250)
65. le dos de plus en plus enfoncé dans le mur (150) :
with our backs up against the wall (257)
66. la maîtresse... nous ramenait aux moutons de M. Smith (155) :
she brought us back like sheep to Mr. Smith's fold (261)

Le gain dans l'exemple 57 se trouve dans le double sens créé par l'emploi du mot "amount [of snow]" dans l'expression "not to amount to much" (au sens de "ne pas créer un grand

problème"). La traduction de l'exemple 58 présente un gain par l'expression "in sheeps' clothing" qui par la collocation du verbe "fleeced" relevant du même champ sémantique crée un jeu de langage en plus. La traduction de l'exemple 59 présente un gain par le double sens de l'expression soulignée qui désigne à la fois la vitesse (sens figuré) et le dépassement de la mode (sens littéral). Le gain dans la traduction de l'exemple 60 se trouve dans l'ajout de trois jeux de mots tirés du champ sémantique des puces en suivant l'esprit du texte dans le but de compenser des pertes subies ailleurs dans la traduction. Le jeu sur les sens littéral et figuré crée un gain dans la traduction des exemples 61 et 63, où nous trouvons les mots "mudslinging", qui se réfère aussi à un débat politique, et "breathin' room", qui veut dire simplement "some space" mais qui dans le contexte de l'histoire désigne "some room to breathe" au sens littéral aussi. La traduction de l'exemple 62 présente un gain par le sens figuré de l'expression "to be sold down the river" qui désigne le déménagement de l'église et connote une trahison. Le jeu de mots dans la traduction de l'exemple 64 se base sur la prononciation exagérée (et canadienne) de "langwedge" et le fait que cette langue demeure puisqu'elle est devenue "coincée". Le gain dans l'exemple 65 se trouve dans l'expression chargée "to have one's back up against the wall", expression décrivant le sentiment éprouvé par les enfants qui veulent s'enfuir mais qui sont coincés et qui se voient donc

obligés à obéir à leur maîtresse d'école (selon le dictionnaire Random House, 1983, cette expression veut dire "to be in a difficult or hopeless situation"). La traduction de l'exemple 66 présente un gain lorsque, pour compenser l'expression matrice du texte-source "revenons à nos moutons", le texte-cible emploie deux expressions matrices qui sont "to bring s.o. back to the fold" et "to follow s.o. like a bunch of sheep".

Les jeux de langage dans Par-derrière chez mon père créent des images et des double sens qui font partie intégrante des contes. Il nous importe donc de les reproduire ou de les compenser dans le texte-cible. La plus grande difficulté dans la traduction de ces jeux de langage est la reconstruction d'images équivalentes qui devraient se créer par d'autres mots. Parfois certains équivalents des jeux de langage se créaient plutôt facilement dans le texte-cible, mais en général ils demandaient une bonne part de création.

V. Vers la composition originale:

Dans notre recherche d'équivalences, nous avons dû sentir à quels moments il semblait mieux d'employer des phrases toutes faites et à quels moments il semblait préférable de mettre nos talents d'écrivain à l'épreuve en cherchant à créer des équivalences à travers des traductions libres. Dans ce domaine-ci, des gains et des pertes semblent se créer selon le coloris de l'expression, c'est-à-dire selon l'image qu'elle

évoque, le champ sémantique dont elle relève, et les connotations qu'elle contient. Voici une liste représentative d'expressions figées suivie de celle des expressions non-figées.

L'équivalence au niveau des expressions figées:

- 67. Une main pleine de figures (35) :
A hand full a faces 'n aces (168)
- 68. sa bosse des affaires (51) :
her knack for business (182)
- 69. s'en serrait les fesses (62) :
got up all the courage he could muster (190)
- 70. et il prit le bois (82) ;
and he hightailed it into the woods (206)
- 71. jurant par tous les diables (111) :
swearing a blue streak (228)
- 72. un certain ton de vérité (112) :
an ounce of truth (228)
- 73. à peu près haut comme le poêle et aussi savant dans les livres qu'une piroune (128) :
knee high to a grasshopper 'n dumber than a hedgehawg (240)
- 74. petits-couteaux-d'or-et-d'argent-ta-mère-t'envoie-en-haut-du-champ-pour-y-cueillir-le-lait-caillé (159) :
"step on a crack and you'll break your mother's back" (263)

Dans la traduction de l'exemple 68, ainsi que celle de l'exemple 69, il semble y avoir des pertes de l'image puisqu'on ne pourrait pas traduire littéralement "she had a bump on her head that made her good at business transactions", ni "he squoze his butt cheeks together to get his courage up", les connotations n'étant pas les mêmes en anglais et en français. Cependant, dans l'exemple 67 et l'exemple 70, il semble y avoir des gains au niveau de l'image (de plus "faces 'n aces" présente un gain par la rime et "hightailed it" présente un gain par la connotation du chevreuil qui bondit à

travers le bois). Les exemples 71 à 74 semblent présenter des équivalences assez naturelles là où des traductions littérales seraient inacceptables. Pour l'exemple 73, par exemple, Wilkinson (1993) atteste "knee high to a grasshopper" mais ne présente pas "dumber than a hedgehawg", dont la comparaison néanmoins se fait assez naturellement sans trop mélanger les champs sémantiques du texte-source.

L'équivalence obtenue par la composition libre:

75. Le titre du recueil:
 Par-derrière chez mon père :
 Back home behind my father's house
 (ce choix constitue une perte de la référence à la
 chanson partiellement compensée par:)
 sur les rivières et dans les bois (38):
 over rivers and through the woods (172)
76. il valait mieux enterrer le canal avec cette affaire
 pas trop catholique (23) :
 they should leave well enough alone, and bury the canal
 and their unfortunate discovery with it (160)
77. saouls comme des tonneaux (41) :
 drunk as sailors from the hooch that went overboard
 (175)
78. Elle... s'empêchait bien de farlaquer comme la vraie
sainte qu'elle était (53) :
 ...she was no floozy... and she was a genuine church
lady (183)
79. Sainte Nitouche et fripeuse de bénitier, qu'elle dit en
 s'esclaffant (53) :
 "That pious holy water splashin' hypocrite!" and la
 Sagouine snickered right out loud (184)
80. c'était point lui qu'avait mis les pattes aux mouches
 (130):
 he wasn't the first one ta call a fly a fly cuz it flew
 (242)
81. aux yeux de fouine (175) :
 with weasel-like beady eyes (275)

La traduction de l'exemple 75, quand bien même elle serait compensée par une expression qui constitue une référence à la fois à une chanson folklorique et au titre d'un roman de

Hemingway (les deux premiers vers de la chanson folklorique étant "Over the hills and through the woods, to Grandmother's house we go" et le titre du roman de Hemingway étant Across the River and into the Trees), constitue une perte assez importante, mais puisque Maillet emploie cette expression dans un registre informel, une traduction qui rappelle le genre "Uncle Tom's Cabin" et "My Father's house", soit une référence biblique, est la meilleure solution que nous avons pu trouver. Quant à l'exemple 76, la traduction littérale perdrait la connotation de la religion contenue dans l'expression "pas trop catholique", un élément important de la culture-source mais dont l'équivalence ne s'établirait pas par une traduction littérale dans la culture-cible. Pour traduire l'exemple 77, nous avons employé une équivalence figée, "drunk as sailors", et une explication contenant un régionalisme lexical ("hooch"). La traduction de l'exemple 78 présente une équivalence conceptuelle, car la traduction littérale "a saint" serait plutôt laudative. Pour traduire l'insulte contenue dans l'exemple 79, ainsi que celle de l'exemple 80, nous avons cherché des traductions libres qui demandaient une bonne part de création. Malgré cette création, l'équivalence devrait tout de même se restreindre, dans la mesure du possible, à des champs sémantiques semblables à ceux du texte-source afin que l'image créée par la traduction puisse s'insérer dans le récit du texte-cible, et afin que le texte-cible soit une traduction fidèle de son texte-source. La

traduction de l'exemple 81 ajoute "weasel-like" justement pour conserver l'image de la fouine tout en frôlant la surtraduction car "beady eyes" se dit d'habitude sans d'autres adjectifs.

Nous constatons avec regret que les pertes ne sont pas absentes de notre traduction littéraire. Comme nous venons de le voir, les connotations constituent un élément important de ce texte-source et dans notre texte-cible, nous avons cherché à reproduire ou à compenser ces connotations et ces images, mais pas toujours avec succès. Dans la compensation des connotations et des images, il nous semble que les équivalences figées présentent parfois une équivalence qui reste seulement partielle. Nous sommes donc amenés à conclure qu'une approche basée sur la recréation artistique, comme celle entreprise par Grady dans sa traduction du Huitième jour, a l'avantage de reproduire ou de compenser les effets du texte-source, et même d'éviter des pertes causées par l'emploi de certaines équivalences figées qui se révèlent comme des équivalences seulement partielles.

Conclusion

Dans la traduction de Par-derrière chez mon père, nous avons suivi consciemment le modèle proposé par Holmes (1978). Premièrement, le plan du texte-source reconstruit plus ou moins explicitement par le traducteur devrait être le point de départ. Ce plan devrait prendre en compte les dimensions

linguistiques, littéraires et culturels, voire sémiotiques (Hatim et Mason 1990: 236-238), de ce texte. D'abord ce plan tiendrait compte des niveaux structural et sériel du texte-source, comme Holmes (1978: 71-72) l'explique (voir la citation complète aux pages 54 et 55 de cette thèse). Au niveau structural, Par-derrière chez mon père montre des épisodes de la vie personnelle de Maillet en même temps que des noyaux des romans qu'elle a publiés à la suite de la parution des premiers contes de ce recueil. Nous avons tenu compte aussi de la traduction antérieure de ces romans pour créer des références intraculturelles. Au niveau sériel, nous nous étions donné la tâche de créer des significations (au niveau des jeux de mots et des références culturelles) dans la culture-cible tout en montrant dans la mesure du possible le côté exotique que ce texte-source présenterait à la majorité des destinataires anglophones. Nous cherchions surtout à conserver les aspects populaire et archaïque de ce roman, et avons trouvé des difficultés surtout dans ce dernier domaine où notre anglais canadien ne contient pas autant d'archaïsmes que l'acadien employé par Maillet. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés d'employer des "correspondances" linguistiques, littéraires et culturelles, comme Holmes (1988: 100-101) le décrit:

L'équivalence est tout probablement le but des traducteurs, atteint de peine et de misère. Mais c'est un but qui dépasse toujours leurs capacités. Ce que le traducteur atteint réellement n'est pas l'équivalence textuelle au sens strict du terme, mais plutôt un réseau de **correspondances**, ou d'**analogies**, avec des

recouvrements plus ou moins **complets**. Ces correspondances peuvent être de plusieurs types, soit formelles, sémantiques, et/ou fonctionnelles, mimétiques, ou analogiques, et peuvent se trouver à des niveaux différents du texte traduit, soit au niveau microstructurel, mésostructurel, et/ou macrostructurel. [C'est nous qui traduisons.] ¹

En suivant, et intuitivement et explicitement, la méthode décrite par Straight (1981: 44-45) nous avons employé "comme pierre de touche [nos] propres réponses personnelles devant le texte-source et devant la traduction en cours" ², tout en respectant "la compréhension du texte de départ et la réexpression du message" (Pergnier et Roberts 1987: 398) dans le texte-cible. En évaluant notre propre travail, nous aurions voulu montrer les enjeux d'une traduction et certaines techniques que nous avons employées pour y faire face. L'examen le plus difficile, l'acceptation de la validité de ce texte-cible par d'autres destinataires, reste encore à entreprendre.

¹ Equivalence is quite likely the goal of painstaking translators. But it is a goal that always exceeds their grasp. What the translator actually achieves is not textual **equivalence** in any strict sense of the term, but a network of **correspondances**, or **matchings**, with a varying closeness of **fit**. These correspondances are of various kinds, formal, semantic, and/or functional, mimetic, or analogical, and achieved at various levels of the translated text, micro-, meso-, and/or macrostructural.

² ... the translator's own personal responses to the original work and to the translation-in-progress are employed as the touchstone for the translation process.

Chapitre VI: Le manuscrit de "Back home behind my father's house", traduction de "Par-dérrière chez mon père"

Introduction

Les recherches entreprises au cours du premier chapitre nous ont permis d'élucider les éléments constitutifs du grapholecte d'Antonine Maillet ainsi que le fonctionnement de celui-ci. De plus, elles nous ont fourni les grandes lignes directrices selon lesquelles nous pouvons mesurer l'équivalence de l'effet du texte-cible sur son destinataire vis-à-vis de celui du texte-source pour les trois traductions à l'étude. Ces recherches constituent en fait le plan selon lequel nous avons traduit les contes choisis de Par-dérrière chez mon père qui se trouvent ci-après.

Dans une communication personnelle avec la direction de Leméac en novembre 1994, nous avons appris qu'aucune traduction publiée n'existe des contes que nous avons traduits. Cependant, nous n'avons pas traduit le dernier conte de ce recueil, qui s'intitule "Acadie, paradis ébréché", car Wayne Grady l'avait déjà traduit sous le titre de "Aunt Evangeline's Treasure: Our home and native land", et l'avait fait publier dans l'édition de janvier 1987 de la revue Saturday Night. Nous avons cru bon alors de traduire le reste du recueil pour trois raisons principales: 1) à cause de leur valeur littéraire, car en effet un nombre important des grands romans de Maillet y trouvent leurs origines; 2) à cause de l'occurrence des éléments constitutifs du grapholecte de Maillet, car on y trouve un bon corpus

exemplaire des phénomènes dont il est question dans notre thèse; et 3) dans une tentative de faire connaître l'Acadie littéraire de Maillet à d'autres lecteurs anglophones.

1. Back home behind my father's house (traduction de "Par-derrière chez mon père")

Back home behind my father's house, or as the folk song goes "Par-derrière chez mon père", there is a sweet apple tree. The leaves are green, and the fruit is sweet, oh so sweet that it makes you dream of everything that is there, back home behind my father's house. You could say that in the apple tree there's an apple; and in the apple, the core; and in the core, the worm; and in the worm, all our ancestors the worm has eaten... No. That's far too morbid. Let's back up and turn our thoughts toward life instead.

Back home, behind my father's house, there's a sweet apple tree, and the tree's in an orchard, and the orchard's in a field, and at the far end of the field, beyond the ferns and raspberry bushes, lies the horizon. And from there you can take a good look at the whole wide world. Set out to sea, let yourself be carried along by a strong norwester that will drive you onward toward the southeast and you can actually go back in time.

The world looms large, back home behind my father's house. It encompasses all space and all of time. You can return home through the garden or the street; but you can also come by way of summer or the other seasons. Travelling the world takes you back in time. And back in time there is the land of our forefathers.

And that is how I left my home, my native land of sand dunes and "aboiteaux" for irrigating, to return to the old world, going back through the centuries, to search for the history of my family and my people, which is also our family and our people. Our story was written everywhere our people lived throughout history. It began a long time ago, back home behind my father's house.

Back home behind my mother and father's house, there's the Touraine, I've been told, the Garden of France. It's a beautiful green and yellow country which bathes its feet in the Loire river. You know, the glorious Loire valley with its châteaux from the Renaissance. But I haven't come to talk to you about the châteaux which haven't really meant a whole lot to Acadie. No, our people emerged from poor clay houses with slate-grey roofs. And not that long ago either. In fact, such a short time ago that one day, while travelling among the hills of the Touraine, I suddenly felt the urge to stop, like someone returning home... and to enter my house.

You relive your childhood like that. You go back to your home town, walk straight toward the ancestral home which belonged to your father's family and feel it notice you off in the distance and beckon to you to come closer. You recognize it by its familiar air. And leaning against the rotting trunk of an apple tree or with your arms folded over the front gate

you go back in time. The swing, the cherry trees, the pumpkins, the cabin, the row of rhubarb, the sandpit, the church bell ringing the angelus, Tibi, Mimo, Dolinda, and the entire countryside materializes around you; and your soul still hesitating, casts off all its moorings and allows you to sail off.

You bring back to life the greatest of all stories, the only one which truly interests you, your own life, your paradise regained. For an hour, you relive your resurrected, purified childhood, eternal childhood, laden with memories and brimming over with all the dreams of mankind. And you feel as though you possess all your possible lives in one moment, since any life is still possible in childhood.

The game of memory can be the most depressing, and yet the most marvellous activity. Everything that was once possible has already been, and so memories belong to us like treasures in an attic to which we have lost the key. All our life we search for that key, and that is the most exciting adventure of all.

Thus it was that on that day in the Touraine I returned in time further than my childhood, even further than back home behind my father's house, in fact as far back as my great great grandfather's great grandfather's house.

... And I returned home ever so quietly, excusing myself for being a wee bit late when everyone was already sitting

around the table. My ancestors looked surprised at first to see me again after all those years but they soon understood that I had come from a very long voyage, that I was the family member who had left for Port-Royal aboard one of Sieur d'Aulnay's ships, at the time of the grape harvest, and that they had been waiting for me to return for quite some time.

"So how was it over there in your cold country?"

It was the old man who asked me. He had a curly beard and a gruff voice. But all old men always have that sort of voice and that sort of beard, and so I couldn't tell who he was. Was he the grandfather of the household or the patriarch of our family tree? So I went out on a limb and replied:

"It was hard in the beginning. When we arrived at the colony, winter was already well on its way. That was something new for us Tourangeaux. The snow here does not amount to much at all... But over there, we have rolling snow, powdery blowing snow and flurries of snow we call squalls..."

"You call what?"

"Oh, sorry. Those are some of our expressions. When you live by the sea, you use seafarin' words for everything: you rig out a woman, you embark on a load of hay, you moor the senator to his county. Much like we use old words to describe new situations: the rolling of the sea becomes rolling snow, cannon powder becomes snow powder, and wind squalls become snow squalls. The first Acadians didn't bring enough words

with them from the backcountry of the Touraine to describe all the snow they found themselves buried in.

"So how didja come out of it so frisky?" asked the mother of the household.

"We had no other choice," I told her, "If you stopped moving you'd freeze to death. We had to keep moving or croak on the spot."

"I see," she added, "of course you have to make the best of it. Even when snow is all you've got for soup."

"Well, well. You could say we got a real "snow job", but all that snow is really nothing to stew about. Nature has a way of changing your outlook and your language a mite."

"Not a bit," the old man replied. "You're jabbering the same jibberish as your forefathers, except for your words for snow and fishing rigs."

He was right. For an hour, we had been discussing everything under the sun and had found only small differences in how we described the snow each country got. But we didn't stop going at the soup. By the time we got to the meat and potatoes, they wanted to know all about our life in the colony. Had we been happy? And prosperous? Three centuries, imagine that! And so I set about telling them our story.

The difficult beginning... the glory days of Grand-Pré... exile... the return to the forest... isolation; many, many years of isolation.

"And then what?" asked a shy little cousin, wrapping her

arms and legs around the rungs of the back of her chair.

"And then we Acadians grew accustomed to living life like everyone else's: drinking, sleeping, eating, working in the fields, living off the sea, a life that goes from birth clear to death, celebrating five or six sacraments along the way. Over there we lived normal lives as fishermen or farmers like all peoples of the earth.

As I said that, I realized I wasn't telling the whole truth. The life led by my ancestors returning from exile was not exactly like everyone else's. I thought hard about the years of adventure spent in the woods or along the coastline, running from the enemy hiding behind every bush, and the years spent in complete isolation which even history itself doesn't remember anymore, as it continues on its merry way as if Acadie had barely made a blot on one of its pages, for only a moment, a brief interlude between two chapters of France and England's exploits.

And yet that Acadie was nurturing a new soul, as it lived through moments full of tragedy, comedy, with picaresque romance and tales of fantasy, stories history couldn't tell, stories which have to be told through legends.

My little cousin had already fallen asleep. The whole household was frozen in time like Sleeping Beauty's castle. And so, on tiptoe, without closing the door, I left the clay house with the slate-grey roof which sheltered my forefathers, wondering if I had actually ever been inside...

2. My sand dune (traduction de "Ma dune")

Back home behind my father's house, there was my grandfather, carried away by the Spanish flu, along with his second wife and several of his neighbours. He left to his young family parcels of woodland, some cleared land, fields of wild radishes and one sand dune. Not the whole dune, though, for my forefathers had shared it with half the fishermen at Fond de la Baie from the arrival of the first colonists down to the day when this story takes place.

How I did not inherit my share of the sand dune is explained by the fact that my father had tacitly abandoned his inheritance in favour of a few years of convent school and college. In the era of big families, sons had to choose between their family inheritance and an education. Anyone who one day unwittingly showed some sign of intelligence would be snatched up by the village priest and whisked away to school with no choice in the matter, and with nothing to look forward to but a lifetime of wearing a dog collar and dying of hunger.

The woodland, the wild radishes and the sand dune were passed down to my uncles and then to their sons. But the youngest branch of the Maillet family, to which I belong, still continued to consider the ancestral sand dune as a family heirloom, and spent its loveliest vacation days there in the joyful company of a whole bunch of cousins. That dune stretching out into the sea was a span of golden sand, so soft and pure in the sun, that as it sparkled it would fill our

eyes with stars.

It also served as a natural breakwater for the fishing boats that came seeking shelter in the bay. Seven miles of bay, just think about it, guarded by the sand dune stretching far out into the strait. A gift from heaven. Some even said that only the Virgin Mary herself, the patron saint of the land and the sea, could have placed it there.

The sand dune had one defect, however: it was too long. Seven miles! Seven miles of rowing or sailing to round it before putting out to sea. So one day, someone suggested cutting a channel through it. It was long, but not very wide, only four or five hundred feet. And level with the sea. Made of soft sand, besides. A cinch, for heaven's sake!

And so everyone began consulting, negotiating, discussing at length and generally mouthing off as they usually did before such work. For it was not just a matter of digging, but also of containing the fine grains of sand that had shifted freely since the sands of time began to run. The sea had taught the dune to become accustomed to its undisciplined, bohemian life. Nothing is solid or durable on the strand, with its perpetual coming and going of seaweed, pebbles and brine. The wild hay bends, and the rocks are worn away. Thrice they dug a channel and thrice the tides filled it back up with sand.

The battle continued until the day Bec-de-Lièvre warned the men not to tempt fate any longer. In digging the canal,

they had unburied the remains of a human being who had died an unnatural death. In old Bec-de-Lièvre's opinion, they should leave well enough alone, and bury the canal and their unfortunate discovery with it. So the fishermen continued to navigate the same seven miles before reaching the entrance to the bay. But the sand dune was saved.

...For a while.

Half a century later, the subject came up again. This time it wasn't a question of cutting it in half, but in tenths, twentieths, in fact in hundreds of little plots for people to set up tents, snack bars, campgrounds and trailers. That sand dune could be worth a fortune, just think of it!

...Just feast your lovely, innocent eyes on that beautiful, golden sand dune dotted here and there with tufts of green grass and white seagulls, stretching out into the sea like a giant bathing beauty; a wild, virgin dune which laughs at the sea and the winds; a dune that accepts no praise but from the sun and the sea which, for thousands of centuries, have bathed it in light and covered it in beautiful, blue seashells. Can you picture that?

But a man came along one day, with greed in his eyes, and he saw in the sand dune something entirely different. As he flew over it, and from up in the sky, he sized it up in all its length and width... Seven miles by five hundred feet: that adds up to acres and acres of uninhabited property right down by the ocean. A wonderful dream for the future of the

small dune which lay sparkling richly with all its conch shells and starfish.

And the man took possession of the dune. Oh, it wasn't easy. He had to buy it up a piece at a time, from each fisherman around the bay. Some even tried to turn him down. But just try and resist such an offer! Fishermen who, if I know them, would have fought tooth and nail against any neighbour who tried to rob them of three square feet of wild radishes and couch grass, let the whole sand dune go for next to nothing.

Not all of it. Not the whole entire thing. There remained my cousins' share, where the sand dune met solid ground, the land which my father had traded for a few years of schooling. Education never made my father rich, but perhaps it contributed to forming in him the kind of wisdom that was his alone and which was made up of a mixture of caution and dreams: the dreams opened his eyes to the wonders of life, and the caution prevented him from mistaking his dreams for reality. He left reality to the oldest. And as is the tradition in our family, the younger children inherited stories...

...I was very young when he would tell me all about Fond de la Baie. It was not a demographical, topographical or intellectual history. No, it was the bay's own little story, the story of its soul, you might say. The marvellous

adventure of the men who arrived there by sea, two centuries before, dragging their household goods and their families over the ice; the story of the lumberjacks who, in one night, would devour a week's rations before leaving to work in the woods; the story of the giant Gros-Louis, possibly a long gone distant relative of mine, who had carried a five hundred pound pig on his back from Cocagne clear to Bouctouche, a pig which fed all the inhabitants of Fond de la Baie during their first winter in their new found land.

Later, I also heard the story of Uncle Marc, poor Uncle Marc whose name everyone pronounced in a long, drawn-out sigh, which produced a strange kind of breathing sound: Uhhncle Mhharc... Aunt Évangéline told me the story of this great-uncle, my grandfather's brother, who was considered an idiot or at least backward his whole life, but in reality, and it was Aunt Évangéline who told me so, he was under a spell cast by wild Indians.

Everyone living at Fond de la Baie had seen them, Uncle Marc and the Micmac, standing on opposite sides of Uncle Marc's front gate. They conversed quietly, but with clenched teeth. From time to time, the Indian would point toward the sand dune, and each time Uncle Mark would shake his head "no." Then the Indian left, muttering strange threats under his breath. Three days later, Uncle Marc had an epileptic fit. He never quite recovered and spent the rest of his life in a

mysterious melancholy which made people think he was soft in the head. And that was the end of that, as Aunt Évangéline so aptly put it.

And that is how a single piece of the sand dune had stood the test of time against wild Indians, engineering ventures and capitalism; that part of the sand dune handed down directly from the founder of our family tree, a man by the name of Olivier, to my first cousin. I am proud to say that I, too, was from that family, a Maillet of the Olivier branch.

And thus in the presence of the lawyer and notary public of Bouctouche, Mr. Guy Richard,

"Appeared:

Mr. Zoël Maillet, son of Donat, son of Thaddée, a lobster fisherman in the summer, residing at Fond de la Baie, facing the aforementioned sand dune,

Who by the present contract has sold along with all the guarantees of rights and ownership, and free of all debts, privileges and mortgages

To Antonine Maillet, his first cousin, a story-teller and scribbler by trade, who accepts by the present contract

One golden sand dune located between the sea and the King's highway, at Fond de la Baie, near Lac à Mélasse and le Chemin des Amoureux, in the heart of old Acadie,

With its seagulls, its shells and its tufts of grass;

And with the possibility of one day finding there a treasure chest buried by Captain Kidd and his band of pirates;

Sold as is. The buyer declares having found the said sand dune acceptable, and suitable for building on it one day a small cottage in which she will write the history of Acadie."

3. The Fortune-teller (traduction de "La Tireuse de cartes")

You say that we are a soft, lazy people, with no backbone and no marrow in our bones. You say that after all those years, all those centuries, if only we had wanted to... You always say that.

...If we had wanted to.

Well, I'm here to tell you that we did want to. If you could hear my voice from so far away, and so high up, I would tell you about our people who, whatever you might say, still has a straight backbone, and marrow in its bones. We're not a bunch of lazy bones, our life on the coast doesn't let us coast through life, and if we don't say much, it doesn't mean we don't have much to say, it's because we know for a fact that no one's listening anymore.

And why have you stopped listening?

Like all the rest, you believed that our people had died. You sang our high mass and gave us our funeral oration, and that was the end of it.

But we're still here, people are still talking about us, and that makes you mad. It's indecent, you say. The dead should keep their mouths shut, you say. Especially when they number among those glorious martyrs who have gone down in history.

History... History tried to buy us out, it did. It tried to consecrate us, mummify us, stuff a gag down our throats. But it was useless. Our people has stood firm in

the face of north-norwesters, sixty foot high waves, centuries of silence, oblivion and isolation... do you think that we can't stand firm against history as well?

History has told its side of our story. What a lovely fairy tale it made!... One day, on the shore of a playful sea, a people gathered together and cried as it sat, huddled over its land. Then a virgin-heroine rose up from among her own, and led them into a land of exile all the while chanting a hymn to nostalgia and fidelity... What a beautiful fairy tale!

If the history had been entrusted to the storytellers of my country, to the chroniclers and the peddlars and the genealogizers, I assure you, you would not recognize it today. Besides Évangéline, you'd read stories about Mathilda, and Maria daughter of Gélas, and la Sagouine, and Sarah Bidoche, yes... the woman whom one might call Évangéline the Second, the one and only true Évangéline who was actually Évangéline the first.

There once was a land of cows and cod. Oh, not a lot of cows. A few more cod. Deep sea cod they fished with bait on hooks. And smelt they icefished. There it was that Sarah, the fortune-teller in this story, eked out a humble living.

Sarah, old man Bidoche's widow, lived with her son, Bidoche the younger, in one of the oldest cabins in the country. It was a small, two room shack, topped with an

attic, still standing, in spite of the years and the northerly winds, but each day a beam or a post threatened to break. Every autumn, Young Bidoche piled dirt up around the cabin. But since he wasn't too swift, Young Bidoche, he never piled the dirt in the same place twice, so all the seaweed rotting against the house left its mark at different levels from one spring to the next. Which made the old widow say that you could tell the age of her house like the age of a tree: by the lines around it.

Widow Bidoche was only fifty-eight years old. But she was already bent over and worn out. She looked as decrepit as her house, and you could tell her age by the bags under her eyes. Each year added another line around her eyes, another inch to her waist and more cracks in her hands. Her large, agile, brown hands that gathered medicinal herbs and shuffled cards. She was something of a sorceress, she was. Not like Caille or Yophie, mind you. The widow Bidoche didn't read the Petit Albert, and she didn't turn into a werewolf. No she didn't. But she was a fortune-teller. More than one traveller and more than one sailor had made a visit to Sarah's house, and had come out with his head down; the next day, we'd learn that a sailing ship had burned at sea, or a trapper had lost his way in the woods. The whole countryside knew and no one laughed at Sarah Bidoche's predictions.

Majorique sat down in front of her and asked:

"Tell me mah forchun, Sarah."

It was September. The weather was mild and clear. But beyond the bridge, toward North-Northwest, a few clouds were slowly forming.

"We gonna have a storm?" Sarah inquired.

Majorique didn't look at the sky, but instead at Sarah's large, agile hands. If a storm was abrewin', he would learn of it just as quickly from her. Her fingers reached out for the cards stored in a tin box.

"Shuffle, cut'em twice, an' then make yer wish."

He knew the routine, Majorique did, and did as he was told.

"Times are gettin' hard, they say. Looks like they're even closin' the factories in the cities. We's a gonna feel it all the way out here in these here parts... Shuffle an' cut agen... The son of Polyte son of Jude brought the news back from far away. Montréal an' Ontario. It's warm up there. They're even growin' oranges there, they say... Didja make yer wish, Majorique? Well it's in the clubs, yer wish. Yeah... yer wish is a good un... a good wish, ya got that right... But it's hard ta say... it's hard ta tell... Well, well, my good heavens, I fear we's gonna have a storm. Yep, bad weather's acomin'... That's a good hand, look at that, yes indeedy. A hand full a faces 'n aces: kings, jacks, aces, a good hand, ya got dealt a good hand fer yer life,

Majorique. But..."

Sarah's eyes suddenly rose to the ceiling of her house as she murmured almost imperceptibly:

"Watch out, Majorique. It might not be yer fault, but don't let 'em do it, if ya ken help it."

Majorique stood up without thanking her, so as not to bring bad luck. He swung open the door and sniffed the air.

There was a little wooden church, built by the pioneers when they returned from exile. It didn't look like much, just a humble, little church. It had been built quickly to provide a place for prayers and ceremonies. Then time passed, and generations with it. And the church had stood, baptizing, confirming, marrying and burying the parishioners, for more than a century.

But one fall morning, they found it leaning over towards the bay, the bell at half-mast and the door swung wide open for all the seagulls to see. The spring tides had invaded its basement and uprooted its foundation. One more tide like that and the tiny church would float away.

And that is how all the fuss began.

Coastdwellers smile and look down when outsiders tell them they lead a quiet life, sheltered from the winds and storms of their age. That's because they know no one else in the whole country has seen winds like they have, few villages

have lived through as many real-life dramas and tragedies. They have seen the body of a coastguard entangled in herring nets fished out of the sea; little Marie set free after three days of being locked up in Yophie's basement, spells cast on women and animals and then broken. They've seen twelve men, armed with pikes and pitchforks, descend on the presbytery, call for the priest to come out and then get excommunicated by the bishop himself.

...Yes, it happened on the coast, at the turn of the century. It was decided the tiny wooden church couldn't stand up to another such wave. They'd have to haul it away from the point and go set it down elsewhere. And that is just what they were getting ready to do. The village priest called for a meeting of all the churchwardens, tithe payers and even the Easter Sunday churchgoers, and announced that, for obvious reasons, they would proceed immediately to move the church to a new location. Everyone in the entire parish gave their assent and crossed themselves. Tim would bring his team of horses and his logs and they would haul the church to the south, beside the cemetery.

Things seemed to be going smoothly. But they hadn't counted on the people from the north. North of the bridge, I mean. On the coast, you always have to reckon with bridges.

"The church belongs to the north," Basile said, hitting hammer against anvil.

The men leaving the blacksmith's took that idea with

them. And it quickly made its way along the dunes, through the coves and over the bluffs. The congregation had barely left church when the idea had already reached the high road.

"You don't mean to say..."

Why yes, that's exactly what they told them suthern folk. And the whole coast shivered and shook. The church belonged to the parish and had been built by the original settlers. And the parish, well that meant everybody, including the northern and the suthern folks. And among the original settlers were Basile's, Jadus' and Majorique's ancestors. The church belonged to both the north and the south.

"You've had it for a hunderd years; now it's our turn," snapped old man Polyte son of Jude who had been one of the first christened in it. "You were born in it, at least let us be buried in it."

"What about the bridge? Have ya thought about the bridge?"

Of course they hadn't thought about it. But there was no backing down now. If it had been winter, they could have hauled the church over the ice. But as things looked now, it wouldn't last until the rivers froze over, the poor thing, broken down and decrepit, with its bell tower hanging over the bottomless pit. They had to move it right away.

The southern folk had a solid argument: what about the bridge? But the northern men were stubborn and strong. If their forefathers could return from Louisiana and Virginia,

over rivers and through the woods, dragging their whole household behind them, would a stupid bridge stop their descendants today? Pouah!

And Jadus spit in the fire and Basile struck his anvil.

And yet there was the bridge: narrow and slender and rickety. It was the fragile link between the south and the north, between the cod fishers and the smelt fishers. They would have to get the church across that bridge if they were going to set it down on the northern side.

"It's too risky, it's too wide to get across."

"An' what about the rest of us, every time we goes across the bridge on our way ta church, doncha think its risky? And if it don't fit across, we could always build us anuther, bridge that is."

This time, the south shook all its sand dunes and its two lagoons mightily. Enough talk about movin' the church, were they gonna hafta build themselves a bridge, too? And who was gonna pay for all that?

"Well just who do ya think pays tithes, anyways?"

For a hundred years, they had paid tithes to the other guy's church. Charity, tithes, collections, good works, and for who?

Majorique rose up on the bow of his fishing boat and shouted:

"If a bridge costs too much, we'll build ourselves a church, on our own side a the bridge, right smack dab where it

belongs."

The winds had changed direction, and a north wind, dry and salty, began to blow. A storm might indeed be heading their way.

At that moment, Majorique noticed Sarah Bidoche down at the end of the dune, looking for the first sprigs of healing roots and plants. He plunged his oars into the water and headed toward the point. But when he came ashore, the sorceress was nowhere to be seen. She had seen aces and kings in the cards, but she had also warned him: "Watch out, Majorique. Stop 'em if ya ken..." But it was his own ancestors who had built the church. Folks even said his own ancestor, Majorique son of Gabriel, had carved the tabernacle and altar with a pocketknife. And now them suthern folk were trying to take over at the helm of the parish and steer the church.

"So ya ain't done enough a robbin' ar lobster traps an' ar nets," Majorique roared, "an' yer gonna try ta take ar relidgin from us now, eh?"

For religion to move north, it would have to go over the bridge. And that was where it got stuck. The bridge had always isolated the north. The men standing around at the forge looked at the river in a kind of rage. One day...

"I'm gonna go finish them and their bridge," Basile snarled, without lifting his eyes from the fire.

Just then Majorique remembered the words spoken by old

mother Bidoche. "Don't let 'em do it," she had warned. But he didn't budge.

So then Jadus son of Généreux picked up a firebrand in his tongs and left the forge. They saw him cross the bridge and head south. But already the storm clouds were breaking over the entire river and the lagoons.

The same day, the little church burned down to the ground.

Then a judge, a bishop and some magistrates came to the land of sand dunes. There they held a trial that lasted through the fall. The fishermen of the south swore with their hand on the Bible that they had seen Jadus cross the bridge with a torch in his hand, at high noon... But how could they have known it was Jadus in such a storm, the bunch a lyers? Then goldurnit! who set the church on fire?... So maybe it was the lightnin'?

"That day, the lightnin' fell in sheets, it didn't strike in bolts."

Ferdinand himself pointed out that fact. At two places in the parish, the lightning had indeed fallen in sheets and had not struck as bolts. So the church might've been set on fire on purpose.

"An' what makes ya think the northurn people dun it?"

"On account a the threats they wuz makin' "

And besides, they had seen Jadus son of Généreux with his flaming torch, and swore they had.

And so the proceedings continued.

The region's chroniclers do not agree about the details of the trial. You would have to delve into the magistrates' archives to find out the truth of the matter. Did they really ask la Bessoune to testify, as she was standing on the bridge that day as usual? Or, as some would like to believe, could someone from the north have betrayed one of their own?

Either way, Jadus son of Génèreux was found guilty.

He was a fisher of shellfish and smelt, Jadus was. He spent each winter on the bay, with the others, in his cabin, ice fishing, tinkering about and telling stories. He was a good storyteller, old Jadus was, and well respected around the bay. It was him who had been able to distract the inspectors with his stories, one day, just long enough to warn the others to toss their goods into the ocean. And the inspectors went away empty-handed while the fishermen laughed heartily.

"That day," remarked Majorique, "the smelt wuz abitin' by the dozens, drunk as sailors from the hooch that went overboard."

And Majorique swore that Jadus would not pay alone for what they all did together.

The story has always been that it was Majorique who led the men to the presbytery. A small group left Basile's forge and by the time they reached the bridge, there was a lot of them; and almost all the northern folk headed due south, armed with pikes and pikestaffs.

...The suthern priest better come right out of his presbytery and show himself! He better come out and defend the rights of half the parish face to face in front of the other half of the parish. That's what they had come to hear! And they would go back home either with Jadus, or with the church.

They were strong and stubborn, the fishermen of the north were, and they felt they had been wronged. And besides they were used to storms. Yet Thaddée son of Louis and Johnny Picoté, the two most trustworthy of the coast's chroniclers, maintain that no one ever laid a hand on the priest. But he was scared, the poor man, and he made some promises. Did he agree to give them the church? Or to set Jadus free? As the story goes, the northerners, after a few hours of their siege, took off toward the bridge again celebrating their victory.

...But the next day, the bishop excommunicated them.

And that was when the widow Bidoche appeared. Her warnings hadn't been enough to prevent the catastrophe. What was supposed to happen did. But the cards revealed nothing more. Now the men could take their destiny back into their own hands and direct the course of events. And the fortune-teller left her cabin and planted herself like a tree on the top of a hill.

"Stop!" she yelled at the top of her lungs to the people from the north.

They had burned a church, put a man in prison, insulted God's representative and lost their right to the sacraments. That was enough. Now they had to do penance. None other than Sarah Bidoche herself would lead them as they went to ask forgiveness from the Church. They would all go in procession, barefoot. Yes, Basile, Majorique, Jadus's wife, Sarah rounded them all up.

The procession tramped all the way to the presbytery and a delegation of three men on horseback rode on to the bishop's palace.

Along the coastline, to this very day, no one knows what was said on that day between the bishop and the excommunicated men from the North. Some claim that they had some mighty strong words to say to one another. Thaddée assures us, however, that the fishermen gave in and did their penance. But that did not stop them from returning with their shoes on, their heads held high and their sins forgiven them.

The next spring, they built two churches in the land of sand dunes; one to the south, near the cemetery, and one to the north, beyond the bridge. And with that, a new parish was born. And among the newly appointed churchwardens were Basile, Majorique and Jadus son of Généreux.

Majorique returned to seek out old Mother Bidoche and asked her:

"Tell me mah forchun, Sarah."

It was near the end of May. The weather had warmed up.

"We's gonna have good weather this summer," replied Sarah. "Shuffle, cut'em twice and then make yer wish."

Majorique knew the routine and did as she asked. The fortune-teller arranged the aces and kings on the table and smiled at the smelt fisher.

"This time yer destiny is in hearts, Majorique. That's better 'n clubs. A good hand, I must say, a very good hand indeed, Majorique. As fer yer wish... Yup, it's a good un, alright."

Majorique kept his wish a secret. But he was smiling as he left Sarah's cabin. Once again, the sky filled with gulls and the bay was calm.

Old Mother Bidoche, standing on her front porch, watched Majorique walk away and thought to herself:

"Now they ken jus' try an' tell me that them there patron saints is the ones that build parishes," she scoffed. "Saint Majorique be his name, then!"

No, my people are not soft, lazy good-fer-nothin's, who ain't got no backbone and no marrow in their bones. They haven't always let themselves be fleeced by wolves in sheep's clothing. They, too, conquered bit by bit, the land on which they live and the sea which sustains them. And it isn't true that they let themselves be led to ruin, deported and sold out, without resisting or responding.

...If only the storytellers, chroniclers and

genealogizers had been allowed to write history. Then, instead of Évangéline, we would have seen Mathilda, and Maria daughter of Gélas, and la Sagouine, and Sarah Bidoche... and we would have learned how, all along the shore, villages and parishes sprang up and, indeed, the whole of Acadie was born.

4. The Rag Lady (traduction de "Les Sargaillounes")

I often went to Sarah's to have my fortune told, but less to find out about my own life than about hers. For Sarah is one of those cardreaders who give you the low down, as they deal out clubs and diamonds, and who are always telling stories, commenting on people's lives, and delving into people's ancestry. She knew my great uncle Jadus who had one daughter and eleven sons... eleven sons! Heavens yes, one right after the other. Oh, what they couldn't do back then! She knew the old sorceror from Rivière à Hache, that demon of Hatchet River, who could burn down a church as easy as be buried stark naked smack dab in the middle of a field of wild radishes a hundred feet from holy ground. Oh yes, people like him were almost not of this world, those devils, and we must hope that on the other side he will find himself in the loving arms of the Good Lord. And Sarah knew la Sagouine too, in her youth.

I was afraid Sarah would talk about other things as she shuffled her cards, and so I quickly grabbed the ace of spades which was still fresh from the deck as she deftly palmed it.

"So you knew la Sagouine in 'er youth?"

"In 'er youth, in 'er old age, oh yeah; and also in 'er in between, when a person is, like they say, straddling the middle of life."

And from Sarah's throat and eyes there burst forth that bellowing laughter that she inherited from her father, who had

inherited it from a long line of ancestors who had come to this land over an ice-covered bay. Was it the mental image of a Sagouine straddling life that made her laugh? Or was she already thinking about something entirely different?

"I knew la Sagouine when she had her little spats with la Sainte," Sarah declared. "And that was truly sumpthin' ta behold. It's too durn bad ya missed that."

She was making my mouth water, that old witch. To think that I had lived so near, and that I had missed that event!

Little by little, however, I pieced together the story, or at least what remained of it in Sarah's memory.

Once a week during the years of prosperity, La Sagouine would open her display of rags and old clothes, which she would sell at quite unbeatable prices, but her clientele would still haggle with her over them just for fun. For it would have meant showing a lack of respect toward everyone concerned, and especially toward la Sagouine, if everyone had just come and paid cash without bargaining like rich folk do. No siree, in la Sagouine's part of the country, you bicker and get downright obstinate just because that's part of doing business.

People would get downright obstinate about prices, but also about the quality of the merchandise, although everyone knew perfectly well where the stuff had come from. For even with their eyes closed, everyone could recognize the bank

manager's shirt or the doctor's jacket on the backs of Henri son of Gros-Ventre or Francis Motté.

But don't go and make up a story about la Sagouine being a thief. No, she was a beggarwoman. She went from door to door begging like any poor servant of the Good Lord has a right to do, when all they receive from the Church is three drops of water at their baptism and a slap on the head at their confirmation. And thanks to her knack for business, from the fruits of her begging for the wherewithall to protect the poor left shivering out in the cold in her neighborhood, she sold some clothes on the side and so was able to eke out a decent living which brought her respect and dignity.

That is about how la Sagouine saw it, and how the saintly Sainte began to see it, one fine day, with no warning to anyone.

The Sainte's starting up a rag sales business was the hardest blow that la Sagouine had taken in her whole life. Up until that day, the Catounes and the Pitounes of the country had quite openly competed for territorial rights in the business of another kind to which la Sagouine would resort from time to time, out of pure necessity. But she was old enough to understand that in that profession, there was room enough for many. Whereas in sales, success for one means bankruptcy for another. And that, la Sagouine knew for a surety. And she soon noticed a loss in revenue.

Day in and day out, she watched as la Sainte added orange

crate after orange crate to her stall, and piles and piles of old clothes for sale. She had to stand by helpless as la Sainte's business grew and flourished, insulted by this newcomer who hadn't even bothered to start at the bottom of the ladder, with socks and undershirts, and work her way up like everyone else.

... No siree, right from the start, that old biddy jumped right in selling dresses and bonnets like they were going out of style. She even became so bold as to start selling hats. Yes indeed, ladies, hats! Everyone recognized the feathered hat that had belonged to Dominique's wife and the curate's fur cap, and... Holy Mother of Jesus! A fox fur! As sure as I'm standing here, she tried to sell a stole made of fox fur! Had she no pride trying to sell a fox fur to poor folks who ain't never even had a featherbed to sleep in. A fox fur! La Sagouine had had enough! This time la Sainte had indeed gone too far. And so la Sagouine closed down her shop and went to think things over on the shore.

She had to find some way to put that fat cow in her place. But la Sagouine knew from the start that it would not be an easy task. How can you strike at the pride of a woman who had forsaken the things of this world such a long time ago? That crazy Sainte didn't drink, didn't smoke, didn't go dancing and she was no floozy. She had remained true to her religion, and she was a genuine church lady. A Saint, phooey!

La Sagouine might not have much schooling, but she wasn't born yesterday, and she could tell that la Sainte was setting up a saintly smokescreen. "That pious holy water splashin' hypocrite!" and la Sagouine snickered right out loud.

Then she thought about it. A saint who stole business from others deserved that others do the same unto her... But how can you steal saintliness? And so it was, with her feet buried in the sand and her head buried in her hands, in deep reflection, that la Sagouine saw a heron with a long beak at the end of a long neck strut past at the water's edge. It went along its merry way, without a care, waddling along with its butt in the air like someone who was off to vespers. La Sagouine reflected for a moment on the shore bird. Then pulling her feet out of the sand in a single bound, she let out a loud "Aha!" and headed off toward the church.

You might have thought that the Sagouine's beginnings in the way of saintliness would have been difficult and clumsy. But that would have been misjudging a woman who, because of her circumstances, had had to change occupations seven or eight times in her life. And anyways, she already knew a little about church-going. For years, she had cleaned and waxed the floors of the Sisters' chapel and the church hall.

So she learned her new profession as easily as she had her old ones. As usual, she threw her whole body and soul, and guts and innards, into it. As she would say: either yer

a saint, or yer not; and la Sagouine was not one to do things by halves. She armed herself with a Sunday missal, two hymn books, the usual array of medals, rosary beads and scapulars to ward off sickness, bad weather and untimely death. She stopped smoking, chewing tobacco, Jesus Christ son of the Good Lord! she stopped swearing, and even abstained from gossiping from door to door about her mortal enemy, la Sainte. It was the quickest and most complete metamorphosis that the coastline country had ever seen since the time of the flood.

And la Sainte was the most astonished of them all. And the most outraged. For la Sagouine had taken from her the only role that was truly hers, la Sagouine was stealing her share of heaven, from her, who had already forsaken the things of this world. La Sagouine was insulting God and His saints, and doing a grave injustice to la Sainte who had never missed the first Friday of every month, nor Sunday vespers, nor her supplication: a supplication with its three rosaries one after the other, chock full of righteous intentions la Sainte made up off the top of her head, for the dying, the sinners and the renegades of the parish. This time, she would come up with an unequivocal prayer for the newcomers in the Church who figure they can so easily take over the paradise belonging to others. She would put that miserable ragamuffin merchant back in her place!

...But the poor Sainte didn't have the right to put

anyone in their place, having already lost her place on the front pew, and the presidency of supplications. She still could not believe her eyes as she was then forced to admit that la Sagouine had quite handily taken over the pulpit and was already announcing the first ten Hail Marys: "Let us pray," she began to declaim in a most saintly voice, "that the menfolk in this here parish does their dudy. Our Father which art in Heaven..."

And that is how la Sagouine got back her business, demonstrating to la Sainte that she had to choose between heaven and earth. She chose heaven and left the earth for la Sagouine who, the following day, sold off her medals and her scapular along with her socks, bonnets and undershirts.

And that is the whole story as revealed to me by Sarah who, as she was running her long fingers between the hearts and spades, was still laughing heartily and shuffling her memories along with her cards.

5. La Bessoune (traduction de "La Bessoune")

The story which you are about to read or hear is not a happy story, I must warn you right now, as it ends with the death of a poor girl; it is not very edifying either, for it recounts her life. If you prefer not to listen, or read any further, you have only to plug your ears or cover your eyes. I'll speak to the others. And possibly I could speak to you as well, if perchance you removed your fingers or spread them apart enough to allow this poisonous, shocking story, which was censored by my priest, to filter through. But I know my priest will not plug his ears, but he will cover his eyes, for he knew la Bessoune.

La Bessoune was her mother's only surviving daughter, having lost her twin on the day she was born, but she did not lose her status as "la Bessoune", the twin sister; around our way we called her "one a them thar twins", which established her identity throughout the countryside from Ruisseau des Pottes to Lac à Mélasse, and including Étang des Michaud, Butte du Moulin and Pointe à Jacquot, where the first settlers came ashore.

No one knew her by any other name than la Bessoune, nor did they know of any other father for her than the East wind. For it was one of those intrepid and insolent noreasters which, having washed ashore on the country's coastline a ship

from a foreign land, had, in the same gust, blown ashore a simple young woman who became la Bessoune's mother nine months later. La Bessoune was not curious and never tried to delve and trace out her lineage. Once her mother told her about the noreaster, she was satisfied with the explanation, and even gloried in claiming that she was a daughter of the wind.

One day, however, when la Bessoune was about to turn fifteen, she was found standing on the river bank watching intently a small white sail out on the high seas and singing with joy, her dress flying in the wind. The inhabitants of Lac à Mélasse claim that her mother died of a broken heart; but all of the inhabitants of Ruisseau des Pottes hold that claim to be false, and they were in a better position to know. La Bessoune's mother was carried away by an inflammation of the lungs, which was all she left as an inheritance for her daughter. But the daughter, less worn out than her mother, lived through it.

And there she was, la Bessoune, snatched from her family and from death in the same day, left all alone and out in the open, embarking on her own on the long voyage which philosophers call the journey from the cradle to the grave; which the moralists call the vale of tears; but which la Bessoune simply called life.

Conscious of her meagre fortune, la Bessoune wisely sat back on her heels and began to reflect. She realized that the

same winds that breathe life into us are full of nothing but hot air and don't bring us any food, and she could not expect any help from the wind; neither could she ask for much more from the sun which warmed the earth for only one season a year; and lastly, a good girl has many other little inconveniences she must worry about. La Bessoune concentrated with all her might on those major existential problems for a good ten minutes at least; after which, judging that she had spent enough effort being careful, she thought no more of it.

And she learned all her lessons from life itself.

La Bessoune's emancipation awoke every wind in the country: the southwester, the noreaster, the southeaster, the norwester, the south-southwester and the nor'-noreaster all began courting her wildly. White sails and capricious wakes tracing arabesques in the water covered the sea, and they all came to rest at la Bessoune's feet. And la Bessoune, alone and with no visible means of support, did not lack a thing.

Her fortune drew the attention of the young women from Butte du Moulin, while at the same time striking panic in the hearts of the women who had brought them into the world. For the small village around the Mill which loomed high above the sea allowed the inhabitants of the Bluff to watch from time to time, from their dormer windows, the dance of the seven sails which seemed to send secret messages to the entire continent as they danced in the wind like so many veils.

The story has it that, quite by accident, one of the messages washed ashore beside a young girl from the Mill, as, one April day, she was found singing at the edge of the water while her skirt blew about in the wind. Someone told her cousins, who told the verger who faithfully told the whole story to the village priest. The following Sunday, the entire parish learned of the event straight from the pulpit. The priest described it to his congregation and commented on the heroic lives of Ruth, Esther, Judith, Veronica and all the saintly women of both the Old and New Testaments and ended by describing the dangers which befall young girls who go too near the port during the warmer seasons. That day, the whole parish understood the true meaning of the Holy Scriptures, and all the young women unanimously gave as an offering a palm to Saint Mary Magdalene who had wept so inspiringly over the truly evil sins she had committed.

The day after the famous sermon, a few mademoiselles from down by the Stream and up at the Point joined forces with those from the Bluff, and the sails did not stop dancing on the high seas for the rest of the spring. The contagion had already spread to Lac à Mélasse and was threatening to invade Étang des Michaud around Saint Anne's day. The verger wrung his hands and got up all the courage he could muster as he repeatedly told the barber the parish was on the verge of sinking into iniquity.

The parish did not sink into iniquity, for the

southwester blew away all the sails that the noreaster had blown in, and autumn brought tranquillity and integrity back to the coast. Still la Bessoune, alone and peaceful, watched at the foot of the bridge, expectantly, continuing the work that her mother had so skilfully begun.

For the girls of Lac à Mélasse and Butte du Moulin, the incoming tide that had brought and laid at the feet of these sixteen year olds so many foreign ships was now but a nostalgic memory; and so each girl left for the fields, the city or the convent, leaving room for a new regiment to take up the slack the following spring.

And thus from springtime to springtime, ships from the Seven Seas came one after the other into the smallest port in the country. And to greet them, there was the most vigilant sentinel imaginable strung out along the beach or along the docks: each evening, Nounes, Catounes and Pitounes guarded their villages to prevent the crews from going any further. And the young sailors, whose hearts had been torn for months between seasickness and homesickness, gave themselves over without resisting to the sickness which was new for them, yet as old as both the others.

As for the bridge, la Bessoune kept it for herself. She did not know how to read or write, poor Bessoune! but she was nobody's fool. She had heard many a time the veterans of the Great War declare that as long as you can hold the bridge...

And so she had to hold the bridge.

Besides, the bridge was made just for her. A long, narrow, wisp of a bridge, which danced in the slightest breeze, yet stiffened and held up under a storm. In the morning sun, it would light up like a great silver pine, but at night it was as formidable as a werewolf. The bridge of a thousand faces, softened by the rain, browned by the sun, hardened by the wind and shaking at the slightest shiver from the river running under its belly. A wonder of a bridge! La Bessoune, who knew all about bridges, had sure picked a beauty.

La Bessoune adopted the bridge as others would a dog or a goat. She made it her home, her headquarters, her special witness and companion at arms. She was able to master it so well that no one would have dared try to move her. Of that bridge, she knew every wrinkle, every joint, every nerve and even the innermost secret articulations which span the distance between a bridge and a mythical dragon. La Bessoune was the soul of the monster, the princess of the castle.

The princess, however, refused to be rescued by the knights of the countryside. Daughter of the East wind, she remained faithful to her origins. Only those whom the sea had brought from far away lands found grace with her. And la Bessoune had a discerning eye. The little chartered boat from north of Ruisseau des Pottes had ventured clear to la Bessoune's bridge but was outright rejected in midstream and

just about sank then and there. The other menfolk in the land got the message loud and clear and passed over the bridge without stopping.

With one exception, however.

The village priest, whose charge began to weigh heavily on his rheumatism, had finally obtained from the bishop's palace the aid of a young curate fresh from the seminary. The new priest was as full of zeal as he was steeped in religion and blessed with natural good looks. But the curate despised learning, vain beauty and deceitful vanity, and paid attention only to his duty as a servant of the servant of the Lord.

It was in that spirit that he resolved to wage a holy war on the accursed bridge. To succeed in his plan, he camouflaged his dog collar under a scarf and covered up his tonsure. Then he set off toward the sea, one moonless night, a little before midnight. As he approached, la Bessoune was on the bridge guarding the stern, waiting for him.

At this point in my story, I am obliged out of honesty and the respect I have for you to tell you that I possess no sworn account of what happened next. The stories from Ruisseau des Pottes contradict those from Lac à Mélasse, which do not agree with those from Étang des Michaud. Some claim that la Bessoune... Others maintain that it was the curate

who... Finally, a small number, and I am one of them, are of the opinion that the whole affair should remain shrouded in mystery to conserve the honour of both la Bessoune and the Church.

For the poor Bessoune never quite fully recovered. Had she looked into the innocent eyes of the young abbé and seen the flames of the hell which lay in wait for her at the end of the road? Or was it in her own heart that she had suddenly felt the burning of a pure, sweet fire which no foreign ship had yet succeeded in lighting?

From that day on, she languished, leading a joyless existence. You could see her alone, pacing back and forth across the bridge, imprisoned between the iron railings, as the sea continued to carry its sailing ships from east to west. The entire country from the Point to the Stream, felt her sadness and melancholy. For they no longer heard the bridge creaking in the storm, nor singing in the wind, and in the morning sunlight the sea no longer reflected its silver pine needle-like shadows. The coastline country had lost its fairy princess, the mysterious spirit of the magic waters.

La Bessoune died at a very old age, while muttering some strange words. She seemed to be talking to the wind, her father, entrusting to him her bridge and the sea. She did not feel any panic or agony. It was just that her breath became weaker and weaker and finally subsided like a breeze which bit

by bit comes to rest on the grass, there to sleep.

And ever since, no one knows for sure, back home behind my father's house, whether la Bessoune was a slut or a saint.

6. The Ghost of Lovers' Lane (traduction de "Le Revenant du Chemin des Amoureux")

If anyone thinks he recognizes himself in this story, he's right: I am talking about him. Everyone else is stuck up and conceited and the storyteller has no interest whatsoever in their story.

This story was told to me by Arthur, who received it from Pierre son of Tom, who heard it from Thaddée son of Louis, to whom it was told as I am telling it to you by none other than Johnny Picoté. All those mouths and ears are the most well respected around Pointe à Jérôme, and except for mine they are the most well respected back home behind my father's house. I will therefore restrain myself from intervening and will tell you the whole story in its original state, allowing myself to add to it only a bit of Acadian grammar and downhome syntax.

But if it is the storytellers of the Point who take credit for my story, I suppose that they must also take the blame, if one of those snobbish people of whom I spoke earlier were to get slightly upset because their name doesn't appear in my story.

There were, however, quite a few of them in it. I have that on good authority from Arthur himself. Some say fifteen, others forty, and still others would like to include the whole parish. If I could offer my opinion, I would say that's going a bit far. Not that the parish would have been unable to do

it- it's the boldest and sauciest little church-going parish that the archdiocese ever created- but because in a story such as this one, there is simply not enough room for everyone.

After all, it's a question of priorities. One must begin by excluding women and children, at least from the major roles. I say the major roles, because when it came to keeping watch, and in certain peddling and gossiping activities, everyone was involved. And to go and say that Calixte's widow didn't stick her nose in it... But we'll get back to Calixte's widow some other time and in some other place.

In the beginning, no one seemed to take the thing seriously. Some fishermen from Fond de la Baie spread the word that an old tongue-wagger from down by Chemin des Amoureux, or Lovers' Lane, was seeing visions and that people were talking about them around Pirogue. An apparition had appeared to him, everyone was saying in that neck of the woods, without believing in that apparition anymore than they believed in Halley's Comet. But, three days later, when the same apparition showed itself to two men from the Bay who were peacefully carrying along their lobster traps, the drama entered its second phase.

The news swept along the coastline, rounded the point, climbed up and over the bluffs and flooded the town in less than twenty-four hours. People began to repeat what they had

heard: that two of the most honest men around the Bay, while carrying their traps and not hurting anyone, had come face to face with a... At that point, the storytellers stopped dead in their tracks: no one knew what to call the thing. It was white, came toward you, and might've had the form of a human being if it hadn't been so wriggly; but it didn't stop, it looked something like a scarecrow but not really.

"Wouldn't that be somethin' like a ghost?" a young girl from the Cape asked innocently.

From that moment on, everyone called it by its proper name and the sightings increased mightily. The whole parish became interested in the ghost's comings and goings. They started to take note of the times and places it appeared and, little by little, they began to get used to its dancing about and hijinks. Some members of the younger crowd from Butte à Tim became so bold as to reach out and touch it. But the ghost wasn't one to take its ghostly duties lightly, and it disappeared. For their trouble, the braggarts from Butte à Tim received a collective headshake from the parish which snuffed out any desire they might have had to repeat such a brave act.

So the ghost was a good little devil and after three days it reappeared. And more and more, the parish became accustomed to its antics.

At this point, Johnny Picoté, the first to tell this story, would surely have condescended to supply his public with the few necessary geographical explanations, if he had known that among his listeners there would be strangers to Pointe à Jérôme. I will therefore embellish his story with some background facts, but only to enlighten you and because I love you. I solemnly swear that if the storyteller were alive today- may his ashes rest in peace!- I would consult him; but I must take such liberties as I do, since he is dead and buried, the poor dear soul.

The parish I am referring to, the one that provided the stage on which this real-life drama played out, is situated in the most beautiful and flourishing part of the county. In those days, it was a solidly built, brave and intrepid parish, but also as tricky and sly as it could be. Under a small, submissive and orderly exterior, it would have been capable of proclaiming itself a republic, if it had had any cause to. Fortunately, the whole countryside respected its moods and its independent nature, and peace reigned.

Nonetheless it didn't stop a few not so neighbourly neighbouring villages from gazing enviously at that parish which was so nicely nestled between the sea and the hills. A big highway crossed through it, from end to end, and numerous dirt roads and cow trails connected it to neighbouring parishes. But most of all, alone of its kind, it overlooked the bay. You might try and tell me that other parishes have

bays too, and that water was not a rare sight in our country, and that the sea belongs to everyone. I know, I know. But I am not talking about just any bay, I am talking about "the" Bay. A bay seven miles long, formed by a pure, fine-grained sand dune, the only one of its kind in the world... Or almost. And at the end of the dune, there was an entrance wide enough to allow sailing ships to pass through it in the night, without neighbouring villages knowing about it. You must be beginning to understand all the advantages of such a topography right down by the ocean, during the great age of trading with the islands.

...One moonless night, a little before midnight, the bow of a small sailing ship edged its way forward through the entrance between the shoals and the rocks, as far as possible from both shores, and made its way into the bay in complete silence. Those aboard turned off lamps and lanterns before reaching the shore, but they lit one lantern they left swinging back and forth in the shrouds from port to starboard. On the rock facing them, a barn lamp answered the sea lamp and then everything became pitch black.

...And the same thing took place the following night.

As Pierre son of Tom was to say later, the group of curious onlookers who attended the apparitions, down at the other end of Lovers' Lane, could have discovered a much bigger mystery on the coast, if they had taken the trouble to go down

to it. But as it was, the curious onlookers were following the ghost's antics, and the sea was peaceful and calm.

It seems that the sea would still be calm and peaceful today, Arthur told me, if Pirogue had kept its nose in its own business. But Arthur said that years ago. Since then, they have discovered the role Saint-Hilaire played in the ghostly affair and especially the role played by the women- those miserable women!- from Village des Collette.

Saint-Hilaire and Village des Collette, like Pirogue by the way, were the closest neighbours to Pointe à Jérôme. And such belligerent, jealous and carnivorous neighbours they were too. They always had their jaws wide open, ready to devour a marsh or a meadow which had belonged to my parish since the arrival of the first settlers. A lot of good it did to stand up the flood gates each spring, the snowfalls of the following winter always knocked them down again; and Village des Collette and Saint-Hilaire would quickly have the stakes and lines moved back at least another twenty feet every year. So you might picture the mood of those feisty neighbours when they heard about the ghost!

They began by spitting at everything that could be taken for a phantom or a vision. No one was gonna make 'em swallow that story! They had been around long enough to know... But seeing that the ghost of Lovers' Lane kept up its apparitions, they finally declared it the common property of all the

coastline villages.

At that declaration, Pointe à Jérôme jumped to its feet and without the intervention of a few wise old men around the church, the whole affair might have come to an unfortunate end for the three parishes.

But it was the ghost that paid the price.

As far as the storytellers were concerned, Pointe à Jérôme was wrong to despise its neighbours. For even though they were not the strongest, they were the most troublesome. And that is the most dangerous kind of village to deal with in an affair as delicate and mysterious as that of Lovers' Lane. There were many will o' the wisps and buried pirate treasures that disappeared just like that into thin air. To do things right, they should have dealt with the ghost on its own terms, without becoming so mean-spirited. But people were already getting downright upset and forgetting the sacred character of the adventure.

The neighbours were irritated, and, having realized that they were not going to be given their share of the ghost, decided to take it by force. And thus began the craziest and most foolhardy undertaking ever attempted around our way. The combattants themselves, if they had been able to foresee the consequences of their acts... but, as Thaddée used to say, you never think of the consequences beforehand. What followed proves his point.

The storytellers never agreed as to what happened on that

infamous night in the Chemin des Amoureux: the attack came from the coast, says one; no, from the woods, says another; and according to Thaddée son of Louis, they came down directly from the highway. All that's known for sure is that the fight lasted all night, as they tore the ghost apart limb from limb, and the next morning, each parish sat dazed and confused and empty-handed as they discovered that all that was left was ripped shreds of the ghost's skin, as white as a sheet.

Each combattant returned to his wagon or his rowboat, perplexed and ashamed, not daring to expose his feelings or those of his neighbour. But that uneasiness was not going to last very long: as it was too heavy for Calixte's widow to bear.

"Yer maybe thinkin' we ain't got no idea bout what's goin' on under the covers, are ya?" was her cry, from door to door and from front gate to front gate.

No, she had no idea. No one had any idea yet. But everyone suspected something; and it wasn't going to take Calixte's widow long to find out just what that something was. The spirits had become lazy, since the ghost's death, and a devil of an itch was just waiting to be scratched.

They said it was Calixte's widow herself who took charge of the affair. That has not been proven for sure. But it doesn't really matter who led the enquiry, it led directly to the coast where, at the point where the sand dune met solid ground, right where the small sailing ship from the islands

was unloading its cargo of barrels and jugs, unbeknownst to the customs officers.

The inhabitants of Pointe à Jérôme and the neighbouring parishes had more than one reason to be missing their ghost. For those mysterious beings who take the trouble to come so far just to disturb the living ordinarily leave along their way a certain zest for life.

...And so in the words of Johnny Picoté himself, the first teller of this story, who passed it on to Thaddée son of Louis, who passed it on to Pierre son of Tom, who passed it on to Arthur, who told it to me, the apparition of the ghost of Lovers' Lane was the last and greatest event of the prohibition era on the whole east coast.

7. Private Bidoche (traduction de "Soldat-Bidoche")

My generation talks a lot about war. It's still a current and extremely fascinating question. And a subject that's never exhausted nor untimely: the priest preaches about it; the baker bakes it with his bread; the government votes on a budget for it; and at school, the children count on their fingers all the greatest battles of history. It makes a subject for academic competitions at Universities; it hits the front pages of newspapers; and every quarter century it requires a redrawing of the map of the world.

That is how it came to be the greatest historical reference. Try to imagine the history of the world without the Trojan War, or the Punic Wars, or the Hundred Years' War, or the War of the Roses or the Franco-Prussian War or the period between the wars; the phony war, the Cold War or the Six-Day War. The end of all wars, let's not fool ourselves, would be the end of History as we know it.

It would also take away the greatest heroes of humanity and the idols of our childhood. Without their wars, Achilles would be nothing but a foundling who had a problem with his heel; Caesar, an upstart Roman; Joan of Arc, a Bernadette Soubirou or a Lucia de Fatima; Napoleon, a half-pint Corsican who would have ended up going home; and Private Bidoche, a shell fisherman who would've married a bean planter and would never have been heard of at all.

But war provided a great opportunity for this man who had

never had any others in his whole life, but who made so much out of that one moment of glory, that the digger of shells in the summer and of oysters in the winter became just what you will see.

Private Bidoche, to call him by the name with which he went down in History, received by mail on August 15, 1940, a letter drafting him into the armed forces of His Majesty the King of the British Empire, of whom, he learned on that day, he was a loyal subject. Private Bidoche noticed right away that the King was the same one whose picture was on stamps and money and that was enough to reassure him: he thought to himself that His Majesty would be too busy with his Empire to worry about shell diggers, and he hightailed it into the woods. However, the Crown's royal hunting dogs tracked the deserter to his hideout in a hollow birch tree and Private Bidoche was lucky enough to join his regiment only 8 days late.

And that is how Private Bidoche entered the army through the back door. For during his first month spent in prison, he had lots of time to get used to the idea that shell and oyster seasons had been suspended for the time being, and that he would have to wait for three whole years before taking up his shovel and rake again. That calculation was not beyond Private Bidoche's reasoning powers: the Great War had lasted four years, or so he had been told; he had also been told

that this war was between the same countries for the same reasons and in similar conditions; one year of the war had already elapsed, or so he had been told; therefore, without anyone's help, Private Bidoche concluded that the whole thing would be over in 1943. He resolved to take sides and organize his own resistance for three years. After which, he would no longer take orders from anyone.

Luckily for Private Bidoche, the Second World War had more technology and more momentum than the First. For in August of '43, if the war had not outlasted the deadline our hero had set for it, he would have returned unknown and without glory to his rakes and his oysters to rejoin the anonymous throngs of fishermen down by the bay. But '43 proved to be the year he had a rendez-vous with Destiny.

The rendez-vous began under the most ordinary of circumstances. And no one, not even Private Bidoche, could have guessed that in the great, pale eyes of the stray bitch he found wandering in the trenches was the good fortune of the most humble soldier in the King's army. For this soldier who for 3 years had so loyally served a country he barely knew, and a vast empire he had never seen, had, up until that day, not shone in action, but had only shone his sergeant's boots and visor.

But that September morning in '43, which placed in Bidoche's path a dog carrying a message of the utmost

importance, changed the life of both the beast and the private. The whole thing happened just like in the chronicles of ancient wars when an unknown soldier happens to capture a spy, brings his grateful general a message which turns the tide of the war, and emerges from military headquarters wearing the Military Cross. Private Bidoche did no less than the great heroes after whom he patterned his life and emerged from his captain's headquarters with a good swift kick in the butt.

...He had faithfully brought to his captain, without even opening it, the perfumed letter the bitch was carrying in its mouth. It wasn't treason on the military level, it was the captain's mistress who was writing love notes to his general.

Falling flat on his face, just outside the captain's quarters, Private Bidoche would have liked to be able to reflect on the deep meaning of the whole situation, if the army had allowed him to reflect on anything; but that kind of work was reserved for the top brass and he had to be content with rubbing his sore butt with his hand. However, ideas often come to us when we are not thinking and from places where we expect them the least. That is how Private Bidoche conceived of his bright idea at that very moment.

He felt as sorry for the dog as for himself at the time of their shared misadventure. He also noticed that the poor beast, captured in the middle of committing high treason, did not look very fearsome and seemed quite ready to allow itself

to be tamed by the first soldier to come along. All those generous thoughts remained instinctual and had no philosophical ambitions. And yet our hero fully understood at that point that he and the dog belonged to the same race of predestined beings whose paths sometimes cross. Therefore all Private Bidoche had to do was lie in wait for his next meeting with the dog and, as for the rest, put his trust in fate.

And fate did not tarry: Private Bidoche met up with his associate again that very evening and this time in a state which would move any man who reflects on the unfathomable mysteries of destiny. He and the beast recognized each other while each of them was watering the same tree on opposite sides. That fortuitous meeting caught each unaware, stopping them both in midstream, and almost causing them to forget to finish what they had come there to do. Yet at the same time, they both wanted to start again where they had left off, and make the most of the new opportunity afforded the two most humble subjects of the Empire's armies to get to know each other better.

The dog's soul was as pure and innocent as the soldier's and it allowed itself to be tamed in less than three hours. After which the two friends marched side by side to the same beat through the Allied trenches. They also marched together to the front, one fine morning, without anyone thinking to argue whether the dog who had belonged to the mistress of half of the staff headquarters had the right to get itself killed

for the Empire. But the dog had a different idea. And so, armed with this new friendship that raised her rank, she marched bravely on the enemy at her master's side.

Then something extraordinary happened which was to go down in the History books as one of the most important events in the North African campaign and which would completely change Private Bidoche's life.

...A small, insignificant dog whose only military training came when it served for a few years under a Berber dance girl who had offered her favors first to the Axis army and then to the Allies; a little dog that found a new master under the previously described circumstances and followed him into battle; a little dog that was actually a bitch and consequently enjoyed the intuition afforded its species and its sex. The dog suddenly took off from its regiment and began to track the smell of leather and tobacco which filtered into its nostrils and sparked a memory. Private Bidoche who had no idea why his dog had headed off on another trail, took off after it on his hands and knees among the thorns, through the crevices of a rock and into a cave... where he stood up only to find himself standing above a dozen senior officers who were leaning over a map.

Private Bidoche, who had learned in the army to recognize the enemy by the helmets they wore, was completely dazed in this staff headquarters where everyone was bareheaded. His

first impulse was to get back down on his hands and knees and crawl right back out of the cave. But at that moment his dog ran between his legs and down over the rocks, directly to the silent, motionless group below, which was still leaning over a map. Private Bidoche remembered the captain's kicks and took pity on the poor beast. He whistled for her to heel. But it was too late.

What followed happened so quickly that Bidoche himself could never tell the whole story. But we can fit a few bits and pieces back together: a dog jumping right into the middle of a strategic map, because there wasn't enough room to land anywhere else; twelve officers standing up only to discover in the few streaks of light from the crevice, an enemy soldier who, because he was entangled in his rifle, was pointing it straight at them; and the entire group of officers surrendering to a regiment that had already marched on to the front, without realizing it had captured them.

...Private Bidoche himself would have been the last person to realize what had happened, if the enemy hadn't insisted so strenuously on keeping their hands in the air, while scanning the shadows for the outline of the squad that had taken them unaware. Poor Bidoche! Without a doubt, that was the most troubling moment of his entire life. And without the courage and calmness of his dog which kept circling around the officers and forcing them to fall into line, he would have left his prisoners to their map and their war plans. But the

dog had already herded them to the crevice. And instinctively, facing such an impressive parade, Private Bidoche stood at attention. His gesture reinforced the illusion of capture and did much to simplify their march toward the Allies' camp, while Bidoche followed them with a most noble air, which was actually an attitude of respect he learned in the army. But the strain imposed on his nerves was so great that, once at camp, Private Bidoche fainted. He came to a few moments later, when a cold bucket of water was tossed in his face, only to find that he was a hero and that he would receive the Victoria Cross.

I was told that after the war he was seen trying to sell his medal to buy back the bucket and rake that had been stolen from him back home at Fond de la Baie, while, far away in the middle of a desert, he was helping to save the armies of His Majesty the King of the British Empire.

8. The Isle of Fleas (traduction de "L'Ile-aux-Puces")

One day, climb up onto the roof of your house, or to the top of the bell tower, or higher if that's possible, and from there, lean your head out to look at the little people down on the ground. Stare down at them until you get dizzy: you will then perhaps recognize what I saw back home behind my father's house, one day at the beginning of time immemorial.

I saw very far, for sure, and from very high up; but the sun was shining brightly that day and a noreaster was blowing the sounds and smells in my general direction. And so, if I missed a few details here and there, I still had an excellent view of a scene the size of a bowl of soup... Don't laugh. If you could explore with a magnifying glass everything that is milling about in your bowl of stew, you would then have some small idea of the microcosm that I saw milling around right below me.

There was an island, a yellow island shining the colour of a fading moonbeam. I will not try and describe its origin, no one ever found out where it came from. Was it a piece of sand dune which had broken off from the continent and was wandering about alone on the high seas? Or was it the top of an undersea mountain which had grown too large? At first, people thought it was the back of a stranded whale. But that hypothesis had to be rejected because of the colour of whale backs. And because of the surface as well. For if I could

have reached out my hand to stroke the hair of that beast, I could have actually felt the long, thin strands of hay between my fingers.

It was an island covered with hay. That was all it was. And it wasn't very dangerous. A little, lost island tossed about by the waves as it let the four winds blow over its back. A soft, tender, ticklish little island, shivering under the slightest caress of crickets brushing over its surface, making music as they hopped about. A quite harmless little island indeed, and peaceful. But, what do you know? That tiny, little island, barely lit up by the stars and which the sun hadn't given a care about for centuries, was going to become the talk of the town there and then as if it had invented the wheel. But that little island didn't even know what wheels were for, the poor thing! I'm telling you straight, it had come into existence out of nothing at all.

Destiny overtook it on the day it was invaded by fleas. It wasn't much of a trick to invent fleas. And still no one knows for sure if the island laid them or if they just gathered there. As for fleas, who knows where they come from? But we do know that one lovely morning, the little island began to shake its hay-covered carcass and wrench its flea-bitten back around.

"It looks like it has fleas," Pierre son of Tom had quipped, just for a laugh.

He was right, the island was infested with fleas. Little fleas, fat fleas, black fleas, grey fleas, soft fleas, lazy fleas, frisky fleas, brave fleas, jumping fleas, a regular flea circus and so many that there wasn't enough room for all of them. The entire race of fleas had invaded the island.

And so we called it "L'Ile-aux-Puces", meaning "The Isle of Fleas".

Last year Sarah told me some neighbouring storytellers attributed quite a different origin to the island, claiming that they could trace its etymology back to a weed which grows in our country and which is commonly known as flea grass. But as Sarah put it, "there ain't no flea grass what grows in hay, so it can only be real fleas they named the island after." Of course it was. And besides, Sarah answered those fleabrain who dared add that there was no trace of fleas either, that she was the daughter of Don the Moose, Lord of the Island, and she could tell the difference between a flea and a weed, ya better believe it!

I do believe it. And I like Sarah's version better anyways. Her story about the island perfectly matches the vision that I had of it from high up in my bell tower. I'm giving it to you straight as Sarah's oracle.

So, anyways, fleas had invaded the island. And where there's fleas, there's grunge; and where there's grunge, there's grungy people. But wait! don't jump to the

conclusion that you know that, that you've seen grungy people your whole life, that cities are full of them and that that's not very original. No, the grungy people I'm talking about are not even on your list of grungy people, they're different. Let me explain.

As I was saying, one morning when a noreaster began to blow, we saw the strands of hay on the island scratch themselves: the fleas had appeared. And shortly after that the guard in the lighthouse out on the tip of the sand dune had noticed through his telescope something not quite right going on. Right away he informed the barber who told his wife who flooded the town with the news. And everyone rushed down to the coast to watch and await the race of people which was surely going to spring up on that island. They had to wait for a long time. The new race of Fleasians got along just fine with their fleas and felt quite at home on their island.

...I found all that out before the people of the village did for, from my bell tower, I had the best seat in the house from which to watch the development of the political, social and domestic life of the Isle of Fleas.

The Isle of Fleas was a monarchy. I saw that right away from their leader, who had a tree stump for a throne, and who was crowned with a bear fur hat with two horns from a small bull, which we Acadians call "néasse", sticking out of the sides of it. The king's sceptre was shaped like a white spruce cane and carried a lot of weight on the island. And I

heard tell that his dynasty had its roots somewhere in the forest. As I've just described him, Don the Moose could have reigned in peace as the legitimate king of his people the Grungies.

But all those precautions were quite unnecessary. Among the Grungies, a good "goldarn it to hell!" tossed in the enemies' face or a slap on the butt of la Sagouine, a respectable dowager if ever there was one, did more to assure the wielding of power than flags or legitimacy ever did.

And thus it was that between slaps and curses, Don the Moose wisely governed his little kingdom since the time the most trustworthy historians mark as time immemorial in flea years. Thus I was assured that the Moose's dynasty was the most solid of all the monarchies I know, and that only an earthquake could shake the Grungies off Flea Island.

Well, that earthquake took place. And it was men, of my race- may God forgive them, they knew not what they were doing!- who made the earth shake.

Since the Isle of Fleas came into existence, the people standing on solid ground hadn't been able to sleep. First an island covered with hay appears out of nowhere, then fleas, then strange men of no known origin and of no particular class: all that stank like the garbage dump at the far end of their backyard, and the entire village feared they'd be invaded by fleas. But in Sarah's own words, the villagers' insomnia had nothing to do with fleas or grunge.

"That's on account a the Tart," she explained to me.

And she pointed out to me a corner of the island I hadn't noticed from my bell tower. That's because the Tart, you understand, only came out at night, as she had to do her job; and at night I could not see Flea Island clearly. According to Sarah, it was the unfortunate Tart who caused the island's downfall. It was never the same after that, the poor thing. But the destiny of a girl of humble origins often rises above her humble circumstances. And the Tart who did her work as simply as she could and without trying to hurt anyone found herself, in spite of herself, at the heart of a rivalry, then in an out and out fight, then almost in an epic war which was to lead to you know what.

Well, rather, no, you don't know yet. So I'll just go ahead and tell you.

Everything began with that scallywag of a lighthouse keeper. From his lighthouse, he had seen the Tart at the other end of his telescope and had pointed her out to the barber's son. The father who was alarmed by the evil done to his son went to the lighthouse himself to investigate. There he had stopped for a moment in front of the spyglass and ... had kept everything from his wife. The barber's wife, outraged to the bone, prepared the souls of the neighbour ladies for the same insult. None wanted to wait for such a rendez-vous with fate. And so the neighbour ladies spread the

news. From clothesline to clothesline, it spread like wildfire to all the women in the country.

And it marked the death knell for the Tart.

For the Tart and for the island. For in the words of the barber's wife, tarts, like pies, are made in a mould; break the mould and voilà! no more tarts. And that very day they decided the fate of Flea Island. They burned it up. You see, dry hay and fleas all make for a lovely fire.

From his lighthouse the keeper was the first to catch sight of the white smoke rising up like streamers from Flea Island. And he yelled: "Fire!" and the entire village ran down to the coastline. They didn't stay very long because hay burns quickly. There was just enough time to see the Fleasians jump into their row boats and take off over the waves, in search of a new island on which they could build their cabins.

That night the entire village slept. Everything had become calm and peaceful again back on solid ground. The barber was sleeping beside his wife, the baker beside his wife, and all the good husbands beside their good wives. Even the lighthouse keeper it seems, alone with his telescope, had fallen into a deep, princely sleep, abandoning his lighthouse to the tides of time.

...He dreamed that his lighthouse was growing, stretching out its neck like a giraffe, and all around it, on the ground, a garden of huge, yellow, green and red mushrooms

flourished... and these mushrooms were opening up like in fairy tales to allow the king and his court to pass through... and the garden was filling with princes and ladies who were dancing, laughing and scratching themselves a lot.

Just then he awoke with a start. Something had stung or bitten him. He took his hand and rubbed his thigh, then his back, then his neck, and then Hop!

"I got it!" he shouted with glee.

Then he opened his fingers and found himself face to face with it, and they eyed each other in silence: a flea! It had come from who knows where and was there on his leg, his back, his neck... In a single bound, the lighthouse keeper grabbed his telescope and looked through it fearfully out toward the sea. Nothing. Nothing but a tiny island off in the distance that was just about all burned up. And on the sea a barely perceptible wake, a vague reminder of tiny little row boats that had searched the waves the whole night before finding, the next morning, new land on which they could pitch their tents.

Then, lowering the tip of the telescope to his feet, the lighthouse keeper noticed there, around the lighthouse, at the edge of the village, the Grungies rebuilding their kingdom.

From high atop my bell tower, I can see the hay growing again on the island. And if I listen very carefully, it seems as though I can hear the sound of fleas swarming in the hay... If ever I notice anything else like a king, ladies in waiting

or an entire race of people, I will stop gazing into space and I will tell you their story in a big fat book about Don the Moose and the Isle of Fleas. I think I'll call it Don l'Orignal de l'Ile-aux-Puces.

9. Fanie (traduction de "Fanie")

It's not that I have it in for Longfellow: he wrote a poem and, as a poet, that was his right. It just so happens that his poem tells our story, or at least that part of our history which played itself out around what was later called le Grand Dérangement. I have no qualms with it, especially since his poem was not bad and it sold like hot cakes. His Evangeline was, after all, a beautiful, pure, courageous and good young woman who represented the honour of the people for which she stood. The entire work is excellent literature. The problem is that his beautiful and good young woman was Acadian, whereas there aren't any such women in Acadie. Or anyways not too many.

There are Evangelines in Acadie, legions of them, but no Evangeline Bellefontaine. Or, if you prefer, not many women who are beautiful, good and young at the same time. In any case, the Évangélines that I knew did not look anything like that statue at Grand-Pré. Besides, I think that most of them would've broken their pedestal a long time ago and would've climbed back down to the level of ordinary people.

Certainly my Aunt Évangéline would've.

Now there was a heroine who would've given any would-be kidnapppers second thoughts. She'd have tired them right out, and they would have ended up letting her go, as any old codger from around our way would tell you. In fact, her would-be kidnapppers wouldn't have been so stupid as to take on that

kind of *Évangéline*. Not even in poems. Especially not in poems. That's a foregone conclusion: to write an epic poem about Aunt *Évangéline*, you would have to change the entire decor, all the themes, the style and even the tone of the work. You would have to, how shall I say, tell the story pretty much as it happened, show life as it really was, without embellishing it, without adding youth to it, or making it larger than life or making a virgin out of the heroine of a story everyone already knows about.

Acadian *Évangélines*, for the most part, and especially those who lived back at the beginning of time immemorial, made very little lace and rarely played the violin. And they weren't courted from beneath their balconies by admirers in silk jabots. No way. Our *Evangelines* were to be found out working in strawberry fields or between rows of beans. And if they resembled any legendary heroine, it would be someone like Mother Courage. But you wouldn't have found any legendary heroine in Louisiana. Besides, if they had deported Aunt *Évangéline* to Louisiana, she is the type who would've returned home. That's right, Aunt *Évangélines* are not deported; when it is time for them to leave, they deport themselves.

Imagine, if you will, a real Acadian kind of *Évangéline*, an *Évangéline* like those who lived at the time of our aunts, godmothers and grandmothers. And picture her taking the place of the other one, the one described in Longfellow's poem. What a drama, what a tale of chivalry a poet could write about

such a heroine! If you were to throw Mother Courage onto one of Colonel Lawrence's sailing ships, you would turn the tides of History. Yes sir. I personally knew the kind of Évangélines who would have taken over the helm and thrown all the red-capped crew into the drink. Don't for a moment think that my Aunt Zélica would have allowed herself to be led to the slaughterhouse without kicking up a fuss. And Aunt Maude, who was the godmother of the entire village. And la Sagouine and Mariaagélas! Hah! If you think they made virgins-worthy-of-statues in the land of seacows and floodgates we call "aboiteaux"! Allow me to tell you the story of Évangéline, the one Longfellow didn't know, but who was just as much an Évangéline as his.

Her name was Fanie, but that's not important; she lived on the Iles-de-la-Madeleine, but the Madelinots had their share of exiles, just as we did; her story, which takes place at the turn of the century, was a highlight in the human comedy of Acadie's history; she was the mother of eleven boys, and on that point, my heroine differs the most from Longfellow's. Indeed. If the American poet had wanted to write the true history of my country, if he had wanted to describe the typical Acadian woman, he would have given her eleven sons. But he wanted to write literature, and that's a different matter altogether.

So, anyways, at the time when American and Madelinot fishermen were competing for the best fishing waters, at the edge of the Échoueries, a series of sand dunes where in times gone by seacows would come to beach themselves, there lived Fanie and her eleven sons. It goes without saying that Fanie was no longer the pure and chaste young woman she had once been, just like all the young women of that era who did not really have the choice to do or be anything else. But, for having given birth to such a large posterity, Fanie was no less wise, and especially no less courageous. Courage was not lacking in our country, among the mothers of eleven boys!

But it wasn't enough for Fanie to have to feed, house, clothe and pamper her men; she also had to keep watch over the house when they were gone, and watch it as if it were a fortress under siege. Poor Fanie's fortress, planted on the sand on wooden piles, had to withstand all that the sea threw at it: breakers, the northeast wind, the southeaster, the southwester and the Americans. Yes, the Americans. The laws concerning territorial waters being at that time as fickle as the tides, anyone fished anywhere. That is, the strongest fished in the clearest waters. On the sea, the same thing happens on the surface of the water as under it: the big fish always devour the little ones.

So it was in Fanie's time that the Americans fished along the coastline of the Iles-de-la-Madeleine, unseating the Madelinots who in turn went and unseated the Indians and the

seagulls along the Côte Nord. And in those days, they called it "making a living". And everyone took what he could get from life back then. Of course, as long as the besiegers were only in it for the fish.

For sometimes it so happened that they also looked longingly toward the houses. You must understand, kind sirs: with all the menfolk of the Iles-de-la-Madeleine gone fishing along the Côte Nord, the womenfolk remained at home alone. Alas, the menfolk didn't understand that. They absolutely refused to see it that way. They were already leaving the fish to the strangers: that should have sufficed. So when the Madelinots came home to the islands and found Americans standing on their front porches... whooey!

But the real fights took place when the men were away. If you think that the Évangélines of the Iles-de-la-Madeleine were going to wait patiently for their husbands to return home and help them defend their virtue against the American onslaught! They had defended themselves for two centuries against all the dangers that could come by land or sea, and weren't about to give in. As the Americans who courted those islands too much could testify. More than one received, and with good reason, a pickaxe to the stomach and buckets of water over the head. There was even a certain foreign sailor who must have remembered for a long time the moment when one little cutie so innocently dunked his head in a butter churn. The story doesn't say if other men were luckier; for

traditional facts and legends abhor such tales.

But Fanie is not a legend, she is a part of history; it is the little history of the epic battles between the womenfolk of the Iles-de-la-Madeleine and the Americans. Her reputation was such that even the bravest sailors took certain precautions before laying seige to Fanie's fortress.

Her fortress, however, seemed to be quite vulnerable: four walls unsheltered from the southeaster and the noreaster, a shingled roof, a terrace made of swamp grass that we call "herbe-à-outarde", because only wild geese eat it, and double-thick framed windows. But inside, sitting by the hearth and stirring the poker around in the fire, was Fanie.

That evening, the Americans caught wind of the fact that Fanie had invited over to her place all the womenfolk of the area who were still capable of arousing the desire of the sailors. That was like putting all their eggs into one basket, and the seamen considered it a kind of challenge. They decided to risk all and take the house by force. A dozen gallant men headed for the house, armed with hatchets and mallets to beat down the doors. But Fanie was waiting for them. From out of every window and every crack in the walls of the house, the muzzle of a rifle was pointed straight at them, while on the floor of the cabin you could hear the marching of the boots of a whole army, and it shook the walls. And Fanie shouted herself hoarse as she yelled out the names of each of her sons: Émmanuel! Grégoire! Frédéric! as they

ran from the cellar to the attic, loading the guns, banging on the cisterns and swearing a blue streak. The hardy sailors quickly decided not to force the issue.

...Watching Fanie's sons return from the Côte Nord the following month, the Americans understood that they had fled from women armed with their husbands' boots and rifles. And that was, as legend has it, the last time they ever attacked Fanie's house. As for Fanie, by this heroic deed, she went down in history.

And so there you have the real Évangéline! A courageous, cunning, mouthy mother of eleven boys. Let her loose in the middle of a poem, and she will make an epic poem out of it. An epic poem stuffed not with symbolic virgins and immortal women; but instead with Aunt Zélica, Godmother Maude, Maria daughter of Gélas and Fanie. If Longfellow had had one of those women stand off against the English troops, I'm not saying that he could've saved Acadie from exile, but he would've given le Grand Dérangement an ounce of truth which would've made it more real for us and, who knows? perhaps less tragic.

...Don't get upset: you know well enough that the gravest tragedies always have a little picturesque side to them, and that that side of life is no less moving than the other. Personally, I would be delighted to learn that Adam, on biting into the apple, had also bitten into a worm as it wriggled through his teeth. Then he might have spit the bite

out and that would've changed all of history. But how do I know whether Adam didn't indeed take a bite out of the worm, and whether men have not become what they are today precisely because he did?...

10. The Demon of Rivière à Hache (traduction de "Le Démon de la Rivière à Hache")

Back home behind my father's house, you know there's a lovely apple tree; its leaves are green, but its fruit... its fruit is not very sweet, no, not very sweet at all. Its fruit is wild and it grew there by chance or by accident. By hook or by crook, yes, that's it. The Great Creator must have turned his head just for a moment and... voilà! there was the tree. In just the same way the Demon of Rivière à Hache just up and created himself.

He knew he had, besides, and thought he was pretty good because of it. He liked being called the demon. Not just anyone can be a demon, and as such you have certain rights and privileges: you can have claws, you can breathe fire and you can be wicked. And wickedness has always been sweet.

And you can reign. In the past, that demon reigned. He reigned over poor little devils but he reigned just the same. His was a reign of fear mostly, but he also used a bit of seduction. Not that he was more handsome or stronger than his lumberjack buddies of Rivière à Hache. Nor any more brilliant, either. Yet he could really turn on the charm.

It was probably due to his courage and mind. As for his mind, it was diabolical. For example, he would always attribute literal meanings to words. If anyone had the misfortune of hearing the demon tell him: "May the devil take your soul!" the poor fellow then had reason to fear for his salvation. No, the demon of Rivière à Hache never spoke in

parables: his own daily life was proof of that.

And his life had got off to a bad start.

He was born in the springtime of the extraordinary flood waters which ripped apart and destroyed the aboiteaux at Memramcook, and washed out covered bridges and flooded fields all along the coast. That kind of plague is never a good omen: it brings wars, causes whooping cough epidemics and presages the birth of monsters.

His parents were good, downhome folk and they had him baptised just like anybody else. But it seems his godmother told strange tales about him on her death bed; apparently he had not been baptised with water, but with vinegar. And his father had refused to give him a Christian name, despite the priest's objections, and had called him Caille.

"Caille?" the priest remarked, "that sounds a lot like Cain."

To which the old man replied:

"Well Cain was a man too, 'n 'is name's in the Bible besides."

And so Caille grew up, bearing the mark on his forehead since before he could even open his eyes.

He'd open them soon enough to witness the second plague to hit the entire country which extends from the woods to the sea and crosses Rivière à Hache: the famous forest fire that destroyed half of the best trees in the county at the end of

the last century. Folks later told how young Caille had jumped for joy and danced in front of the fire as it brought great hemlocks crashing down on houses and barns. But that story was told after Caille's death, on the day the church at Pointe à Jacquot burned to the ground.

Pointe à Jacquot was the oldest parish in the county, according to the records maintained at the Point; and according to the archives at Cocagne, it was the second oldest. First or second, as a parish it had clean hands and a pure heart and its patron saint was one of the most respected in Paradise. With such a foundation, Pointe à Jacquot did not fear the end of the world, when the sky would fall and all the meadowlarks would die. It was a proud and upstanding parish and each night it slept the sleep of the just.

Pointe à Jacquot was about a half day's walk from Rivière à Hache, for the locals. And as for Caille... Caille, how shall I put it, didn't travel like normal folks. He had his own way of doing things, did Caille, and companions no one else knew. When anyone would mention Caille, there was talk of black sabbaths and bewitched flying canoes known as "chasse-galeries". What's more, he always carried his copy of the Petit Albert in his pocket. The folks from Petite Rivière claimed that it was a copy of the Grand Albert¹, but you cannot trust the stories told around Petite Rivière which has always been jealous of Rivière à Hache. They say it's because of geography, that each river refused to be the tributary of

the other.

If the truth be known, each day that topographical question became more and more tangled. Just try and unwind the mixed up course of two rivers that come out of the same stream then separate, each going its own way, then join up again, then share the same bed, then follow each other's every move, then every half-mile or so elbow one another, making both bounce clear over to the foot of the hills! Now you can understand why, once they arrive at the bay, the Rivière à Hache and the Petite Rivière throw themselves feverishly at Pointe à Jacquot.

The Point had good reason to be wary of those two rivers: for it is the uneven sharing of the county's water supply that was the cause of its own misfortunes. But of that, you'd have to accuse the Creator. And besides Caille, I know of no one who would have dared do that at the time. Yet if the Point had seen things as they really were, it would have discerned another cause, more easily remedied this one, of the troubles which were to change the course of its history and sully its good reputation. But Pointe à Jacquot was so proud of its integrity and of its dominion over all the high country, that it wouldn't have given up its position of power that easily.

It dominated the two rivers by its geographical position, which was a free gift from heaven; but also because it was

the mother parish, and some would have liked to believe it had come by that name dishonestly. Did it in fact receive the title following the affair which earned it from Rivière à Hache and Petite Rivière such disgraceful titles that can't be repeated in this story? The political game played out behind the founding of the first parishes in the area remains obscure to this day. The only fact we know for sure is that the two Rivières had been sworn rivals since the world was created, and were both subsidiaries of the same Pointe à Jacquot, on which each spat with equal disdain.

How long could the mother parish maintain the balance of power and prevent her two daughters from strangling each other? That was a question it didn't even ask, having never doubted its sovereignty over its own destiny, while secretly making fun of the destiny of others. And that was a very grave error. The Point neglected its Rivers, but as for the Rivers, they didn't pass up a single opportunity to undermine the Point's roots.

No one seemed to have noticed that, before the fateful day. The two rivers had worked so well underground, that the Point's outermost tip suddenly sank out of sight, and was quickly swallowed up in the bay. Luckily the village had been founded a few hundred feet back from the water's edge, and the church had dug its basement in solid rock. It withstood the onslaught, the proud white church did; but it didn't dare lean its bell tower too far over the gulf, because if it got

dizzy, it could have toppled the entire parish into the sea. Quite an uncomfortable position for a mother church to be in and everyone could see that it had to be moved.

The dramatic event came to a head on that day. Move the church where? To the north, toward Rivière à Hache? or to the south, toward Petite Rivière? With such pushing and pulling, it is only natural that the middle got torn apart. Poor old Pointe à Jacquot!

The two rivers began mudslinging, exchanging insults and threats which gushed forth clear up to the pediment of the church. Then they went into action. The best argument advanced by Petite Rivière was Desroches. Old man Desroches had pretty near built the church singlehanded, with a hand-saw and a plane; and he had rights on the building itself. To that argument, Rivière à Hache opposed its own: Caille.

"The church'll live the rest of its life at Rivière à Hache or else it'll go up in flames," the demon shouted one Sunday morning right on the parish's front porch.

After those words, the Point could no longer sleep easy, and Petite Rivière understood then and there that it was going to have to handle the situation with kid gloves. A group of men from the south, led by Desroches, came by night to seek out the churchwardens of the Point and discussed the situation with them until morning. Had Petite Rivière obtained any promises that night? and had Rivière à Hache found out? The old men swear they saw on that very night the birchbark canoe

of the demon Caille moving along above the treetops. Surely Caille had heard people talk. Because the evening when the men from the south came along with logs and oxen to the Point, the men from the north were there waiting for them.

The logs intended to haul the building were used for something entirely different; and the oxen witnessed a rite that had never before been carried out in a church around our way. People claim that neither party wanted to defile the sanctuary, and that the worst of the battle had taken place outside the church. But the bishop deemed it necessary to reconsecrate his church just the same and to excommunicate the instigators of the scandal, among whom there was Desroches, who recanted immediately, and Caille, who lived, unrepentant, to a ripe old age.

For the miserable demon of Hatchet River desired no more to ask forgiveness than to forgive. He had sworn he would burn the church to the ground if it was sold down the river. And that is why Petite Rivière, following its victory, avoided all contact with Rivière à Hache.

"Ya better watch out fer the demon as long as he's alive," they would say of Caille in those parts.

They sure didn't know demons very well. They didn't know Caille very well either. He proved that to the whole population of the living.

He had been dead for three weeks already, and was buried at the foot of a tree at one of the bends in Rivière à Hache. People said that on that night, a storm like the two rivers had not seen in thirty years sorely shook the county and overturned several barns and ships. Then a little before midnight, they claim they saw rising up from Caille's tomb a pillar of fire as big as a wolf which, they say, ran along the river to the south. Pierre son of Tom described how the firebrand was bouncing along like an enraged beast, lighting the trees and haystacks. Then, suddenly jumping across the river at the last bend, they say it rose up and threw itself with all its might at the bell tower of the famous church, which burned to the ground in one night.

...The next morning, the inhabitants of the Point and the two Rivers understood that they never should have rubbed shoulders with the demons of the country who were raised on passages from the Petit Albert and baptised with vinegar. But they should have known better, as they had not seen their first nor their last demon.

¹ Selon le centre acadien de l'Université de Moncton, Le Grand Albert et Le Petit Albert seraient des livres authentiques de guérisons folkloriques et de sorcellerie.

11. The Cart of Death (traduction de "La Charrette de la Mort")

One night, Johnny Monette says to us:

"If I wasn't afraid a scarin' ya, I'd tell ya a strange story that reeks a death 'n hell 'n the devil hisself. An' it's a story that'll huddle ya up in yer bedsheets on cold November nights and twist yer guts up in a knot. Or it'll give ya half a mind ta seek out the truth, an' ya might even seek ta understand it. Better ta not go doin' that, my Uncle Mélas'd say, better ta never delve inta mystries. Leave to God what belongs to God, and to the devil... Ta tell the truth, nobawdy quite knows what the hell the devil was doin' in that story. Jus' better not mess around with 'im, that's all."

Then he told us:

"This here story began... Ah! I don't rightly know how ta tell ya; I don't think it's got a beginnin'. I ain't absolutely sure it's got an end either. One thing's fer sure though, it's purdy well known roun' these here parts an' they talk about it far an' wide. In the northurn countries, fer example, it appears they gone an' wrote a big book about it; an' in the low countries, an artist painted a picture 'bout it, anyways that's what they tol' me. Well ah don't like all that one bit. There's some things ya jus' don't draw pictures 'bout. Cuz... well cuz ta tell ya the truth, nobawdy's ever saw it.

Wait a minute! Jus' hold yer horses! Lemme explain.

Nobawdy's ever saw it, but a whole lot've heard it, ya can bet on it. Ya ain't never seen the southwesterly wind, nobawdy has, er the smell a jam, nor espeshally the cawin' a crows. An' if a soldjer wuz ta shoot ya in the back, ya wouldn't see the shot that laid ya low. So ya kent jus' go puttin' all yer trust in yer eyesight alone.

So ah tell ya they heard it. Oh yeah, lots a times. Wheels asqueakin', doors acreakin', wind er no wind, an' a whip awhippin' the mare. Oh yeah, a mare is ahaulin' it all right. It's a cart, there ain't no two ways about it. Then by the way it crushes the gravel under its wheels, ya know it's gotta be a big cart. Everyone from the beginnin' a time sez that it was black, but that's jus' cause everyone knows where it comes from. An' that's all.

But wait, no that ain't all! Sit back down a spell. I mean thet that's all I know fer sher. And even what's sher... ya gotta say it fast. Fer ta know the whole truth about such a thing, ya gotta... ha! ain't nobawdy gonna chance that. Wudja chance it, anyone a ya? Not me... I heard too many stories a that kind around here. They always have a bad endin'. Er almost always.

Take fer instance the guy from the Iles-à-Madelaine who used ta make fun a the devil as if he wuz stronger than him. They warned him that the devil was always hidin' out in the east. They'd done warned him more 'n once. But that didn't stop 'im from headin' home by the Eastern dune, as they called

it. That happened not sixdy yeers ago in the Isles. He took that route fer the first 'n last time, that Eastern dune a his. Some a sed they seen him far off walkin' alongside a stranger who wuz decked out in black from head ta toe and twice his size. They even said thet that there stranger wuz wearin' a silk hat. That story wuz told ta me by a man by the name a Avila who knows the Iles-à-Madelaine like the back a his hand. An' it was Avila hisself who said: That's watcha git fer takin' too big a risk an' fer makin' fun a warnins.

There're some that say the Cart ain't no warnin'; and some'd say it is. It's hard ta tell. A body kud tell ya only what 'e heard with 'is own ears er saw with 'is own eyes. As fer the rest, let each believe what he wants ta believe, cuz it's a matter a rilidgius faith like Fatima's visions.

But as fer me, the story I'm gonna tell ya comes straight from ma dear departed father who wasn't no more a lahr than the next guy. At thet time I was jus' a little shaver, knee high to a grasshopper 'n dumber than a hedgehawg. Ah couldn't even recite the three times table on my fingers without gettin' it mixed up with the six times table, Good Lord no! But as far as stories went, dad gummit!... After an evenin' a storytellin', I could repeat back ta ya word fer word, and without losin' a single syllable, my dad's story from "Once upon a time..." all the way ta the "an' they lived happily ever after and had lots a kids but nothin' happened ta me and ah got home safely, which is what ah hope'll happen ta y'all

here tonight." That's how well I remembered a story. But this un here, well it's a differnt story cause it ain't a story: it's a part a hist'ry; a true story."

Then Johnny Monette packed his pipe with black tobacco, lined up three matches on the table and continued:

"A true story... The countryfolk'd reported sevrul times that they'd heard noises over on Allain's bridge or down in Ludger's swamp. They herd a cart arollin' as clear as you can see me standin' here in front a ya, like they say. But they didn't see it, no way, nobawdy's ever saw it. It'd come up on ya frum behind, an' ya had no warnin'; it wasn't the only cart around here, after all; ya weren't thinkin' 'bout it, ya weren't even gonna turn around ta look at it; all ya did was move ta the side a the canal er the trail ta make room fer it... Then all uv a sudden ya'd begin ta unnerstand. It'd pass right under yer nose without so much as castin' a shadow, they'd say. Nuthin'.

In the old countries, they called it the Phantom Cart, but it was worse than that. A phantom ain't nuthin' but a ghost. An' ghosts ain't never hurt no one. They offen pass by here, espeshally late in the fall or in the dead a winter. There're sevrul men my age who could tell ya lots about ghosts. But the Cart was somethin' entirely differnt. I dunno 'bout the old countries, but in our neck a the woods, we

took ta callin' it the Cart a Death. They figgered that it never went away empty. Whether it took the first or fourth in line, it was always the same ol' story: it brought death with it. An' that's why it was heard over by the mill exactly when Ferdinand got drowned; and on the day when the wife a Olivier son a Justin lost her little un; and ta warn that the cabin boy..."

At this point, Johnny Monette lit his pipe:

"The cabin boy! What wuz 'is Christian name? I've heard 'im called the cabin boy so much that... Well, anyways, let's jus' call him the cabin boy. First, that'd bin 'is job 'is whole life, an' at the time a the accident in this here story, that was his job on a trawler, accordin' ta mah dad, with twelve years at sea behind 'im. But among the sailors, everyone knew that he wasn't the first one ta call a fly a fly cuz it flew, er ta put the spring in a grasshopper's step er ta teach fireflies the secret a fire. Let's jus' say he didn't have a good head on 'is shoulders; but that didn't stop 'im from becomin' as strong as an ox, an' from bein' at sea fer twelve years, come hell or high water, ridin' in the eye a the nor-noreaster storm er in the clutches a the sea witch. An' that didn't prevent him either, on the day a the Cart..."

We's always jis' called it the day a the Cart in these

here parts. It's jist our way a talkin'. We coulda called it the day a the cabin boy, er Sifrois' er Hippolyte's day. It's just that uv evrythin' in my dad's stories, the Cart was the subject a most a the discushuns. And seems that wuz the first time it ever met somebawdy who'd stand up ta it, the damned thing!

Old Sifrois son a Donat son a Ludger was down at the dock with the others. The whole village had come ta see the trawler which was ahaulin' back a whale... A course not, not in the boat, don't be silly... First off, it wasn't a whale, it wuz a big fat porpoise an' the fishermen had gone an' tied it up ta the anchor at the stern an' was ahaulin' it. The folks 'round here was callin' it a whale cuz in places where nuthin' ever happens, people blow everythin' out a proporshun: 'n that makes a barbel a smelt an' a smelt a cod an' a cod a sea cow an' a sea cow a porpoise an' a porpoise a whale. But the whale had nuthin' ta do with the story. I mentioned it only cuz a how many people it had brung ta the dock. An' if they had a known what was gonna happen on that day, in my dad's werds, they wouldna bothered ta make the fish sound bigger than it wuz.

So anyways, old man Sifrois wuz standin' on the dock. An' so wuz Hippolyte. But Hippolyte wuz no curious bystander : he wuz unloadin' the boats. He wuzn't a big man, Hippolyte, but there wuz not a fisherman from here clear ta Barachois who kud unload a trawler like him, quicker than ya

could say "Unload that trawler!", like they'd say. And besides, an unloader knows his trade, he's never standin' in the way, and he ain't a clod. Sherly on that day, he had been chosen by the Cart... I mean by the handcart.

Jus' how it happened is hard ta say. There wuz some mud jus' in that very spot, in my dad's werds, the wheels got stuck, the horses went wild, the load shifted an' the whole kit 'n kaboodle slid... an' then there was a shout. Not even a shout, no, but a kind a whimper, the whimper a someone who's stuck in a jam, stuck between a half-ton load a merchandise and mud up ta yer neck.. 'n ya start ta sink, but ya know there's a boddum... an' you will finally touch the boddum... an' you'll have that half a ton a weight bearin' down on yer back, an' not bein' able ta sink any further except down inta yer grave.

Them who wuz closest saw it all. Which meant they yelled ta the others who came an' pushed their way up ta the first group, an' in the wink uv an eye, there was only one big circle five er six rows deep around a man who was bein' crushed down below. Nobawdy unnerstood how he kud still be alive, poor Hippolyte. Ceptin' the cabin boy. He wuz the only one on account a he'd saw the log that'd rolled sideways an' as luck'd have it, it was jackin' up the axle. It kept the load from sinkin' any deeper er any faster. But how much longer kud the log hold up?...

Jus' what was goin' through the cabin boy's head, durin'

that short time, nobawdy could figger it out. Speshally since we could never believe anythin' at all might be goin' through it, in my father's werds. Well, jus' fer once, everyone had ta bite their tongues. Cause it was him, the cabin boy, who got a bright idea. An' who had the courage ta carry it out. An' the strength as well... the strength ta last ta the bitter end.

The cabin boy slipped under the log, pulled it from side ta side, from one rock ta the other, like ya do with a jack, an' everyone else gave him a hand; but he was the one who was unnerneath it, an' who steadied the log, an' who kept the load from sinkin' an' who even lifted it a few inches with his damn jack which was aslidin' round in his hands, but a few inches was enough, that was about all thet they needed, 'n jis' maybe they could give Hippolyte sum breathin' room, in my dad's words, make it over to his head, they could almost reach him, a few more inches and they'd have 'im, one more inch, jus' one more inch an'... they got 'im! They hauled Hippolyte right out a the mud, his back broke and black as a tar baby, but alive jus' the same, alive 'n kickin'. That's what my dad tol' us.

Johnny Monette said no more. We had to wait a long time to learn the rest of the story, and the rest told the whole story, the true life drama which played out over there, on Allain's bridge, between Sifrois and the Cart. For Sifrois

had clearly seen, just like the cabin boy, that Hippolyte's life was hanging in the balance on that log. But as for old man Sifrois, he was old, all the strength had been drained from his muscles, and only a little marrow was left in his bones. The half ton load had been too heavy for him to help hold back. And the log was already creaking under the wheels. Then Sifrois understood that the creaking came from up on the bridge, and that the real battle was to take place up there.

... All the while the men were lifting the load off Hippolyte, old man Sifrois stood on the bridge, blocking the Cart's way. Later they said that it had been creaking and clacking its doors and cracking its whip, but in the end out of breath, it took off again without passing over the bridge.

And Johnny Monette added:

"When my father tol' us that story, Hippolyte was still alive an' kickin' an' goin' on a hunderd. Yeah, a hunderd years old, can ya believe it! My own dad hisself tol' us that story."

12. Around our way (traduction de "Le Pays")

Back behind my father's house... you don't know what there is. You don't know if anything's still there. You are absolutely right to wonder if anything at all's still there. I've told you about Bidoche, la Bessoune, the Demon of Rivière à Hache... You may be wondering what else there is. And so are they. I mean the others. Those who did not know our forefathers and who have never been around our way to see what there is back home behind my father's house.

All the others include especially those who live in the old country and who wonder about us. Oh rarely! but sometimes they do ask us how Champlain's and Montcalm's travelling companions are doing. They never ask for details concerning Poutrincourt or le Sieur de Monts. That would be asking too much. But they do know about Évangéline and Maria Chapdelaine. Oh indeed they do! They read a lot of books, you see. I told them that I had known both those historical figures and they were ecstatic.

So then they wanted to find out about the trappers and the Indians. As for the Indians, I told them about Madeleine de Verchères and Dollard des Ormeaux. And as for the trappers, I told them that last season wasn't very good because of synthetic furs.

And then the discussion turned to us. First off they did not ask: "So what's an Acajun?" Oh, heavens no! But instead

they inquired: "What would an Acadian be?" A slight nuance in style and that changes everything. That is what distinguishes one country from another.

I was prepared. Champlain, Poutrincourt, Dollard des Ormeaux, the Iroquois and the trappers, that kind of stuff you learn at school, we know the right answers. But an Acadian, what the heck's an Acadian? The answer is simple... very simple in fact... very, very simple... hmmm, let's see...

-...

-Are they the same as the Québécois?

-No they are not the same.

-Well, are they Canadians?

-Not really; they aren't quite Canadians either.

-Are the Québécois people Canadians?

-Less and less these days.

-Is an Acadian a Frenchman?

-That's hard to say.

-Then if an Acadian is neither a Frenchman, nor a Canadian, nor a Québécois; then what is he exactly?

-An Acadian.

-But Acadie is not an official territory; was it not a former colony that was wiped off the map in 1713?

-Taken off the map, and yet it is still there.

-But in legal terms, it no longer exists.

-We never use legal terms back home.

-All the same, you recognize the fact that Acadie is not

a legal jurisdiction, and that it is therefore no longer recognized as a territorial unit.

-...

-Is that not correct?

-Not officially recognized, but everyone knows about it.

-Interesting indeed, but if everyone knows about it, what is it exactly?

-...

-Well?

-My homeland, the ground on which I walk, the air that I breathe, the horizon that encircles my raspberry patch, my fields, my sand dune, the river which is blue or grey, according to the season...

-No, no, no. Not that! Everyone in the whole wide world has a piece of land underfoot and a bit of sky overhead.

-But not everyone has that land and that sky and that's what distinguishes one country from another. That and something else.

-Tell me about that something else.

-The sea.

-There we go again! But the sea is also a part of the landscape.

-No, not back home.

-No?

-No. It has found its way into our eyes, our lungs and our language.

-What exactly are you trying to tell me?

-Allow me to explain... Or rather, sit down a spell and let me tell ya about it. As you know, around our way, we conserved for quite some time the same language spoken in the olden days. Not on purpose, but because we didn't have a choice. When we were all alone for two centuries between the sea and the woods speaking the French we brought with us from the Touraine, and we didn't hear anything else, and... besides, we didn't find the language of Rabelais and the Queen of Navarre all that bad after all: that language chock full a big, juicy werds what rise up frum the depths a yer innards, 'n shake yer very bein' 'n warble in yer gullet, 'n smack ya like a bullwhip, by golly! An' that langwedge gets wedged in taight, it duz, 'n it sticks with ya fer aidges 'n aidges.

Not two generations ago, we were still speaking that language in its entirety or just about. We had just modified its proverbs a mite bit, or adapted its images to fit the landscape and climate around us. For example, we would rig out a bride for her wedding, just as you rig out a ship, and we would launch her, full sail into the wind, on her new course in life. But we don't need to go that far back to find such expressions that have crept into our language. In fact, five or six years back, when France sent its first cultural attaché to Acadie... well...

-Well what?

-Well here goes... Anyways, France sent a cultural

attaché to Moncton.

-Moncton? What's a Moncton?

-It's the capital, no the most important town... no, not that either, just a moment... it's a kind of center like the pit of a cherry, or the seed of an orange; yes that's it, Acadie has no center, but it has spread a few seeds everywhere. Moncton is its biggest seed, its biggest pit, if you will.

At this point the interviewer laughed. So I jumped right into my explanation that Moncton is the biggest pit in Acadie because of its university and its S.N.A. He was about to burst out laughing again, but thought better of it, because the S.N.A. didn't mean a thing to him.

And so I began again where I had left off:

"A French cultural attaché in Acadie, well we had never seen that before. These were French people, of course, we had seen them before, and culture, the Alliance française sent us over a bit each year.

-How's that?...

-Well of course, each year a delegate of the Alliance française toured the Acadian colleges and convents in order to bring them some culture, and to teach them about Mont-Saint-Michel, the Châteaux de la Loire and such. One of the most eloquent lecturers- if I remember correctly, he was the son

and grandson of members of the Académie française- he gave a cultural talk on beets and dairy products in the Bordeaux region. Wow! The entire French-speaking world was immortalized through that one speech, I assure you.

So, anyways,... Acadie knew about France and its culture, but a cultural attaché... that was a rare opportunity and, without admitting it outright, we were a bit afraid. Especially when there was talk about a cultural exchange and we Acadians began to wonder just what they would demand of us in exchange for some culture.

So one fine day, wouldn't you know it, the Honorable Attaché decided to tour Acadie so as to get a feel for the people's pulse, there where its heart beats the strongest. And so he went northward, to the Caraquet region. Caraquet's a lovely area, like Shippigan, Miscou or Tracadie. And it's downhome and true to life. By that I mean that its legends are true legends that people actually lived out and that are handed down from generation to generation like family jewels; their songs are sung, their dances danced, and their Sunday-go-ta-meetin' language is the same language they use on any other day of the week... They use words such as those of a fisherman who approached the delegate of the French Ministry of Culture for Acadie: he had been introduced to "Monsieur l'Attaché", and while he was wondering "Attached to what?", and because in his job and in his part of the country you don't "attach" boats, completely by accident and through

analogy, he addressed the Minister as "Monsieur l'Amarré culturel", as in "moored" like a boat and not just "attached".

-Was that from aggression, through ignorance or out of naïveté?

-Go figure! Doubtless it was because of that ancestral habit of needing to put things in their place. In the end, that's all words are used for. A true blue Acadian is extremely sensitive on that point. Conscious of his jerky syntax and limited vocabulary, he wants every word to carry a punch. The image, especially the one attached to the underlying meaning, is the surest way to create that punch. How else could an Acadian fisherman express his mixed feelings of admiration, mistrust and hospitality? Monsieur l'Attaché, if you would allow yourself to drop anchor in these here parts, and to become thus "moored", we welcome you. There is the nuance. Every people has its own subtleties, even the most backwoods people.

-Are Acadians backwoods people?

-I added that just to concede a point.

-To whom?

-To ourselves. It's hard to explain. The average man from our country, in spite of his simplicity, is a strange, indefinable being. For example, to avoid allowing others to make fun of him, he beats them to the punch and pokes fun at himself. He despises himself so that others cannot despise

him. Saying that, I am sure I will hear some compatriots contesting my opinions on the popular language of our country and who will shout at me from over there: "But don't you hear the bastardized language spoken by the young man in the street who makes a thick pea soup of the worst American slang and the worst French syntax?" Of course I hear him! Just as naturally as I can feel the black mud squish through my fingers when I go fishing for shellfish. But... you do find shellfish. And they are so good to eat. And rare, too. You can find molluscs on any old beach; but the shellfish we call "coques"...

- "Coques" ...?

- Oh excuse me, I suppose you call them by their Latin name. In Québec, they call them "clams". In our part of the world we call them "coques", like Rabelais did at the end of the Middle Ages, and like they are called in Brittany even today.

- Like the man in the street calls them, in your country?...

- Yes. Only the best conserved language is not found in the street. Because of anglicisms. The streets are anglophone or at least anglicized in Acadie. Old French is conserved in rural areas. But the countrysides are losing their inhabitants to the cities and the language is paying the cost of the move.

- So what do you propose?

-Nothing. Life will take care of the countryside and the cities. You cannot swim back upstream against the flow of History. And in Acadie neither the future nor the language belong to the storytellers of Cocagne or Chéticamp anymore.

-Who does it belong to then?

-I was kind of hoping you yourself could explain it to me... Acadie is still there. It is, at least, formed of a single ethnic group, descended from the same roots, living within a specific area, speaking the same words with the same slow intonation which immediately gives them away. For how much longer? Has the exodus actually begun? And toward which promised land will it lead us?

-Are the Acadians leaving Acadie?

-No, it's rather Acadie that is leaving them. But not completely. There will always be something of it left. Those who leave take it with them. An Acadian is so obstinate.

-After all of that, some questions remain: I still have not discovered just what an Acadian is exactly.

-You are too ambitious. I give you a face and you want a soul. To tell the truth, I know of only one language capable of discovering the soul of a people.

-And what might that be?

-Let the poets and storytellers speak.

-I believe you told me that the storytellers of Acadie were all dead.

-Oh, I did?... Then let the poets speak.

13. School (traduction de "L'École")

Before I was ten years old, I had already contracted all the childhood illnesses: whooping cough, chicken pox, scarlet fever, measles, roseola, German measles and mumps on both sides: all the contagious diseases that sweep through a village every two or three years. I didn't let a single one of them pass me by: barely had I gotten over scarlet fever than I felt chicken pox begin to make me itch all over. All by myself I had become a walking epidemic. I can tell you I was totally immunized from then on. Immunized against viruses, germs, contagious illnesses, the plague, infections, but especially against the cause, the one and only true cause of childhood illnesses: school.

It was not a calculated move on my part, nor did I want to get sick, at least not that sick. It was a simple defense mechanism, unconscious yet effective. The flu, whooping cough and German measles were us kids' only alibis. And any child living in my generation- at least the most well-informed- considered a week of the fever and two weeks of itching a small price to pay for a month of no school. And so it was that from the flu to whooping cough, our class succeeded in accumulating enough sick days to organize quite an interesting extracurricular life and to fail grades with flying colors. That is the part of life which later we call "the age of innocence", "the age of purity", or "the awakening of intelligence".

Personally I don't remember ever having slept or dreamed more in my whole life than during the daily two hours of reading out loud when, leaning against the wall in nice little rows like onions with forty-five little snotty-nosed kids like myself, I droned out the five vowels and twenty consonants of our alphabet in such learned combinations as only the devil or a school teacher with thirty years' experience could have invented. Of course we did other things besides read in our school: we would also listen to the others read. For after group reading came individual reading. And it was then that, with our backs up against the wall, I would watch the heads plunge one after another into their alphabet primers as I would await my turn to be "Next!". Every student in my class must have kept a childhood memory of a double identity: I also knew myself as Tonine! Next!... And that memory is more indelible than a birth mark.

I remember arithmetic class with almost the same fondness. You group numbers together with a cross, and you call it addition; you take the same numbers and lay a stick down between them and you call it subtraction; if the cross is diagonal like Saint Andrew's was, you have multiplication; and if you box in the numbers you have division. And so with standing crosses, crosses lying on their side and tipped over crosses we were able to calculate everything in life: we knew that Mr. Smith had three hundred ten thousand nine hundred

thirty six point four pine trees on his woodlot, and that Mr. Jones kept two hundred thirteen and one-third sheep fenced in. But when we grew curious about those pine trees and sheep and we wanted to know more about Mr. Smith and Mr. Jones, we quickly saw those two men transform themselves into x, y and z... abstractions of their real selves, just like numbers. Disgusted with that answer, I'd plunge into Puss in Boots and Little Red Riding Hood, which were much more real than Mr. Smith's pine trees.

Stories, legends or fantastic tales of the Countess of Ségur. What a great Countess she was, too! If she only knew how many children she saved from depression or an epileptic fit. For so as not to sink into complete boredom, half the class would have accepted one or the other of those two extremes. And instead of writing class, I would have preferred to suffer from both of them at the same time. It had become a psychosis: I could no longer distinguish between an "n" and an "m", nor between a "u" and a "w". I absolutely did not know where to stop in the multiplicity of hills and valleys. And the more I got my knuckles rapped the more confused I became. I remember one time my fingers turned bright red because I had written "femme" with eight humps. Lucky for me I had the Countess of Ségur.

She actually belonged to the Friday afternoon silent reading class. But as our school teacher had over forty

students and taught three groups at a time, she'd look the other way when we'd steal precious silent reading time during writing class or arithmetic class. Anything that hinted of silence had a good chance of making her turn a blind eye. So much so that we even went so far as to organize a veritable banking system which we played in silence under our desks with bottle caps for money and play dollar bills. That worthy game we played during the hours we stole from reading time, taught us more counting and arithmetic than all Mr. Smith's pine trees and Mr. Jones's sheep put together.

But the most difficult time for me was drawing class.

"You're lucky," my mother would say, "this afternoon you get to go to school and draw. When I was a child, drawing class was..."

I swear my mother had memories of drawing class that drove me mad. She would show us squirrels and houses she'd drawn when she went to school. Poor mother! or rather poor us! How times had changed. For in my drawing classes we didn't play around anymore with pretty houses or cute little squirrels: drawing had become exam material and it was serious business. We had to draw boxes. You know, boxes drawn according to the laws of perspective: a perfect square, a perfect centre, each corner of the square joined perfectly to the centre and voilà! you have a perfect drawing. How lovely! We were no longer allowed to draw with pencils or with pens, but instead with rulers and compasses. Compasses

were for the cats. For we also had to draw perfect cats. With a compass. One big circle for the body, a small circle for the head and two tiny circles for the eyes. And cursed was the cat that dared display whiskers or a tail. There was no time for imagination in drawing class. And to make sure that there wasn't, our school teacher would make us trace on transparent paper impersonal squirrels that'd already been drawn by someone else. There remained only one escape for our pent-up imaginations: we had to quickly hurry through our perfect boxes and perfect circles, and then we could secretly attempt to draw a caricature of our teacher.

Yet it is not fair to say that school left no freedom to our imagination. For there remained composition class. And composition class consisted of purely and simply inventing something we had never seen or experienced before. Anything at all: from the description of a camel to our first encounter with a lion in an African jungle. If only they had allowed us to describe a chicken or a time when we were frightened by a porcupine! But you had to be either Congolese or Turkish to pass composition class at our school. Poor Maria Chapdelaine, content with picking blueberries on Sainte-Anne's Day and pulling maple syrup taffy on Sainte-Catherine's Day. It was clear Louis Hémon had not attended our composition class.

However, one fine day I felt that all that was going to change. And I'm not referring to the day the school caught

fire. No, it was an ordinary day, not even Tree Day nor the middle of the fourth week of Lent. An ordinary day, but a day which almost reconciled me with school. Our school teacher was overworked, on that day, or she must have forgotten her duty for just a moment. Oh! not for very long, just long enough for us to see what school would be like if she had forgotten her duty more often. It was during history class and I must have been nine or ten at the time. She was making us repeat the names and dates in the History of others, ... 1066... 1763... Bigot... Montcalm... Sir John A. MacDonald... then suddenly 1755... Évangéline... Grand-Pré... and the teacher's manual fell from her hands. And there, without a book or a ruler or a piece of chalk, alone in front of her forty dishevelled yet avid pupils, she forgot her duty and began to recount the history, this time of our ancestors as if it were ours, as if it were a true story, as true as Puss in Boots or Sleeping Beauty. On that day she taught us as if she were telling a story. And all the children forgot their banking system, their drawings and their Countess of Ségur for a moment and freely and willingly listened to the story of the wonderful adventure of the Grand Dérangement. I returned home from school and, for the first time, marvelled at what we had learned. But the next day, after a good night's rest, our teacher's sense of duty had been rekindled and she brought us back like sheep to Mr. Smith's fold.

Yet I do not mean to decry my first years of school; I cannot claim they taught me nothing at all. For having toyed with our banking system under our desks, for having written secret notes, for having drawn with a lead pencil the caricature of our school mistress, and for having read about the Countess of Ségur and Alice in Wonderland during arithmetic class, we succeeded in learning to read, write, draw, add and subtract and to teach ourselves without even knowing it. And so the next year, we went on to the next grade.

And today, my generation has a lot to tell the next generation about a lot of things: at eight years of age, I knew how to make a slingshot that didn't break; how to build a treehouse; how to catch tadpoles without getting my shoes wet; how to read during arithmetic class; how to do arithmetic during reading class; and how to build castles in the air the rest of the time. I had also stored up enough hours of boredom during group recitals to fill my quota and rest assured that I would never again be bored in my whole life.

... And besides all that, not everybody is, like me, immunized forever against whooping cough, chicken pox, scarlet fever, measles, roseola, German measles and mumps on both sides.

14. Heaven and Hell (traduction de "Le Ciel et l'Enfer")

It was clear, since my first year of school, that I would be talented in many areas, except two... writing and catechism. Writing was not an irreparable loss, I could maybe work on training my wrist... or just skip it. After all, the greatest scientists... and besides there are machines, the typewriter for instance, one day... but catechism!!! No machine, no computer, no electronic brain, nothing. Nothing but your heart, your memory and your conscience. My heart was overflowing with games, parties, friends and dreams of "when I grow up". And my memory was stuffed with stories and games like "step on a crack and you'll break your mother's back"... and everything one finds in the head of a little girl who plays jump rope and hopscotch for two hours every day. I was full of heart and had an excellent memory, like all children my age. But then there was my conscience.

...Yes, my conscience. The sad thing was that from the very beginning I didn't understand what consciences were made of. I knew my memory was in my head and my heart was above my stomach. But as for my conscience... I think I could've told you where my soul was if I had to. In any case, I had a vague idea of its shape, texture and color: white... when it's pure... and soft, kind of like a pillow or a great big pile of cotton batting. I knew that it was located between my neck and my legs, and that it must take up a lot of space inside you. But as for my conscience...

It wasn't entirely my fault however, I'd made a conscious effort, I'd used all the imagination I could muster, but just try to imagine a conscience! It's true that everyone tried to help me: my parents, our school teacher and especially my brothers. Oh my brothers! Each used up his own rhetoric and repertoire of symbols on me... You know, symbols... if you see smoke, somewhere there must be a fire... Oh yeah, right... What kind of fire could burn in my conscience and through what orifice would the smoke leave my body?

"Not so fast, wait!", I would've liked to tell them. But just try and tell that to your parents, who lived through the First World War and who were raised on such books as "Évangéline is going to school. In her sack she is carrying her book, her workbook, her pencil and an apple for her snack." But I could not be read like a Grade One reader, I was much more free-spirited, like Évangéline. Just try and tell such parents that one day their little girl will grow up and that perhaps her conscience will grow with her and then she will see more clearly. Your conscience is formed when you are young; you should feel it grow with the coming of the age of reason. That's another little white lie they tell you when you're a kid. Your soul, your conscience, the age of reason. We climbed that ladder of values rung by rung and when we finally reached the top, then we were ready to sin. With a conscience and reason, your soul would wallow in sin. Letting your conscience be your guide then becomes serious business.

So I redoubled my efforts to sneak up on it, catch it and see what it was made of. They'd constantly tell me: "Your conscience is right there", and they would tap on my chest. It so happened that they were tapping on my stomach and I came to confuse sinning with getting indigestion. Each time I got indigestion from eating pork and beans, I felt my conscience weighing down heavily on me. So it was that little by little I finally succeeded in circumscribing the sin of gluttony: a stuffed stomach meant a heavy conscience. But there remained the other sins: pride, greed, impurity... I also finally understood impurity. They started talking to us about that while we were still in the cradle. But as for pride... and avarice...

Then there was that bunch of commandments: those decreed by the Church, and those decreed by God. Thou shalt have no other God before me... Thou shalt not covet thy neighbour's wife... you will pay all your tithes and offerings to the Church... I really had no room to stomach all that, and besides it would not really have helped anything if they had translated those moral teachings into everyday speech; because if I had really understood what they were trying to tell me: that I, myself, would go to hell if I were to look lustfully upon my neighbour's wife... ah!... Especially since Ferdinand's wife would not inspire lust in anyone...

My parents and all those who were responsible for my education- and there were a lot of them- they all concluded

that I was purposely being strong willed. I could recite on my fingertips the seven times table, the story of the deportation, of Christopher Columbus born at Genoa, and I didn't even know the first three words of my catechism.

-What dear child is a mystery?

-André Hébert's wife's history.

-And what then is a sacrament?

-That must be the wife of Clément.

And I would be sent to bed without any dessert. And on an empty stomach, I couldn't feel my conscience one bit. And my mystery and sacraments would not be unfolded before anyone's eyes.

It was, however, quite difficult. But no one could have guessed that it was, not even me. How could anyone know that I was becoming conscious, yes that's it!... that I was becoming conscious of the fact that I had no conscience. That was a staggering revelation. Just how staggering it was you'll never know. If I was so sharp, as they would say of me, then why could I not understand religious matters? Perhaps I had no soul, like some people have no heart, or no guts... maybe I was a monster... That would have been marvellous! ...but I'd go to hell for sure. Forever, and ever... and ever... and ever... Yeah!... What a life! All that for a book, a little catechism book already so bent and torn that the ends of the sentences had disappeared except from my mother's memory. All that, however, did not help my

own memory, my reluctant religious memory, and I still could not define a mystery; I did not know the difference between the substance and the accidents of the host; I could not see how three people could make one God; and why the Holy Spirit could not be the Father's wife and the Son's mother like in all respectable Holy Families. I sure would have liked to rewrite their little catechism!

But it was all cast in stone for eternity. Everything was set for eternity. Forever and ever and ever and ever... Perhaps I could finally get that through my thick head. I could understand that part of catechism. I could not recite it by heart, but I could understand it: everything depended on this life, down here in this world, and everything was about another world which we did not know and that nobody had ever seen; and that world was either infinitely wonderful or infinitely terrible in order to either reward or punish men according to whether they had lived a good life or a corrupt life here on earth; how unfair, I thought, to reward half the people with an eternity of joy and the other half with an eternity of suffering for one more or one less act of contrition. All that seemed infinitely blown out of proportion to me, infinitely unjust coming from a God who was infinitely good. But how could I tell them? How could I even think such a thing without automatically being sacrilegious, blasphemous and worthy of a hell worse than all the others?

I was allowed to justify my thoughts and actions to my father, to explain to him, for example, that I shouldn't be punished for getting my shoes wet, but only for having jumped across the stream, for if I had deliberately broken a rule by jumping across the stream, I had not deliberately broken the rule of not getting my shoes wet. My father could understand that. He, of course, knew how to distinguish between serious consequences and bad intentions. If I had burned the whole village down while playing with matches, I should have been punished for playing with matches, not for setting the village on fire. I mean, fair is fair after all. At least that was my concept of moral justice. But that was not how God the Father, their God the Father, saw it.

God the Father had an entirely different conception of sinning. He judged intentions, of course, but he also considered the seriousness of the matter. And the matter became serious quite quickly when it came to the infinitely good and the infinitely perfect.

That was the whole problem. A sin committed against an infinite being was always accompanied by infinite guilt. It wasn't the apple being stolen that was serious, it was the apple being stolen in the presence of God. There was no way He would withdraw His presence, no way, for He was the all seeing eye. And even He could not do anything about it, the poor guy. It was not His fault that He was perfect... so perfect, that my slightest movements took on astounding

proportions in His eyes. But it was all so clear. If I made a face at my brother, I deserved a slap on the wrist. If I pulled the same face at an archbishop... I don't know, I never tried it, but I imagine I would have got that same slap on the butt. So figure it out for yourself, what would have happened had I pulled a face at God? Woah!... It was all so logical, oh yes indeed, I could not dispute the fact that it was chockful of logic. And yet, it was not my fault, my own fault, if God was infinitely good and infinitely perfect and if for that reason, I would be infinitely guilty for eternity. It became stifling to try and live buried up to my neck in so much infiniteness surrounding me on all sides.

...And sometimes I would think to myself- of course not in the presence of others and especially not in the presence of God- I would think to myself that if I had created God,... the first thing I would have given Him is a shirt and pants so that He would've looked like a normal person. Then I would have taken away His magic eye that can see in the dark basement and in the night and which made me think of Him as an owl: then I could have hidden from Him and jumped out and surprised Him, from time to time. I surely would have moved all the babies who died without being baptized up to paradise and burned limbo down to the ground. Perhaps I might have kept all the wicked burning in hell for a time, but no more of this "forever and ever" stuff; and I would have at least turned down the flames. And as for heaven... I had my own

idea for changing that place; in any case, no huge organs playing, no angels and no more incense, I was really getting incensed with all that incense, and I wasn't planning to get a nose full for the rest of eternity. One Holy Virgin, perhaps, but not an eternity of Mary Queen of Hearts and in the holy name of Mary. And my Holy Virgin would have looked like my mother at the times when she'd tell me bedtime stories before I went to sleep.

Heaven... my heaven... would be on the sand dune at Fond de la Baie, overflowing with uncles and cousins eating lobster and cherries throughout the year. That might have been asking too much, but for a paradise like that I would have sold my share of heaven a hundred times over, what with its angels, its organs and its one God in three persons.

I had the least theological knowledge of anyone around. So I failed catechism with flying colors... up until the day I blew life into my conscience until it became like a red balloon and flew above the clouds, beyond the stars, but still on this side of time, and then burst in a great burst of laughter, the laughter of a God the Father who had my father's voice and accent at the times when I would get my feet wet by jumping across the stream.

But it was too late to win first prize in my catechism class. I had already left school.

15. That day (traduction de "Ce jour-là")

On that day the sun had risen just like on any other day, and I swear that even Aunt Évangéline, that sly sorceress, had not foreseen my rendez-vous with destiny. How could she have? What was there in common between the elect of the gods and a little girl with dirty knees and a turned-up nose, a beanpole figure, with no manners, not yet set in her values nor her ways, and still lacking those wise sayings characteristic of mature and accomplished people? I existed in the depths of anonymity.

And I was twelve, perhaps thirteen years old.

Today I think that I must have been thirteen. The great moments in my life have always been related to lucky, or at least special numbers. I was born on the tenth day of the fifth month at high noon. And by three years old... But let's get on with the story. I'm not going to attempt to tell you my life story in two pages or less. Some day, when we know each other better, I'm not saying that I won't...

I was a little waif of a girl who in the same day would steal apples from her neighbour's tree and make-up from her sister; who sought revenge by kicking boys in the shins, but who led an apostolic crusade to save the souls of the little children living in China; and who would just as soon have thrown rotten tomatoes at the bald head of the priest as climb up on Joan of Arc's stake to conserve the honour of all France.

There I said it: France.

The drama which unfolded in my life on that day, I owe first and foremost to France. Oh yes indeed! You might say that at twelve or perhaps thirteen years old, it's a little late to discover a country, a nationality or a race for oneself. I was white, of course, and I lived in Canada; but I belonged to the people known as Acadians and the roots of my history were firmly planted in that land once named Acadie. An Acadie which had been French and which had handed down to its descendants, behind everyone's back, an all French language, culture and mentality. I had come into this life with all that heritage in my soul.

A French-speaking Acadian girl, living in the middle of the century in one of the maritime provinces of Canada, and attending the little school house in her village with all her little Acadian friends; what could be more natural and less interesting as a story? Oh really?... It's clear you speak the language of your country, you people, and that your country is a patch of ground to itself, and that you have your feet planted firmly on that ground. And that gives you, how might I say, a kind of general appearance that resembles something like a nationality.

But the Acadie of my childhood had neither a patch of ground nor a nationality, nor a legal status, nor civil

rights, nor anything. That country wasn't even a place, but a "no place"; it didn't exist in space, only in time. Hand that down as an inheritance to a little girl with a scrunched up nose and a piercing glance, and tell her to make an identity out of it.

On that day, I suddenly found my entire identity, like a firecracker going off in my face, and I pulled such a face that bits and pieces of it stuck to my smile and to the crow's feet by my eyes, and perhaps to the place where my heart meets my guts.

It was during our literary composition class. The teacher, that Monday like every other, tossed us a subject, robed in the usual advice concerning handwriting, spelling, style, originality, personality, feelings... She must have been talking about feelings when some unconscious inborn spring buried in my genes since primordial times caused me to jump to my feet and shout... yes, I must have shouted, otherwise our teacher could've pretended not to hear me:

- "In what language?" I demanded to know.

...!

"What do you mean, 'in what language'? In what language do we write our weekly composition in this little schoolhouse in the Acadian village of Bouctouche in the heart of the twentieth century, what kind of question is that? Why in English of course!"

I didn't move.

"You understand, English is the language used in business transactions, at work; it is the language of success, of the future and of the country besides. What would become of poor Acadians like us, with every single page of our exiled history, our seventeenth century native French language, our oral culture, our popular yet very primitive culture? What future would be ours without English?... Can you see that children?"

I'd remained standing. The spring that sprung me to my feet held firm, I could not bend my knees. Then from deep down in my ancestral bowels a single word rose up, a word that was running in my veins, and which had been passed down from a long line of ancestors in the Touraine and the Charentes regions of France. And I heard, as if for the first time, the low, gruffled voice I had inherited from my ancestors and the sea, the voice of a child who had been gagged for three centuries.

I could hear my school teacher's arguments, and she sounded very far away; they rang clear, true and as unshakeable as a Greek pillar. But as for me, alas! I felt like a daughter not of the Sun but rather of the Sea; and I didn't use cerebral logic but instead a visceral logic teeming with life. I was a child of Acadie, French was my ancestors' language, my native tongue, and I wanted to feel at home, wherever I was. That's why I answered my teacher's last argument about careers and earning a living, by saying:

"Well I want to be a writer. That's why I must learn to write... en français."

Every class member's jaw must have dropped. I don't know for sure, I dared not turn around to check- and at that point I really didn't have the strength to. But I could easily gauge the extent of the stupefaction on the face of the young lady who was in charge of teaching us. A writer! That was most likely the biggest and most important word she had ever heard coming from the mouth of one of us little nippers. A writer!... Just who did she think she was, the little blond-haired girl with weasel-like beady eyes who was so noisily disturbing composition class on that morning, and who dared endanger the established learning programs, and thus challenge the wisdom of the School Board and the Department of Education, and the Constitution of Canada... and the British-North America Act?... She had some nerve!

For a twelve year old, the British-North America Act, the Canadian Constitution and Public Education constitute a heavy load to carry. Especially when all those contracts are described to you in a language you did not learn at your mother's knee, at the same time that you learned the tale of "Ti-Jean Quatorze" and the song "Malbrouk s'en va-t-en guerre". And after all these years, I couldn't tell you how I stood up to all that. Neither could I tell you what actually motivated me to shout out: "I want to be a writer!" I know that at that moment I didn't just by chance shout out

the first thing that came into my mind to get out of the mess I had gotten myself into: it would have been easier for me to become a nincompoop than a writer. You must consider that at that time Acadie had no publishing companies, no all girls' school, no francophone universities and even fewer writers. So why did I want to become a writer?

Now, with the passing of the years, I believe I partially understand. It happened in writing class; and writing uses language; and language was all we had left, for us to distinguish ourselves from others, to reaffirm our existence, to learn to be. ...What today we call finding an identity. It was precisely my identity that was at stake on that day, and which had been injured and almost annihilated. Thus it was that from deep down in my soul, which bore the hopes and dreams of ten generations of deported ancestors, blown about by the winds of time, hunted down in the woods and isolated from the rest of the world, from deep within the guts of that little girl suddenly an alarm sounded off which sounded something like: "Stop it! That's enough! We are alive!"

And thus it was that I wrote my composition "en français". And so did the whole class for the first time in a tiny Acadian school. I must have written it in the most faithful tradition of oral language, but surely with the very fibres of my soul gripping my pen. For, although I've forgotten the contents of my essay, I still have a vivid recollection of the note written in red pen by the corrector

of the essay:

"Mademoiselle, should you continue to read and write, success awaits you."

On the day the Academy Goncourt awarded its literary prize, the day when they gave my Cordes-de-Bois the nod, I couldn't keep myself, in turn, from winking at the gods who, on that day, in the middle of this century, so skilfully marked out my destiny.

En conclusion

Nous voudrions conclure cette thèse en faisant le point sur trois éléments primordiaux. Premièrement, nous avons constaté que le découpage et la traduction des éléments constitutifs du grapholecte de Maillet, c'est-à-dire les marques d'oralité, le jeu des registres, les régionalismes lexicaux et les jeux de langage, est essentiel pour traduire la complexité de ce grapholecte.

Deuxièmement, nous avons constaté l'utilité du modèle de Holmes (1978) pour effectuer le découpage et la priorisation des éléments constitutifs du texte-source. Un modèle de traduction n'assure pas tout seul le succès d'une traduction littéraire. Toutefois, à travers nos analyses, il est devenu évident qu'une traduction démontre un certain point de vue ou une certaine perspective par les choix qu'elle présente. Ainsi, nous avons pu comparer l'approche basée sur la traduction littérale qui se dégage du texte de Stratford à l'approche basée sur la tradition littéraire de la culture-cible qui se dégage du texte de Grady. Nous croyons que notre tentative de dépister et de traduire systématiquement les éléments constitutifs du grapholecte du texte-source selon le modèle de Holmes a apporté de la stabilité et de la consistance à notre approche, tout en laissant de la place à l'intuition et à la créativité.

En dernier lieu, nous tenons à souligner l'intérêt d'une approche qui combine l'analyse des traductions existantes et

la synthèse constituée par la production de notre propre traduction. Selon Pergnier (1981: 256):

Premièrement, la traduction n'est pas un fait statistique, un fait "de structures," mais au contraire un fait dynamique...

En second lieu, la théorisation sur la traduction, comme toute théorisation sur une pratique, a tout intérêt à s'appuyer sur une expérience pratique ou du moins sur une observation de première main.

Dans cette thèse, nous croyons avoir posé des principes valables, basés sur une expérience pratique et sur une observation de première main.

BIBLIOGRAPHIEOuvrages de Maillet avec traductions

- Maillet, Antonine. Le huitième jour. Montréal: Leméac, 1986.
- . On the Eighth Day. Wayne Grady, traducteur. Toronto: Lester & Orpen Dennys, 1989.
- . Par-derrière chez mon père. Montréal: Leméac, 1987.
- . Pélagie. Philip Stratford, traducteur. Garden City, N.Y.: Doubleday, 1982.
- . Pélagie-la-Charrette. Montréal: Leméac, 1979.

Ouvrages généraux

- Aresu, Bernard. Introduction. "Antonine Maillet and the Modern Epic." Québec Studies. 4, 1986: 224-235.
- Babington, Douglas. "On Language: The Shared Voice of Michel Tremblay." Queen's Quarterly. 99, 4, hiver 1992: 1074-1081.
- Bagneux-Chadefaux, Isabelle. "L'intérêt linguistique pour la langue acadienne." La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet: Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Maillet, Marguerite et Judith Hamel, dir. Moncton: Université de Moncton, 1989. 103-109.
- Bakhtine, Mikhaïl. Esthétique et théorie du roman. Daria Olivier, traductrice. Paris: Gallimard, Collection Tel, 1978.
- Barrett, Caroline. "Entrevue avec Antonine Maillet." Québec français. 60, décembre 1985: 34-37.
- Barthes, Roland. Le degré zéro de l'écriture. Paris: Éditions du Seuil, 1972.
- . "L'effet de réel." Littérature et réalité. Paris: Éditions du Seuil, 1982.
- Berman, Antoine. "La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain." Les tours de babel: essais sur la traduction. Mauvezin: Trans-Europ-Repress, 1985. 31-150.

- Block, Haskell M. "The Writer as Translator: Nerval, Baudelaire, Gide." Translation Spectrum: Essays in Theory and Practice. Gaddis Rose, Marilyn, dir. Albany, N.Y.: State University of New York Press, 1981. 116-126.
- Brière, Eloise A. "La réception de l'oeuvre d'Antonine Maillet aux États-Unis." La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet: Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Maillet, Marguerite et Judith Hamel, dir. Moncton: Université de Moncton, 1989. 165-181.
- Catford, J.C. A Linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics. London: Oxford University Press, 1965.
- Chapdelaine, Annick et Gillian Lane-Mercier. "Traduire les sociolectes: définitions, problématiques, enjeux." TTR. 7, ii, 1994: 7-10.
- Chaurand, Jacques. "Le conte de la Baleine blanche tiré de Pélagie-la-Charrette d'Antonine Maillet." Présence francophone: Revue internationale de langue et de littérature. 31, 1987: 121-128.
- De Finney, James. "Le Huitième Jour: aspects ludiques et mythiques." La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet: Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Maillet, Marguerite et Judith Hamel, dir. Moncton: Université de Moncton, 1989. 249-264.
- Delisle, Jean. L'analyse du discours comme méthode de traduction: Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais, théorie et pratique. Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982.
- Eco, Umberto. La structure absente: introduction à la recherche sémiotique. Uccio Esposito-Torrigiani, traducteur. Paris: Mercure de France, 1972.
- Enkvist, Nils Erik. "Text and Discourse Linguistic, Rhetoric, and Stylistics." Discourse and Literature. Van Dijk, Teun A. (éd.). Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 1985: 11-38.
- Filtreau, Claude. "Oralité et littérature: France-Québec, I et II." Présence francophone: Revue internationale de langue et de littérature. 31, 1987: 5-7.

- Fitzpatrick, Marjorie A. "Antonine Maillet: The Search for a Narrative Voice." Journal of Popular Culture. 15, 3, 1981: 4-13.
- Flamand, Jacques. Écrire et Traduire: sur la voie de la création. Ottawa: Les Éditions du Vermillon, 1983.
- Flikeid, Karin. La Variation phonétique dans le parler acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick. Étude sociolinguistique. New York: Peter Lang, 1984.
- Foëx, Évelyne. "La nouvelle dans la littérature acadienne d'aujourd'hui." La nouvelle: écriture(s) et lecture(s). Whitfield, Agnès et Jacques Cotnam, dir. Toronto: Gref, 1993: 167-174.
- Folkart, Barbara. Le conflit des énonciations: traduction et discours rapporté. Candiac, Québec: Les Éditions Balzac, 1991.
- Galabova, Jana Nikolova. "Le style en tant que phénoménologie du discours littéraire et de la traduction." Babel. 34, iv, 1988: 222-226.
- Gobin, Pierre. "Le huitième jour." Dalhousie French Studies. 15, automne-hiver 1988: 26-47.
- Gregory, Michael J. "Perspectives on Translation from the Firthian Tradition." Métra. 25.4, 1980: 455-466.
- Hatim, Basil et Ian Mason. Discourse and the Translator. London: Longman, 1990.
- Hébert, Chantal. "De la rue à la scène: la langue que nous habitons." Présence francophone: Revue internationale de langue et de littérature. 32, 1988: 45-58.
- Hébert, Pierre. "La réception d'Antonine Maillet au Canada anglais: 'Where is Acadia?'" La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet: Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Maillet, Marguerite et Judith Hamel, dir. Moncton: Université de Moncton, 1989. 267-282.
- Holmes, James S. "Describing Literary Translations: Models and Methods." Literature and Translation. Leuven, Belgium: Acco, 1978.
- . Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies. Amsterdam: Rodopi, 1988.

- Jacquot, Martine L. "'Je suis la charnière': Entretien avec Antonine Maillet." Studies in Canadian Literature. 13, 2, 1988: 250-263.
- Jauss, Hans Robert. Pour une esthétique de la réception. Claude Maillard, traducteur. Paris: Gallimard, 1978.
- Joos, Martin. The Five Clocks. New York: Harcourt, Brace & World Inc., 1967.
- King, Ruth. "Acadian French and Linguistic Theory." Journal of the Atlantic Provinces Linguistic Association. 13, 1991: 35-46.
- Kinloch, A. Murray. "The English Language in New Brunswick 1784-1984." A Literary and Linguistic History of New Brunswick. Gair, Reavley, éd. Fredericton, New Brunswick: Fiddlehead Poetry Books & Goose Lane Editions, Ltd, 1985: 59-74.
- Lakoff, Robin Tolmach. "Some of my Favorite Writers are Literate: the Mingling of Oral and Literate Strategies in Written Communication." Spoken and Written Language: Exploring Orality and Literacy. Tannen, Deborah, dir. New Jersey: Ablex Publishing Corporation, 1982: 239-260.
- Lambert, José et Hendrik van Gorp. "On Describing Translations." The Manipulation of Literature: Studies in Literary Translation. Theo Hermans, dir. London: Croom Helm Ltd, 1985: 42-53.
- LeBlanc, René. "L'oralité du style dans les romans d'Antonine Maillet." Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français. Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, été-automne 1986: 35-49.
- Lefevere, André. "Beyond the Process: Literary Translation in Literature and Literary Theory." Translation Spectrum: Essays in Theory and Practice. Marilyn Gaddis Rose, dir. Albany, N.Y.: State University of New York Press, 1981. 52-59.
- . Translating Literature: Practice and Theory in a Comparative Literature Context. New York: The Modern Language Association of America, 1992.
- Lefort, Danielle. "L'Influence de W. Faulkner sur Antonine Maillet." Études canadiennes/ Canadian Studies: Revue interdisciplinaire des Études canadiennes en France. 37, décembre 1994: 297-304.

Lessard, Greg. "Portraits phonétiques de trois personnages littéraires." Mélanges Léon: phonétique, phonostylistique, linguistique et littérature. Toronto: Éditions Mélodie, 1992: 255-273.

Lorenz, Sabine. "On the Impossibility of Translating Finnegans Wake." Interculturality and the Historical Study of Literary Translations. Harald Kittel et Armin Paul Frank, dir. Berlin: Erich Schmidt Verlag GmbH & Co., 1991: 111-119.

Meschonnic, Henri. "Alors la traduction chantera." Revue d'esthétique. 12, 1986: 75-90.

---. "Littérature et oralité." Présence francophone: Revue internationale de langue et de littérature. 31, 1987: 9-28.

Mounin, Georges. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris: Gallimard, 1963.

---. Travaux pratiques de sémiologie générale. Toronto: Éditions du Gref, 1994.

Mutaner, Jaume Pérez. "La traduction comme création littéraire." Méta. Lépinette, Brigitte (traductrice). 38, iv, décembre 1993: 637-642.

Nadon, Jacques. "Langue et style: de la Sagouine à Pélagie." Derrière la Charrette de Pélagie. Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Écosse: Presses de l'Université de Sainte-Anne, 1984: 109-126.

Newmark, Peter. Approaches to Translation. Cambridge: Cambridge University Press, 1988.

Nida, Eugene A. Toward a Science of Translating: with special reference to principles and procedures involved in Bible translating. Leiden: E. J. Brill, 1964.

O'Reilly, Magessa. "Une Écriture qui célèbre la tradition orale: Pélagie-la-Charrette d'Antonine Maillet." Studies in Canadian Literature/ Études en littérature canadienne. 18, 1, 1993: 118-127.

Paget, Elsie M. "Comment je lis, au féminin, l'oeuvre d'Antonine Maillet." La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet: Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Maillet, Marguerite et Judith Hamel, dir. Moncton: Université de Moncton, 1989. 283-293.

- Pallister, Janis L. "Insertion canonique de l'oeuvre mailletienne et sa réception scolaire aux États-Unis." La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet: Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Maillet, Marguerite et Judith Hamel, dir. Moncton: Université de Moncton, 1989. 183-195.
- Paratte, Henri-Dominique. "Fragments d'une Réalité Éclatée: Prolégomènes à une socio-esthétique vécue de la littérature acadienne à la fin de 1986." Studies in Canadian Literature. 11, 2, automne 1986: 140-160.
- Pergnier, Maurice et Roda P. Roberts. "L'équivalence en traduction." Méta. 4, xxxii, 1987: 392-402.
- Pergnier, Maurice. "Théorie linguistique et théorie de la traduction." Méta. 26, iii, 1981: 255-262.
- Péronnet, Louise. Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. New York: Peter Lang, 1989.
- Pickering, Wilbur. A Framework for Discourse Analysis. Arlington, Texas: The University of Arlington, 1980.
- Ponce, Ileana Cabrera. "Examen succinct d'un problème pratique de traduction: l'équivalence." Méta. 33.4, déc. 1988: 586-588.
- Pratt, Terry. "Sea, Land and Language: Shaping the Linguistic Character of Atlantic Canada." The Sea and Culture of Atlantic Canada. Larry McCann et Carrie MacMillan, éd. Sackville, Nouveau-Brunswick: Mount Allison University Centre for Canadian Studies, 1992: 127-141.
- Quinlan, James. "Pélagie-la-Charrette: Spoken History in the Lyrical Novel." Revue de l'Université Sainte-Anne. 1984-1985: 26-32.
- Ryan, Robert W. Analyse morphologique du groupe verbal du parler franco-acadien de la Baie Sainte-Marie, Nouvelle-Écosse (Canada). Québec: Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1982.
- Sarkanay, Stéphane. "Le modèle d'inscription du 'framéricain' chez Michel Tremblay." Présence francophone: Revue internationale de langue et de littérature. 32, 1988: 21-31.

- Schoft, Henry G. "Langue étrangère et dialecte et leurs rapports avec le texte principal: un problème de traduction." Contrastes. 17, 1988: 21-38.
- Scotton, Carol Myers. "What the heck, sir: style shifting and lexical colouring as features of powerful language." Sequence and Pattern in Communicative Behaviour. R.L. Street, Jr. et J.N. Capella, dir. London: Edward Arnold, 1985: 103-119.
- Seleskovitch, Danica. préface. L'analyse du discours comme méthode de traduction: Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais, théorie et pratique. Jean Delisle. Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982. 9-11.
- Snyder, William H. "Linguistics and Translation." Translation Spectrum: Essays in Theory and Practice. Gaddis Rose, Marilyn, dir. Albany, N.Y.: State University of New York Press, 1981. 127-134.
- Starets, Moshé. "Exercices comparés: français vernaculaire/ français standard; application à l'acadien." The Canadian Modern Language Review. 44, 1, 1987: 350-360.
- Straight, H. Stephen. "Knowledge, Purpose, and Intuition: Three Dimensions in the Evaluation of Translation." Translation Spectrum: Essays in Theory and Practice. Gaddis Rose, Marilyn, éd. Albany, N.Y.: State University of New York Press, 1981. 41-51.
- Stratford, Philip. "The Anatomy of a Translation: Pélagie-la-Charrette." Translation in Canadian Literature: Symposium 1982. La Bossière, Camille R. (éd.). Ottawa: University of Ottawa Press, 1983: 121-130.
- . "Translating Antonine Maillet's Fiction." Quebec Studies. 4, 1986: 326-332.
- Svejcer, A.D. Contemporary Sociolinguistics: Theory, Problems, Methods. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 1986.
- Venuti, Lawrence. Introduction. Rethinking Translation: Discourse, Subjectivity, Ideology. Lawrence Venuti, dir. London et New York: Routledge, 1992. 1-17.
- Vidal, Bernard. "Le vernaculaire noir américain: ses enjeux pour la traduction envisagés à travers deux oeuvres d'écrivaines noires, Zora Neale Hurston et Alice Walker." TTR. 7, ii, 1994: 165-207.

Vinay, J.P. et J. Darbelnet. Stylistique comparée du français et de l'anglais. Montréal: Beauchemin, 1977.

Whitfield, Agnès et Gregory Lessard. "Le roman 'joual': Tremblay et Beaulieu." Literary Genres/ Les genres littéraires: Towards a History of the Literary Institution in Canada. 5e conférence, Université de l'Alberta, "Research Institute for Comparative Literature", 1991: 131-148.

Wilss, Wolfram. "Cognitive aspects of the Translation Process." Roger C. Norton, traducteur. Language and Communication: An Interdisciplinary Journal. 10, i, 1990: 19-36.

---. The Science of Translation: Problems and Methods. Julie Strickler et Wilfram Wilss, traducteurs. Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1982.

Wrenn, Phyllis. "Une écriture dialectale en évolution: le franco-acadien d'Antonine Maillet, de Pointe-aux-Coches à Pélagie-la-Charrette." Francofonie. 7, xii, printemps 1987: 3-19.

---. "Ortho- and Morpho-graphic Transcoding of Acadian 'Français'." Visible Language. 21, i, hiver 1987: 106-129.

Dictionnaires consultés

- Avis Avis, W.S., P.D. Drysdale, R.J. Gregg et M.H. Scargill. Dictionary of Canadian English: The Senior Dictionary. Toronto: W.J. Gage Limited, 1967.
- Bartlett Bartlett, John. Familiar Quotations: A collection of passages, phrases and proverbs traced to their sources in ancient and modern literature. Boston: Little, Brown and Company, 1980.
- Bélisle Bélisle, Louis-Alexandre. Dictionnaire nord-américain de la langue française. Montréal: Beauchemin, 1979.
- Bergeron Bergeron, Léandre. Dictionnaire de la langue québécoise. Supplément: précédé de La Charte de la langue québécoise. Montréal: VLB, 1991.

- Dionne Dionne, Narcisse-Eutrope. Le parler populaire des canadiens français. Québec: Presses universitaires de Laval, 1974.
- Dubois Dubois, Jean. Dictionnaire de linguistique. Paris: Larousse, 1973.
- Ducrot et Todorov Ducrot, Oswald et Tzvetan Todorov. Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. Paris: Éditions du Seuil, 1972.
- Dulong Dulong, Gaston. Dictionnaire des canadianismes. Québec: Larousse Canada, 1989.
- GPFC Glossaire du parler français au Canada. Québec: L'Action sociale (limitée), 1930.
- Massignon Massignon, Geneviève. Les parlers français d'Acadie. tomes i et ii. Paris: Librairie C. Klincksieck, 1962.
- Morier Morier, Henri. Dictionnaire de poétique et de rhétorique. Paris: PUF, 1981.
- Mounin Mounin, Georges et al. Dictionnaire de la linguistique. Paris: Presses universitaires de France, 1974.
- Poirier Poirier, Pascal. Le glossaire acadien. Moncton: Éditions d'Acadie, 1993.
- Preminger Preminger, Alex et T.V.F. Brogan. The New Princeton Encyclopedia of Poetry and Poetics. Princeton: Princeton University Press, 1993.
- Proteau Proteau, Lorenzo. Le français populaire au Québec et au Canada. Boucherville: Les Publications Proteau, 1991.
- Le Robert Dictionnaire québécois d'aujourd'hui: langue française, histoire, géographie, culture générale. Saint-Laurent, Québec: Dicorobert, 1993.
- Sandilands Sandilands, John. Western Canadian Dictionary and Phrase-Book. Edmonton: The University of Alberta Press, 1977.

- Story Story, G.M., W.J. Kirwin et J.D.A. Widdowson.
Dictionary of Newfoundland English, (2e
édition). Toronto: The University of
Toronto Press, 1990.
- Turenne Turenne, Augustin. Petit dictionnaire du
"joual" au français. Montréal: Les
Éditions de l'Homme, 1962.
- Wilkinson Wilkinson, P.R. Thesaurus of Traditional
English Metaphors. London: Routledge,
1992.